

**L'Exécuteur
[180] – Blitz
éclair à
Hollandia**

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



BLITZ ÉCLAIR À HOLLANDIA

par Don Pendleton

VAUVENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXECUTEUR

Blitz éclair à Hollandia

PROLOGUE

Mack Bolan sentit le piège avant même de savoir sous quelle forme il allait apparaître.

L'expérience d'années passées dans toutes les jungles possibles, urbaines ou non, lui avait appris à humer l'air ambiant et à déterminer à la seconde près, lorsque quelque chose n'était pas à la bonne place.

Ce qui était le cas ici.

La Mercedes grise passa une deuxième fois. À l'intérieur, ses passagers agitaient la tête en tout sens afin de couvrir tous les angles d'attaque. Quatre hommes, aux visages indistincts derrière les vitres teintées, occupés à scruter la rue à la recherche de cibles, de menaces potentielles, ou de tout ce qui pourrait venir compromettre leur mission.

Bolan n'avait aucune certitude sur la mission des prédateurs qui roulaient à vitesse réduite au milieu de la circulation matinale, mais il ne croyait pas aux coïncidences. Leur présence, à l'endroit même où il espérait prendre un contact, l'amenait à penser que les chasseurs avaient des intérêts comparables – sinon identiques – aux siens.

Autrement dit, le danger était immédiat.

Le Guerrier continua de marcher sur le trottoir d'un pas tranquille, faisant mine de ne pas remarquer la limousine alors qu'elle arrivait à sa hauteur, roulant dans la direction opposée. Le véhicule avait déjà fait un passage, d'est en ouest, et il revenait maintenant dans l'autre sens, comme si le conducteur cherchait quelque chose, une adresse, un magasin. Un scénario plausible dans ce quartier de petits immeubles résidentiels, avec des boutiques et des cafés en rez-de-chaussée.

Mack Bolan s'arrêta devant un magasin de vêtements pour hommes. Dans la vitrine, il vit le reflet de la luxueuse limousine qui passait et attendit qu'elle s'éloigne.

Le Guerrier était déjà là depuis un quart d'heure, à guetter l'arrivée de la personne qu'il souhaitait contacter. C'était une approche à l'aveugle, sans arrangement préalable. Il avait prévu d'éventuelles surprises, mais pas ce comité d'accueil hostile, aux intentions très différentes des siennes.

Les types de la Mercedes n'étaient pas venus pour lui, de cela il était certain. Ses précautions rendaient impossible un pistage par d'éventuels ennemis. Ils chassaient un autre gibier, et tout portait à croire que leur cible était la personne qu'il cherchait précisément à approcher. Mais s'ils étaient venus pour tuer, Bolan était lui bien déterminée à les en empêcher.

De l'autre côté de la rue, dans le reflet de la vitrine, Bolan vit soudain apparaître une grande femme aux cheveux noirs. Elle tourna sur la gauche et suivit le trottoir d'un pas déterminé, ne donnant pas l'impression de s'inquiéter particulièrement.

Il se tourna à moitié vers la femme, la suivit des yeux et l'identifia – couleur des cheveux, le profil ciselé, courbes généreuses sous le tailleur pantalon de grand faiseur. Les clichés de la CIA ne lui rendaient pas justice, mais il l'aurait reconnue n'importe où.

Il aurait pu lui téléphoner, arranger une rencontre, mais il n'avait aucune assurance sur l'accueil qu'elle lui aurait réservé. Elle aurait pu lui raccrocher au nez et aller se terrer quelque part en ville, et Bolan aurait alors perdu un temps précieux en essayant de rétablir le contact.

Or, il ne pouvait pas se permettre de gaspiller du temps.

La Mercedes grise revenait. Il l'entrevit du coin de l'œil, alors que le conducteur accélérât après avoir aperçu celle que, cette fois il n'y avait plus d'hésitation, ses copains et lui cherchaient. Ils n'avaient plus qu'un bloc de maisons à parcourir, et ils roulaient vite.

Bolan défit le bouton de sa veste, libérant l'accès au pistolet automatique rangé sous son bras. Le chargeur du Beretta 93-R avait vingt cartouches à lui accorder, et il aurait besoin de chacune.

Il augmenta l'allure, se mit presque à courir au milieu des piétons clairsemés, tout en s'efforçant de ne pas attirer l'attention de ses ennemis – concentrés sur la femme.

Le Guerrier arriva au niveau de celle-ci, et, séparé d'elle par la largeur de l'avenue, il commença à marcher au même rythme qu'elle.

Soudain, le hurlement des freins de la Mercedes lui donna le signal qu'il attendait. Il sortit le Beretta de sous sa veste et tournoya, s'engageant sur la chaussée.

Alicia Grandier avait une certaine expérience du danger. La vie au côté de son père, dont la vocation était de faire circuler des nouvelles que les hommes de pouvoir voulaient au contraire étouffer, lui avait tout appris sur les pneus lacérés et les menaces téléphoniques, sur les briques et les bouteilles balancées sur les fenêtres d'une chambre en pleine nuit. Son père lui-même avait été blessé par balle en 1985, et il en avait gardé une légère claudication. Si cet attentat ne l'avait pas calmé, des rides étaient apparues autour de sa bouche et de ses yeux, et ses cheveux avaient entièrement blanchi.

Alors que les élections approchaient, les agressions n'avaient fait qu'augmenter. Alicia savait leurs adversaires capables de tout. Ils pouvaient gagner grâce à des fraudes et des pots-de-vin, sans avoir à recourir à la violence. Mais la campagne électorale de son père commençait à porter ses fruits, ainsi que le reflétaient les sondages.

Ce matin-là, elle était sortie pour aller payer à l'imprimeur une

nouvelle série de tracts, après quoi elle irait reprendre ses activités au Q.G. de campagne, en plein centre-ville. Alicia aimait marcher et n'appréciait pas trop la conduite en ville.

Elle savait que des sympathisants de son père avaient rencontré des problèmes. Certains avaient reçu des menaces, et deux jeunes gens avaient même été tabassés alors qu'ils distribuaient des tracts dans la rue. Néanmoins, Alicia ne s'était jusque-là pas inquiétée pour elle-même.

Si elle avait une bombe lacrymogène dans son sac, elle ne portait aucune autre arme, respectant les positions de son père, qui était un partisan farouche de la non-violence. Tout ce qu'il lui avait appris depuis l'enfance l'avait beaucoup influencée. Ce matin, donc, Alicia était à cent mille lieues de penser qu'on pût s'attaquer à elle. Il faisait beau, pas assez chaud pour que les trottoirs soient noirs de monde, et on annonçait l'arrivée d'une grosse tempête tropicale dans un ou deux jours.

La routine, quoi.

La Mercedes arriva derrière la jeune femme, sur sa gauche, tandis qu'elle était absorbée dans la contemplation d'une vitrine de robes d'été. Sa première conscience du danger fut un crissement de pneus. Elle se tourna et entrevit un ensemble de mouvements derrière elle, alors que plusieurs hommes sortaient d'un véhicule.

L'adrénaline, soudain, déferla dans ses veines. Elle fit un pas en arrière et agrippa son sac, plongeant une main à la recherche de sa bombe.

Elle y arriva presque, mais deux des hommes fondirent sur elle presque en même temps, l'un attrapant son bras gauche tandis que l'autre la saisissait sur sa droite. Le premier la délesta aussi de son sac avec une facilité déconcertante.

Alicia essaya de se débattre et de frapper ses agresseurs, mais sans grand résultat. L'un des hommes la gifla à deux reprises, et un troisième arriva, qui s'empara de ses chevilles.

Elle se mit à crier à l'aide quand ils l'emportèrent vers la voiture. Un peu tard, elle tourna la tête en tout sens à la recherche de témoins, de personnes qui auraient pu la secourir, mais son champ de vision était bloqué à droite et à gauche par ses assaillants. Quand elle cria une nouvelle fois, la brute qui se trouvait sur sa droite lui balança son poing dans la figure et elle plongea dans le néant.

Quand le conducteur vit le Guerrier débouler, il cligna des yeux de surprise, avant de klaxonner frénétiquement d'une main pour prévenir ses copains. La fenêtre commença à descendre et la gueule d'un petit automatique nickelé se dirigea vers Bolan.

Le flingueur n'eut pas l'opportunité de s'en servir.

Le Beretta souffla à travers son réducteur de son, propulsant une

9mm parabellum vers le nez du tueur. Son visage basané implora, vomissant du sang de tous les côtés, alors qu'il était rejeté contre le dossier de son siège. Son pied gauche quitta la pédale d'embrayage et le véhicule cala.

Un de moins.

Si les autres étaient conscients d'une menace, ils n'avaient pas pu encore repérer d'où elle venait. Et ils étaient gênés par leur fardeau. Ils virent enfin la silhouette menaçante qui se dirigeait vers eux.

Ils furent deux à laisser tomber en même temps Alicia, dont les talons heurtèrent le trottoir. Le type qui se trouvait sur sa droite était le seul à ne pas l'avoir lâchée : affolé, il semblait hésiter. Abandonner son gibier ou laisser ses copains se défendre tous seuls ?

Pendant qu'il prenait sa décision, Bolan se chargea des autres. Le flingueur de gauche était le plus rapide, et il fut le premier à mourir. Alors qu'il sortait son petit automatique, faisant sauter un des boutons de sa veste, Bolan, à environ cinq mètres, lui colla deux balles en plein torse et le regarda tituber en arrière. Le tueur battit des bras en perdant l'équilibre et lâcha une balle inutile vers le ciel. Lorsqu'il s'effondra sur le trottoir, Bolan l'avait déjà oublié pour se concentrer sur le suivant.

Le visage tout en longueur, le type portait des lunettes de soleil, mais son attitude trahissait la panique qu'il éprouvait à voir un de ses copains au sol. Il était armé d'un automatique Desert Eagle, le modèle « mini », utilisant des munitions identiques à celles du Beretta de Bolan, et, même dans ses mains tremblantes, l'arme en imposait.

L'Exécuteur tira à deux reprises. Une première balle traversa la gorge du flingueur, qui se mit à pisser le sang devant lui, tandis que l'autre lui découpait une partie de la mâchoire. Tournoyant, le tueur tomba vers le trottoir, et, avant qu'il ne l'atteigne, un troisième projectile lui explosa le crâne au niveau de la tempe.

Restait le dernier de la bande. Il semblait avoir enfin pris une décision – celle de sauver sa peau, en l'occurrence. Il laissa tomber Alicia Grandier, sans se soucier d'elle. Bolan non plus ne s'en soucia pas, concentré sur son adversaire.

Le pourri était du genre baraqué. Il portait son pistolet sous l'aisselle et, peu à l'aise, mit plus de temps que nécessaire pour sortir l'arme.

Le Beretta cracha un projectile dont l'impact repoussa sa cible vers l'arrière. Alors que le sang jaillissait d'un de ses poumons perforés, le malheureux chercha encore à saisir son arme, mais une balle entre les yeux mit fin à ses vellétés.

Bolan se tourna vers Alicia Grandier. Elle était à quatre pattes, secouant la tête comme un animal sonné. Elle saignait du nez, et des petites taches rouges marquaient le sol, entre ses mains. Il s'approcha

d'elle et s'accroupit, sans cesser de regarder autour de lui – guettant d'autres tueurs ou d'éventuels témoins. Tout s'était passé très vite, et, à part le coup de feu perdu dans les bruits de la circulation, l'événement semblait ne pas avoir attiré grand monde.

Plus bas, un homme et une femme sortaient d'un petit café. Ils virent la Mercedes, avec ses portières ouvertes, et les trois cadavres sur le trottoir.

Le Guerrier rangea le 93-R dans son holster et passa une main sous le bras de la jeune femme, l'aidant à se redresser.

— Allons-y, lui dit-il, nous n'avons pas beaucoup de temps.

Elle cligna des yeux, et il surprit une lueur de panique dans son regard. Sans doute le prenait-elle pour un de ses agresseurs. Puis elle vit les cadavres, et la lueur s'éteignit. Elle laissa Bolan l'entraîner vers l'allée latérale où il avait laissé sa voiture de location. Un homme attendait au volant et, quelques secondes plus tard, ils avaient rejoint la circulation et roulaient vers l'ouest. Ils croisèrent une voiture de police qui arrivait en sens inverse dans un hurlement de sirène.

Alors qu'ils avaient parcouru plusieurs kilomètres, Bolan jeta un coup d'œil à l'arrière de la voiture. Un mouchoir sur le nez, Alicia Grandier le fixait. Elle commençait seulement à recouvrer ses esprits.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle d'une voix étouffée.

— Un ami, lui répondit Bolan. Je crois que je peux vous aider.

CHAPITRE I

L'île de La Nouvelle Amsterdam a, en gros, la forme d'une côtelette de porc, dont l'extrémité la plus étroite serait dirigée vers le nord et la partie la plus charnue vers l'est. Elle fait quarante-trois kilomètres de long, du nord au sud, et vingt-neuf de large en son milieu, avec une ligne de montagnes arborées en guise de colonne vertébrale. On y cultive du café, en quantité malheureusement trop limitée. En fait, La Nouvelle Amsterdam tire l'essentiel de ses ressources de la canne à sucre, et, surtout, du tourisme. Une rognure d'ongle, mais merveilleusement bien située pour devenir un paradis fiscal...

Colonie hollandaise depuis plus de quatre cents ans, l'île n'était indépendante que depuis peu et découvrait difficilement la démocratie et les élections libres. Elle risquait aussi de connaître très vite ses premiers problèmes.

Le scénario, tel qu'il lui avait été exposé par Hal Brognola, était très simple. Depuis environ dix-huit mois, les agents de la DEA savaient que de la cocaïne en provenance de Colombie transitait par La Nouvelle Amsterdam pour rejoindre Porto Rico et les États-Unis. Un trafic encouragé par La Havane où, disait-on, des membres haut placés du régime castriste avaient de réels intérêts – financiers autant que politiques – à faire entrer de la drogue aux États-Unis. Quand Castro avait un beau jour compris qu'il ne pouvait plus compter sur l'appui de la Russie et des pays de l'Est, il lui avait fallu trouver des solutions pour éviter la ruine totale de son pays.

Dans ces conditions, une alliance avec le cartel de Medeline semblait assez logique.

Et les nouvelles élections arrivaient à point nommé. Car si La Nouvelle Amsterdam faisait sous l'ancien régime une zone de transit portuaire assez pratique, les choses seraient encore plus simples avec un gouvernement factice au pouvoir.

Le candidat de choix était Armando Castillo, originaire de La Nouvelle Amsterdam et recruté très jeune par la DGI, les services secrets cubains. À dix-neuf ans, il avait quitté son île natale pour aller vivre à Moscou et à La Havane, s'entraînant notamment avec le KGB à l'université pour étudiants étrangers Patrice Lumumba. Huit mois en Syrie, avec des guérilleros palestiniens financés par les Soviétiques, lui avaient donné de solides bases en matière de terrorisme. Les fichiers de la CIA indiquaient aussi que Castillo avait fait un bref apprentissage avec les rebelles sandinistes, au Nicaragua, avant de retourner chez lui avec assez d'argent pour monter une chaîne de

restaurants à succès.

À en croire les ordinateurs du TACOM, le char de guerre de l'Exécuteur, les fonds de départ de Castillo étaient essentiellement venu de La Havane. Mais le bonhomme avait appris chez les communistes la manière de gagner de l'argent par n'importe quel moyen. Il était ainsi entré en contact avec le plus gros syndicat de cocaïne, à Medeline, offrant ses services comme intermédiaire dans le trafic entre la Colombie et les États-Unis. Ses tarifs étaient raisonnables et le marché avait été conclu. Si la DEA avait suivi ses activités pendant plus de deux ans, les autorités hollandaises n'avaient pu se résoudre à intervenir, faute d'éléments de preuve démontrant que de la drogue était bel et bien diffusée de La Nouvelle Amsterdam.

Et puis, les Hollandais avaient décidé qu'il était temps pour l'île d'accéder à l'indépendance.

Les conséquences pour Medeline et La Havane étaient évidentes. Un gouvernement ami dorloterait le cartel, expulserait les enquêteurs américains et manipulerait les lois bancaires au profit des plus offrants. À part une intervention militaire, les Américains ne pourraient rien faire pour empêcher La Nouvelle Amsterdam de devenir un entrepôt de drogue, un paradis pour le blanchiment d'argent et un refuge pour les fugitifs internationaux. Pendant ce temps, Castro se frotterait les mains. Base pour la drogue, l'île serait aussi un merveilleux lieu de détournement de l'embargo américain.

Castillo n'avait cependant pas route tracée pour lui seul. Si le président en exercice n'avait pas souhaité se représenter, le lendemain même de l'annonce de sa candidature, il avait vu un adversaire se manifester : Martin Grandier, un journaliste du genre ardent, libéral de la vieille école. Connu entre autres pour son combat contre la corruption, ce champion des droits civils était aussi éditeur et rédacteur en chef du *Journal*, le second quotidien en tirage de La Nouvelle Amsterdam. Il avait mené son enquête sur Castillo en bénéficiant de l'aide de la DEA, et, si le gros de ce qu'il avait découvert était classé secret, il avait eu la matière pour publier une série d'éditoriaux bien sentis qui avaient plongé Castillo dans une rage folle.

Celui-ci lui avait répondu sur deux niveaux : en niant publiquement ses accusations, mais aussi par une série d'attaques allant des menaces et fausses rumeurs à des agressions contre ses sympathisants. Il n'y avait pas encore de morts à déplorer, mais la tension montait indéniablement – attentats à la bombe, actes de vandalisme, intimidation. Certains supporters de Grandier avaient bien essayé de se défendre ou de répliquer, malgré les convictions non violentes de leur candidat, mais ils ne pouvaient rien faire contre la petite armée que Castillo leur opposait.

C'était là que Bolan entra en scène.

Le Président américain avait fait part de son inquiétude à Hal Brognola, le numéro Un du *Justice Department* et vieil ami discret de l'Exécutif : la perspective de voir le gouvernement de La Nouvelle Amsterdam mis sous influence colombienne ou cubaine n'avait rien de réjouissant. Dans l'idéal, il aurait préféré laisser les électeurs s'exprimer et rejeter Castillo et ses alliés dans l'ombre, mais les derniers sondages étaient beaucoup trop serrés pour qu'on soit sûr de gagner par les urnes.

La balance pouvait pencher d'un côté comme de l'autre, et Washington s'inquiétait de voir Castillo et ses supporters, dans leur désespoir, chercher à forcer le destin par la corruption et la violence, et même aller jusqu'à abattre Grandier lui-même. Le temps manquerait alors pour présenter un nouveau candidat, et Castillo l'emporterait par défaut, avec l'assurance de rester six ans au pouvoir avant d'avoir à affronter de nouvelles élections.

Mack Bolan avait encore du mal à se remettre de son dernier blitz en Sicile où, par sa faute, la vie de son jeune frère, Johnny Bolan, avait été l'enjeu de sa guerre contre la mafia¹. Mais il avait une revanche à prendre, et, trouvant là un bon terrain pour sa lutte contre la mafia, il avait accepté d'aller voir sur place ce qu'il pouvait faire, rejoignant Rafael Esposito – envoyé en éclaireur. Le Guerrier avait déjà croisé le chemin de ce Cubain vivant aux États-Unis, et qui accomplissait des missions ponctuelles pour le Black Warriors Ranch, une cellule d'action secrète dirigée par Hal Brognola sous la direction directe du Président. Cellule secrète dont l'existence, si elle bénéficiait d'importants fonds secrets, n'avait aucune position officielle ni légale. Ce farouche adversaire du régime castriste avait entre autres une connaissance parfaite de tous les rouages de la DGI.

Pour Bolan, la priorité était d'établir un contact. Il avait d'abord envisagé de provoquer une rencontre avec Alicia Grandier et de se présenter à elle, mais les événements en avaient décidé autrement...

— Qui êtes-vous ? lui demanda-t-elle, alors qu'ils quittaient le lieu de la fusillade.

— Un ami, répondit Bolan. Je crois que je peux vous aider.

— Avec des armes ? lança-t-elle d'un ton sceptique.

— Avec tous les moyens disponibles.

— J'apprécie beaucoup ce que vous avez fait, mais ce n'est pas notre manière de procéder. Une victoire par la violence met en échec tout ce pour quoi se bat mon père. Vous êtes américain, n'est-ce pas ? Qui vous a envoyé à La Nouvelle Amsterdam ?

— Disons que je suis volontaire.

— Parce que vous connaissez mon père et admirez son action ?

— Ce n'est pas comme ça que je présenterais les choses. En tout

cas, je connais assez l'état de la situation pour comprendre qu'avec quelqu'un comme Castillo au pouvoir, votre pays ne gardera pas longtemps son indépendance ni la liberté.

— Vous tenez donc à la liberté, monsieur...

— Belasko. Mike Belasko.

— Reste que c'est au peuple de décider, déclara Alicia en faisant écho aux propos de Martin Grandier.

— À condition qu'on lui donne le choix. Qu'advient-il de la démocratie si on abat votre père avant les élections ou si on l'oblige à abandonner ?

Alicia Grandier tressaillit.

— Il n'abandonnera pas ! affirma-t-elle.

— Même si c'est pour sauver la vie de sa fille ?

Elle hésita.

— Vous voulez dire que...

— Si vos quatre agresseurs avaient cherché à faire un carton, ils vous auraient descendue en pleine rue et se seraient enfuis. Au vu de ce qui s'est passé, je dirais qu'ils ont essayé de vous enlever et de vous prendre en otage. Pas n'importe quel otage, puisque vous êtes peut-être la seule personne que votre père ne sacrifierait pas à ses principes.

Alicia parut réfléchir à ce qu'il venait de dire.

— Je dois le rencontrer, reprit Bolan. Il se pourrait qu'il n'ait pas envie de me parler. C'est son droit. S'il refuse, tant pis, mais je dois essayer.

La jeune femme hésita de nouveau.

— Vous me demandez de vous faire confiance alors que c'est la vie de mon père qui est en jeu ?

— En effet.

— Tout ça parce que vous m'avez sauvée ?

Le Guerrier haussa les épaules.

— C'est tout ce que j'ai à offrir pour l'instant.

Un moment de silence passa, puis la jeune femme demanda :

— J'ai besoin d'un téléphone.

Esposito s'arrêta à la première station-service. Les deux hommes attendirent dans la voiture tandis qu'Alicia allait passer son coup de fil. Lorsqu'elle revint, son attitude ne respirait pas l'enthousiasme.

— C'est d'accord, annonça-t-elle. Mon père accepte de vous voir. Mais ses gardes du corps conserveront vos armes.

— Ça me va, répliqua l'Exécuteur.

Alicia donna une suite d'instructions à Esposito, qui s'y conforma de façon précise. Malgré une circulation matinale assez dense, ils arrivèrent une vingtaine de minutes plus tard devant une petite maison de la banlieue nord de la capitale. Plusieurs hommes au visage

dur étaient alignés le long du trottoir – et trois d’entre eux, constata Bolan, portaient un pistolet sous la veste.

— Tu m’attends ici, dit-il à Esposito.

Il aida Alicia à sortir de la voiture. Deux gardes du corps s’approchèrent de lui, sur sa droite et sur sa gauche, un autre passa derrière, et ils l’escortèrent ainsi vers la maison. Ils ne fouillèrent Bolan que lorsqu’une grande haie les empêcha d’être vus de l’extérieur. Sans leur opposer la moindre résistance, le Guerrier les laissa prendre le 93-R passé dans sa ceinture.

À l’intérieur de la maison, un ordre absolu régnait, reflétant d’une certaine manière l’aversion notoire de Martin Grandier pour le désordre. Alicia traversa un petit hall, frappa à une porte et entra. Si les trois types qui avaient accompagné Bolan ne le suivirent pas dans le bureau de Grandier, ils durent rester à la porte, prêts à intervenir.

Martin Grandier était mince, de taille moyenne, avec des lunettes à monture métallique qui lui glissaient sans arrêt sur le nez et qu’il ne cessait de remettre en place.

— Si j’ai bien compris, vous avez sauvé la vie de ma fille, déclara-t-il une fois qu’ils se furent serré la main. Pour cela, vous avez droit à toute ma gratitude.

— J’ai surtout besoin de votre aide, répondit Bolan en allant droit au but.

— Pour lancer une guerre contre Castillo ?

— Au cas où vous ne l’auriez pas remarqué, il a déjà commencé les hostilités. Prétendre le contraire ne vous mènera à rien.

— La police est là pour régler ce genre de problèmes.

— Jusque-là, les résultats ne sont pas probants, souligna Bolan.

Grandier campa sur ses positions.

— Je vous suis redevable, cela est entendu – à condition que toute cette affaire ne soit pas simplement une intox... –, mais je ne peux en aucun cas vous permettre de venir bouleverser le cours de notre campagne. Nous ne sombrerons pas dans le terrorisme au nom de la liberté. Pour moi la question est close, monsieur Belasko.

Bolan resta un instant silencieux, cherchant un moyen de relancer le débat.

— Vous connaissez les liens de Castillo avec les Colombiens...

C’était moins une question qu’une affirmation.

— Oui, répondit Grandier.

— Et avec La Havane ?

— Il y a des rumeurs – et encore faudrait-il que je puisse accorder un peu plus de foi à leurs sources... Et même si les Cubains sont partie prenante, que pouvons-nous faire ? Il est impossible d’annuler l’élection.

— Personne n’envisage cette possibilité. Je vous parle d’une

stratégie pour l'emporter.

— Avec des armes ?

— Avec surtout la vie sauve pour vous-même et les vôtres.

Bolan jeta un coup d'œil de côté, vers Alicia Grandier qui s'était installée sur une chaise à haut dossier. Leurs regards se croisèrent.

— Si on en arrive à une situation extrême, vous serez bien obligé de choisir, insista Bolan. Ça pourrait vous aider d'être préparé à une telle décision.

— Je ne crois pas que vous ayez dit à ma fille qui vous avait envoyé ici. Je vous pose à mon tour la question.

— Vous avez des amis dont vous n'avez même pas conscience, répondit Bolan de façon évasive.

— Des amis à Washington ?

— Oui.

— Qui m'envoient des *protecteurs* à la veille des élections... Vous comprendrez que je me demande quel va être le prix à payer pour une telle assistance.

— Pour ce qui me concerne, absolument rien.

— Et vous avez toute l'autorité requise ? demanda Grandier.

— Je connais les personnes qui pourront vous répondre si cela vous intéresse.

Les sourcils froncés, Grandier secoua la tête.

— C'est inutile, dit-il. Le prix est trop élevé pour moi.

— Pour les élections, ou pour la vie de votre fille ?

— Comme je vous l'ai déjà dit, vous avez toute ma gratitude. Il ne peut rien y avoir de plus entre nous.

Bolan se rendait compte qu'il s'adressait à un homme de principes, buté – un mur de briques bien solide. Il perdait son temps, à moins d'essayer une autre tactique...

— Considérez au moins cela, dit-il. Dehors, dans la voiture, se trouve un ami cubain, parfaitement renseigné sur la DGI et ses opérations. J'aimerais qu'il reste ici, avec vous – à disposition, disons – pour aider à repérer vos adversaires si jamais ils vous serrent de trop près.

— Vous m'excuserez si j'ai quelques doutes sur vos réelles motivations, répondit Grandier.

— Prenez le temps d'y réfléchir. Gardez son arme, si vous voulez. Une paire d'yeux supplémentaire ne pourrait que vous être utile.

— Tout dépend de ce que votre ami cherche et de la personne à qui il transmettrait ses éventuelles observations.

— Très bien, fit Bolan. Je vous signale quand même que je n'ai pas besoin d'un espion au sein de votre équipe. Pour ça, les journaux me disent tout ce que j'ai besoin de savoir. Et c'est valable pour n'importe qui d'autre.

— Mener une campagne pour une telle élection impose d'avoir des contacts avec les gens, rappela Grandier. Si ce n'était pas le cas, il y aurait peu d'espoir de liberté dans ce pays.

— Considérez au moins ma proposition, ne serait-ce que pour des questions de sécurité. Après tout, je vois que votre goût de la non-violence ne vous rend pas stupide au point de vous battre à main nue : vos gardes du corps sont armés.

— Vous marquez un point. Ce sera à la condition que votre ami soit exclusivement sous ma responsabilité. Il devra s'abstenir de toute action. Si jamais il ne parvient pas à se contenir, je le livrerai à la police.

— Je réglerai ça avec lui, promit Bolan.

— Et en ce qui vous concerne ? Qu'est-ce que je dois dire pour éviter d'autres violences ?

— Vous pouvez toujours essayer de prier, suggéra l'Exécuteur, mais je n'y compterais pas trop, à votre place. Je ne fais pas de politique, monsieur Grandier. Ma motivation personnelle, très personnelle, est la lutte contre le trafic de drogue et contre la mafia, les mafias devrais-je dire. Toutes les mafias. Et, dans cette lutte, je n'obéis qu'à moi-même. Je suis là parce qu'on me l'a demandé et que je pense que vous êtes le meilleur rempart à l'invasion de votre île par les cartels, mais je mènerai mon combat de toute façon, avec ou sans votre aide...

CHAPITRE II

Le grand immeuble de bureaux faisait partie du nouveau visage de l'île, apportant une touche de modernité en plein paradis. Si, avec ses seize étages il restait modeste par rapport aux standards américains, ce bâtiment de verre et d'acier constituait un véritable point de repère dans l'île.

À un bloc de là, Mack Bolan se trouvait sur le toit d'un autre immeuble, plus modeste, et observait la petite tour à l'aide d'une lunette télescopique. Son attention se concentrait sur le septième étage, et sur une fenêtre en particulier, à travers laquelle il guettait un visage familier.

Comme arme, il disposait d'un fusil Walther WA-2000, remarquable par son efficacité et sa maniabilité. Équipé d'un chargeur à six coups, il mesurait à peine plus de quatre-vingt-dix centimètres, avec un canon de soixante-quinze centimètres. Bolan l'avait chargé avec des cartouches Winchester .300 Magnum et lui avait adjoint une lunette Schmidt & Bender.

Démonté, le Walther logeait dans une boîte à outils métallique qui se trouvait à côté de lui. Le Guerrier portait un bleu de travail délavé, sans inscription.

Personne ne s'était intéressé à lui quand il avait stationné la camionnette de location en bas de l'immeuble et emprunté l'ascenseur de service pour rejoindre le onzième étage. Un escalier l'avait ensuite conduit jusqu'au toit, où n'importe qui pouvait croire qu'il était venu réparer un système d'air conditionné défaillant.

À une centaine de mètres de lui, son objectif était aussi clair que le cristal. Les architectes n'avaient pas employé de verre réfléchissant, lui préférant des vitres teintées, et, avec la lunette Schmidt & Bender, Bolan avait l'impression de se trouver à l'intérieur du bureau qu'il surveillait.

Pour l'instant, il était vide.

Celui qu'il attendait était un certain Pablo Obregon qui, à vingt-huit ans, occupait une position importante dans le cartel de Medeline. Son frère avait fait la loi en Colombie, puis à La Nouvelle Amsterdam, pour soutenir Armando Castillo. Les deux frères risquaient des inculpations aux États-Unis, mais les autorités colombiennes ne se donnaient guère de mal pour les trouver. La Nouvelle Amsterdam les avait bien servis et ils caressaient de grands projets pour le futur, une fois que Castillo serait installé au pouvoir.

Mais l'Exécuteur avait d'autres projets pour eux.

Il vit la porte du bureau s'ouvrir à la volée, et quatre hommes s'engouffrer dans la pièce. Le plus grand était Pablo Obregon. Il alla prendre place derrière l'imposant bureau et se laissa aller contre le dossier de son fauteuil, attendant que les autres s'installent en face de lui.

Bolan ne savait pas lire sur les lèvres, et il ignorait donc de quoi Obregon et ses copains discutaient. Il était pourtant forcément question de drogue, et le Guerrier se trouvait précisément là pour interrompre cette réunion de travail.

Il sélectionna tranquillement sa cible, assura sa position, visa avec soin, sans se presser. Inspirant profondément, il relâcha un peu de son souffle et déglutit pour bloquer sa respiration. Son doigt s'enroula autour de la détente.

À plus de cent mètres de là, sa cible souriait.

La semaine avait bien commencé pour Pablo Obregon. Une nouvelle cargaison était arrivée de Medeline : deux tonnes qui attendaient d'être coupées, puis embarquées à Cranetown en direction des États-Unis. Il y avait une belle somme à la clé – même si une grosse partie des bénéfices irait dans la caisse de Castillo, histoire de faire des réserves pour l'avenir. Pablo l'acceptait. Il fallait dépenser de l'argent pour en gagner : c'était une loi naturelle.

Les élections se dérouleraient dans deux semaines et la campagne battait son plein. Pablo savait que son frère s'inquiétait de voir à quel point la compétition était serrée, mais lui ne se faisait pas trop de bile : le fric. Les muscles. On en revenait toujours là. On gagnerait les élections de cette manière.

Les trois hommes assis en face de lui appartenaient au cartel qu'il dirigeait avec son frère. Bernardo Reynosa était un combinard de premier ordre, qui s'y entendait comme personne pour faire entendre la douce chanson de l'argent aux oreilles susceptibles de l'apprécier. Il avait le sourire onctueux d'un homme politique et, avec ses cheveux coiffés en arrière découvrant un visage carré, il inspirait confiance. Lupe Moreno était un des experts que le cartel employait pour écouler sa production sans qu'il y ait de problème. Quant à Salvador Ybarra, c'était un requin mangeur d'hommes, connu à Medeline comme un des plus redoutables tueurs des deux dernières décennies. Petit et mince, il était ceinture noire de karaté et ambidextre dans le maniement des armes.

Reynosa était en train d'expliquer pourquoi il ne fallait pas s'inquiéter sur l'issue des élections, malgré tout ce que pouvaient raconter les journaux et la télévision. Dans les coulisses, là où tout se jouait vraiment, l'argent du cartel était à l'ouvrage, soudoyant les juges, la police et les législateurs. Si jamais Castillo perdait la bataille, son adversaire se trouverait dans une situation inconfortable : un

homme seul essayant de faire son travail alors que tous les gens autour de lui recevraient leurs ordres des frères Obregon.

Le tableau fit sourire Pablo. Si cela arrivait, il imaginait la tête que feraient les Cubains lorsqu'ils verraient un autre de leur rêve révolutionnaire voler en éclats. Sa bonne humeur s'assombrit légèrement quand il se rappela que son frère avait conclu un marché avec La Havane. On ne jouait pas seuls sur ce coup. En cas de rupture soudaine du contrat, ils risquaient de payer le prix fort.

— Nous devons gagner, dit-il à Reynosa. Et ne va pas me parler de défaite possible, alors qu'il nous reste encore deux semaines avant les élections, d'accord ?

Le sourire de Reynosa s'estompa.

— Bien sûr que non, Pablo. Au contraire, ce que je veux dire, c'est que...

Avant que ses lèvres aient pu former les mots suivants, un craquement sec se fit entendre.

Pablo, qui avait à peine prêté attention au bruit, vit la partie inférieure du visage de Reynosa exploser. Le moment d'avant, Bemardo lui parlait tranquillement, et voilà que sa mâchoire venait de se désintégrer, dans un jaillissement rougeâtre et écœurant de dents, d'os et de chair.

La violence de l'impact projeta le pourri sur la gauche et sa tête mutilée tomba sur les genoux de Salvador Ybarra. Ce fut assez étrange de voir ce prédateur se lever de sa chaise dans un mouvement de recul dégoûté, son pantalon noyé de sang de la ceinture aux genoux. Instinctivement, il porta la main sous sa veste pour récupérer le pistolet qui ne le quittait jamais.

Il ne put aller au bout de son geste.

Alors que Pablo Obregon essayait encore d'assimiler ce qui venait de se passer, quelque chose heurta Ybarra dans le dos. L'impact fut clairement audible, et une tache pourpre apparut au niveau du torse du tueur.

À présent, Obregon avait parfaitement saisi : on leur tirait dessus, d'assez loin, et probablement avec une arme équipée d'un réducteur de son.

Il repoussa sa chaise vers l'arrière et se plaqua sur le tapis, juste après avoir assisté aux derniers moments de Lupe Moreno. Abasourdi, lâchant un juron, celui-ci se levait de son fauteuil quand le sommet de sa boîte crânienne se désolidarisa, dans un sillage de cheveux et de fragments d'une matière grisâtre. Moreno resta debout, le temps d'un battement de cœur, avant de s'écrouler.

Le bureau, en teck massif, pesait une tonne, et quand Obregon roula dessous, il se sentit à l'abri... jusqu'à ce que le pilonnage commence.

Le premier projectile frappa son fauteuil, qui tournoya vers l'arrière et alla rebondir contre le mur le plus proche. Obregon le vit basculer vers l'avant et s'écraser à moins de quarante centimètres de son visage.

Une deuxième balle passa à travers un coin du bureau et éjecta de ses rails le tiroir supérieur, sur la droite. Des stylos et des feuilles de papier jaillirent dans tous les sens.

La troisième balle percuta durement le bureau, vers le bas, et, pendant un instant, Pablo pensa qu'elle allait passer à travers et arriver jusqu'à lui. Mais le teck tint bon.

Il y eut une pause. Les secondes passèrent, puis se transformèrent en minutes, et il resta là, à trembler sous son bureau, trop effrayé pour sortir. Quand il comprit que c'était terminé, il se tortilla de manière à atteindre l'Interphone. Une voix féminine lui répondit depuis la salle d'accueil qui se trouvait à côté de son bureau insonorisé.

— Oui, monsieur Obregon ?

— On nous tire dessus, bon sang ! beugla Obregon depuis sa cachette. Faites-moi monter des hommes armés. Tout de suite !

La maison était assez grande pour héberger une trentaine d'hommes, à condition de les entasser comme des sardines ; toutefois, les dernières estimations de la DEA, qui faisait surveiller l'endroit, donnaient des chiffres plus proches de la moitié.

Si l'on parlait du principe que ces chiffres étaient dignes de confiance, il faudrait donc compter sur une dizaine d'hommes chargés de la sécurité de l'endroit à l'extérieur et sur une autre dizaine à l'intérieur.

Bolan rangea la berline grise à environ cinq cents mètres du portail de fer forgé, dans une petite rue qui était séparée de la route côtière par une rangée d'arbres. Il lui fallut quelques instants pour se changer et revêtir sa sinistre combinaison noire, un harnais et une cagoule pour masquer son visage. Son arsenal allait d'un poignard Ka-bar au Beretta 93-R, rangé sous son aisselle, avec le Desert Eagle .44 Magnum à sa hanche et le pistolet-mitrailleur Uzi passé en bandoulière. Des chargeurs pour les trois armes étaient stockés dans des poches, à sa ceinture, ainsi que dans la cartouchière passée en travers de son torse. Quatre grenades à fragmentation complétaient l'ensemble.

L'Exécuteur n'était pas venu faire une visite de courtoisie.

Il se dirigea vers les arbres, tirant autant que possible avantage de l'abri qu'ils lui procuraient. En vingt minutes, il eut rejoint son objectif.

Le mur sud de la propriété faisait à peu près huit mètres de haut, mais le Guerrier n'eut aucun mal à l'escalader à l'aide d'un grappin de Nylon. Une fois en haut, il utilisa un sifflet à ultrason pour s'assurer qu'il n'y avait pas de chiens de garde, avant de sauter de l'autre côté.

Il contourna la grande pelouse, restant au plus près des arbres et des buissons qui bordaient le mur, jusqu'à ce qu'il ait une bonne vision du patio et de la piscine, derrière la maison à deux niveaux. Trois hommes se prélassaient en maillot de bain au bord de l'eau tandis que deux autres étaient en train de nager. Devant, Bolan aperçut quatre voitures. En partant du principe que les types n'étaient pas venus chacun dans son propre véhicule, que fallait-il en conclure sur les effectifs présents sur place ?

Pour Bolan, il n'y avait qu'une façon d'être fixé.

Il s'approcha d'eux par le côté, le doigt posé sur la détente du Uzi, sans cesser de jeter des coups d'œil vers la maison. Les fenêtres étaient sombres, vides. Personne ne donna l'alerte.

Les tueurs étaient peut-être décontractés, ils n'en étaient pas pour autant inconscients. Alors que le Guerrier arrivait près de la piscine, il constata que deux de ses adversaires avaient un holster posé sur le dossier de leur chaise, à portée de main. Et si les nageurs n'étaient évidemment pas armés, ce fut l'un d'eux, alors qu'il sortait de la piscine, qui repéra Bolan.

Le type marqua un temps d'arrêt, comme s'il refusait d'abord d'en croire ses yeux. Il criait quelque chose en espagnol, le doigt pointé vers le nouvel arrivant, quand une triple rafale lui déchiqueta le torse et le renvoya dans l'eau.

Le Uzi n'était pas équipé d'un réducteur de son, et son staccato galvanisa aussitôt les quatre survivants. Ceux qui se trouvaient au bord de la piscine se levèrent, et deux d'entre eux s'emparèrent de leur arme tandis que le troisième s'élançait en courant vers la maison. Dans la piscine, le second nageur s'élança vers l'échelle la plus proche.

D'instinct, Bolan fit son choix : se débarrasser en premier lieu des hommes armés. Son Uzi bégaya, balayant l'air de deux courtes rafales, de la droite vers la gauche. Le tueur qui se trouvait sur sa gauche esquissa une danse maladroite et laissa échapper son holster, qui contenait toujours son arme, avant de tomber à genoux et de basculer vers l'avant, la tête la première.

Son copain avait réussi à sortir son arme, mais il n'eut pas le loisir de s'en servir : une rafale traça un sillon mortel de son nombril à sa gorge. L'impact des balles le poussa vers l'arrière et il s'écroula à quelques centimètres de la piscine. Son pistolet vola de ses doigts sans vie pour aller plonger dans l'eau émeraude.

En voyant ça, le pourri qui se trouvait dans la piscine changea d'avis et de direction pour aller intercepter l'arme. Bolan aurait pu lui régler son cas tout de suite, mais il préféra se consacrer au flingueur qui avait déjà presque atteint la maison.

Une nouvelle rafale du Uzi l'aida un peu : il fut arraché du sol et, la tête la première, alla percuter de plein fouet les baies vitrées. Le verre

explosa, et le type, qui était déjà mort, atterrit sur le tapis de ce qui semblait être un salon.

Le Guerrier se tourna alors vers la piscine, juste à temps pour voir le nageur plonger. Il attendit. Conscient du danger potentiel qui pouvait venir de la maison, il était aussi déterminé à ne pas laisser un ennemi armé derrière lui.

Des bulles se formèrent à la surface, et le flingueur suivit peu après. En même temps qu'il émergeait, il se mit à tirer à l'aveugle, les yeux ouverts, ruisselant d'eau chlorée, et balança trois balles vers le ciel avant de repérer sa cible, à plusieurs mètres de là, sur sa gauche.

Il était trop tard.

Le Uzi cracha une rafale terrifiante de précision, et Bolan vit une tache pourpre se répandre à la surface de l'eau. Ses cinq adversaires étaient morts, à présent, liquidés de façon propre et rapide. Il n'avait aucun besoin de s'attarder.

Il saisit une grenade à fragmentation et se tourna vers la maison. Pas question de prendre le moindre risque. Il dégoupilla le projectile et le balança à travers les baies vitrées depuis le patio, le plus loin possible, et la grenade alla rebondir de l'autre côté du salon.

Faisant un pas de côté, Bolan se tapit contre le mur et attendit l'explosion. Le shrapnel brûlant siffla à travers le patio, déchiquetant les murs intérieurs et le plafond. À la faveur de la fumée et de la poussière de plâtre, Bolan se glissa discrètement dans la maison. Il entendit quelqu'un jurer en espagnol, pas très loin, sans doute dans la pièce voisine, et il en déduisit que deux hommes, au moins, se trouvaient là. Il se dirigea en se guidant au son de la voix, son Uzi devant lui, prêt à délivrer la mort si l'adversaire se montrait.

Le contact eut lieu dans un couloir, alors que les autres débouchaient d'une grande cuisine. Ils étaient bien deux, le premier armé d'un pistolet-mitrailleur MP-5 K et l'autre de deux pistolets, un dans chaque main. Bolan eut très peu de temps pour réagir, à peine un battement de cœur, et sauver sa peau avant qu'ils n'ouvrent le feu.

Le Uzi déversa une longue rafale en spirale qui vida le chargeur et fit tournoyer les pourris, pris dans une effroyable tempête de balles parabellums. Ils s'écroulèrent, laissant autour d'eux des murs tapissés de sang.

En même temps qu'il rechargeait le Uzi, Mack Bolan enjamba les cadavres en scrutant le couloir, à l'affût d'autres signes de vie. Il n'entendit pas de voix, mais il perçut un bruit étouffé, furtif, quelque part devant lui, et il se laissa guider par l'instinct.

Le bruit semblait provenir d'un placard à côté duquel il s'arrêta. On aurait dit qu'un gros rongeur se trouvait là-dedans.

Il se plaqua contre le mur et tendit la main pour donner un grand coup contre la porte du placard. Aussitôt, quatre coups de feu se

succédèrent, et quatre balles passèrent à travers le battant pour aller se perdre dans le mur qui lui faisait face.

L'Exécuteur avança d'un pas, et le Uzi se chargea du reste, traçant une grande balafre dans la porte. Bolan entendit un corps tomber par terre et il balança une nouvelle rafale à travers le battant avant d'ouvrir la porte.

Le gamin qui s'écroula à ses pieds ne devait pas avoir plus de vingt ans, mais le pistolet automatique qu'il avait encore à la main faisait toute la différence.

La maison était silencieuse, à présent, et Bolan ne se donna pas la peine d'aller inspecter l'étage supérieur. S'il laissait des survivants derrière lui, ils lui serviraient de messagers en allant rapporter aux frères Obregon ce qui s'était passé. Une attaque mortelle de source inconnue.

C'était ce qu'il pouvait faire de mieux dans l'immédiat : frapper le réseau de drogue d'Armando Castillo, tout en évitant le contact.

Avant de quitter les lieux, il utilisa deux autres grenades. Il balança la première dans la salle de bains du rez-de-chaussée, détruisant les canalisations et provoquant une inondation. Il réserva l'autre dans la cuisine, et au four, après avoir ouvert le gaz. Alors qu'il sortait de la maison en sprintant, la cuisine explosa dans un bouillonnement de flammes.

Les frères Obregon allaient devoir trouver un autre endroit pour leur petite armée. Ce n'était qu'un désagrément mineur, quand on y pensait, mais le raid que Bolan venait de mener pouvait aussi attirer l'attention des autorités. Si ce n'était pas le cas, au moins ses adversaires auraient-ils de quoi comprendre qu'ils n'étaient plus les seuls à vouloir mener la partie.

CHAPITRE III

En s'aventurant dehors sans arme, Rafael Esposito avait un peu l'impression de se trouver nu dans un endroit public. En fait, l'expérience lui avait appris qu'il était moins dangereux de se balader sans pantalon que sans une arme...

Mais après l'accord que Bolan avait conclu avec Martin Grandier, il n'avait pas le choix. Le candidat avait accepté de laisser Esposito – qu'il connaissait sous le nom de Raul Camacho – suivre sa fille comme un chien de garde, mais à ses conditions. Pas d'armes, quelles qu'elles soient, pas de violence, et pas d'informations transmises à Mike Belasko sans en passer par Grandier lui-même.

Le dernier point serait le plus difficile à vérifier. Ils avaient néanmoins fouillé Rafael dès son arrivée, le débarrassant de son pistolet et du poignard qu'il portait dans sa botte. Même s'ils avaient laissé passer sans le savoir une dague télescopique qui ressemblait à une boucle de ceinturon, Esposito se sentait vulnérable.

Leur mission pour le début de l'après-midi consistait à poser des affiches et distribuer des tracts dans un centre commercial du centre-ville. Si la perspective n'avait rien d'excitant, au moins y avait-il un avantage esthétique évident en la personne d'Alicia Grandier. Le Cubain était plutôt content de pouvoir profiter de sa présence.

Ils étaient quatre à bord de la camionnette ornée de deux immenses portraits de Martin Grandier. Alicia était au volant, avec Esposito à côté d'elle et deux bénévoles à l'arrière. L'homme de Brognola sentait que les autres l'observaient – comme s'ils s'attendaient à ce qu'il bondisse au milieu de la circulation et se déchaîne contre des inconnus.

Alicia trouva un emplacement pour stationner la camionnette, et Rafael Esposito sauta du véhicule pour examiner les alentours. Il se dirigea ensuite vers l'arrière et attendit que les deux militants sortent pour décharger leur matériel. Le Cubain participa en prenant un rouleau d'affiches sous un bras, une boîte pleine de tracts sous l'autre, avant de suivre Alicia qui se dirigeait déjà vers le centre.

Alicia Grandier avait du mal à s'expliquer les sentiments qu'elle éprouvait pour l'homme qui se faisait appeler Raul Camacho – un nom qui, elle en avait la certitude, n'était pas le sien.

Il avait certes quelque chose de séduisant, dans un genre un peu rude. Mais, plus que tout, il l'effrayait, presque autant que son ami, le dénommé Mike Belasko. Ils étaient de la même espèce, ces deux-là.

L'intervention de Belasko, dans la matinée, ressemblait à un acte de

générosité, mais il y avait forcément derrière des intentions cachées. Sans doute cherchait-il à infiltrer le parti de son père et à subvertir sa mission en y introduisant la violence : représailles au nom de la légitime défense, vengeance placée au-dessus de la raison et des lois.

Alicia avait conçu une fierté sincère en voyant son père se dresser aussitôt contre les arguments de Belasko, malgré le danger qu'elle venait d'affronter. Ils faisaient tous des sacrifices pour leur cause, d'une manière ou d'une autre, et Alicia avait pris la mesure des risques avant d'accepter de participer activement à la campagne. Elle éprouvait bien sûr de la gratitude envers Mike Belasko, mais cela ne signifiait en aucun cas qu'elle cautionnait ses conceptions guerrières.

Le peuple de La Nouvelle Amsterdam choisirait comme il l'entendait son nouveau dirigeant. Il ne se laisserait pas tromper par le mensonge, suborner par la corruption, ni intimider par les armes.

Dans le centre commercial, Alicia passa un moment avec les autres, puis ils se divisèrent en équipes pour utiliser au mieux leur temps. Camacho l'accompagnerait tandis que Thomas et son cousin Vincent se consacraient à l'autre partie du centre. Le but du jeu était d'entrer en contact avec le plus de clients possible durant une heure et demie.

Elle entraîna Camacho vers une petite boutique de prêt-à-porter masculin et entra. Le propriétaire, un vieil ami de son père, avait accepté d'apposer une affiche dans sa vitrine, à condition qu'elle ne cache pas les vêtements qui y étaient exposés. Camacho la laissa faire tandis qu'elle s'entretenait avec l'homme, puis fixait avec lui l'affiche tout près de la porte, à un endroit où les clients la verraient en entrant.

Les autres commerçants qu'ils allèrent voir ensuite avaient chacun une très bonne excuse pour refuser de placarder l'affiche. À les entendre, quelle que soit leur opinion vis-à-vis de Martin Grandier, il s'agissait simplement de ne pas perdre des clients en prenant une position politique. L'argument tenait, bien sûr, mais ici et là, Alicia sentit qu'il y avait autre chose.

L'intimidation.

Elle le vit aux regards fuyants, au tremblement des mains ici, au léger bégaiement là. En plus de la peur, elle remarqua aussi que les réponses semblaient toutes faites, comme récitées. Il lui fallut un certain temps pour comprendre ce qui se passait, mais, une fois que le déclic se fut fait, elle n'eut aucun problème pour mettre un nom sur le responsable de l'affaire.

Une vague de rage déferla en elle, qui la mit mal à l'aise, elle à qui on avait appris à privilégier la non-violence là où l'injustice était la règle. Cela ne l'empêchait pas d'avoir soudain envie de répliquer à ses ennemis par d'autres voies que le discours.

Mais elle avait mieux à faire : elle devait distribuer ses tracts. Si la

plupart des clients du centre les prirent sans rien dire, Alicia se doutait que plus de la moitié irait les jeter dans la première poubelle. Et parmi ceux qui liraient le message de Martin Grandier, combien se déplaceraient dans deux semaines pour aller voter pour lui ?

Elle essaya de ne pas penser à la perspective de la défaite, et à ce que celle-ci signifierait, non seulement pour son père mais aussi pour La Nouvelle Amsterdam. Elle se concentra sur sa tâche, parlant à ceux qui voulaient bien parler, et adressant un sourire aux autres. Alors qu'elle jetait un coup d'œil vers Camacho, elle le vit tressaillir et regarder quelque chose ou quelqu'un par-dessus son épaule.

Se tournant, Alicia se trouva confrontée à l'ennemi. Quatre hommes baraqués, parmi lesquels elle reconnut Ramon Gutierrez, leur chef.

Au sein du personnel d'Amando Castillo, et de son Parti de l'Indépendance, Ramon Gutierrez était présenté comme son coordinateur exécutif de campagne. En réalité, il était aussi peu impliqué dans l'organisation quotidienne de la campagne qu'un gorille dans l'administration d'un zoo dont il serait le pensionnaire. Son credo se limitait à s'attaquer aux gens et à détruire leurs biens, tâche qu'il accomplissait avec un talent acquis durant une jeunesse dévoyée et canalisé par ses maîtres-chien de la DGI cubaine. Sa spécialité consistait à intimider – voire éliminer – des cibles bien précises.

Son rôle officiel auprès d'Armando Castillo constituait un écran de fumée. Jusque-là, on n'avait pas fait appel à lui pour tuer. Mais cela venait, il le sentait. Il se tramait des choses dont il avait vaguement conscience, de sombres affaires avec les gens de Medeline – sans qu'il soit vraiment concerné. Il recevait ses ordres de La Havane, et les ordres étaient d'aider Armando Castillo à s'emparer du pouvoir à La Nouvelle Amsterdam. Il y avait quand même un second aspect de sa mission, dont le candidat ignorait tout, qui consistait à le surveiller et à rapporter la preuve éventuelle qu'il avait l'intention de trahir les intérêts de La Havane à son propre profit. Si la chose s'avérait, Ramon Gutierrez devait éliminer le traître.

À côté de tout cela, il avait des obligations banales à assumer, comme harceler les partisans de Grandier et perturber ses actions médiatiques chaque fois que c'était possible. Dans l'après-midi, un informateur lui avait fait savoir que la fille de Grandier devait se rendre avec une petite équipe au New Market Mail de Hollandia pour y distribuer des tracts.

C'était une occasion en or, et Gutierrez avait décidé de participer lui-même à la confrontation. Il pourrait ainsi sortir du bureau dans lequel il passait le plus clair de ses journées et se détendre un peu dans l'action.

Il avait choisi trois brutes parmi les hommes recrutés à son arrivée à La Nouvelle Amsterdam. Ils étaient du genre ignares, avides d'argent

et de rhum, prêts à faire n'importe quoi du moment qu'on leur promettait l'un ou l'autre. Des abrutis, en somme, utiles dès lors qu'il s'agissait de casser des jambes ou briser des crânes, dégrader des biens ou balancer des cocktails Molotov par la fenêtre d'une maison ou d'un bureau.

En plus de n'avoir aucun scrupule, ils avaient un autre avantage : ils étaient interchangeables.

Quand Alicia Grandier se tourna vers lui, Gutierrez esquissa un sourire moqueur.

— Bien le bonjour, mademoiselle Grandier. Le monde est petit...

— Trop petit à mon goût, répliqua-t-elle.

Gutierrez secoua la tête.

— Que d'hostilité dans votre voix ! Vous devriez vous contrôler.

— Les tentatives de kidnapping ont le don de me mettre en colère.

Vous trouvez cela étrange ?

Gutierrez n'avait pas la moindre idée de quoi elle parlait. Peut-être les Colombiens, avec leur sale habitude de se mêler de ce qui ne les regardait pas, avaient-ils abordé la jeune femme. Si Castillo avait besoin de deux équipes de gros bras, il aurait dû le dire dès le départ à La Havane et on lui aurait fourni plus d'hommes.

— Je dois protester contre vos insinuations, répliqua-t-il. Je dois même protester avec la plus grande énergie. Vous m'insultez et vous avez blessé mes compagnons. Dans ce genre de circonstance, j'ai toujours le plus grand mal à les maîtriser.

Sur ces mots, il recula et fit signe à ses hommes de passer à l'action. La situation était des plus simples : un homme et une femme contre trois balèzes. Et Gutierrez n'aurait rien à voir avec l'incident...

En attendant, il comptait bien profiter du spectacle.

Esposito était prêt quand les brutes se mirent en mouvement.

En terme de taille, les trois flingueurs faisaient à peine un mètre soixante-quinze pour le plus petit à un mètre quatre-vingt-dix pour le plus grand. Chacun des hommes le surpassait en poids d'une moyenne de quinze kilos, avec des biceps qui tendaient les manches courtes de leurs chemises et des jambes arquées comme s'ils portaient des haltères. Esposito avait déjà vu des types du même genre, dans des bagarres de rues ou dans des prisons. S'ils faisaient des adversaires redoutables, le vide qui se lisait dans leurs regards montrait assez qu'il ne s'agissait pas d'intellectuels, loin de là.

Alors qu'Alicia semblait prête à leur tenir tête, Esposito lui posa une main sur l'épaule et, fermement, la fit reculer. Il s'avança alors pour affronter le trio, en commençant par le plus grand des trois, sur sa droite, parce qu'il était sur le point d'engager le combat – et parce qu'en choisissant celui du milieu, il risquait de se trouver pris en sandwich entre les deux autres.

Feintant une attaque sur la gauche, il pivota et abattit son pied sur le tibia de l'adversaire avec assez de force pour faire craquer l'os. L'autre jura et partit en arrière, déséquilibré. Esposito, tirant parti de son avantage, s'avança et lui balança son coude en plein visage. Il sentit le cartilage exploser. Le coup n'avait rien de mortel, mais deux jets de sang jaillirent de ce qui restait de son nez et il resta sonné par la souffrance intense qu'il devait éprouver.

Alors que sa victime était toujours sur pied, mais incapable de combattre, Esposito se tourna vers les autres. Ils le regardèrent avec mépris et s'élancèrent en même temps.

S'accroupissant, Esposito fit partir une main vers l'avant, et ses doigts bien tendus atteignirent le premier pourri juste au-dessous des côtes. Il ignore sa propre souffrance, sachant que son adversaire devait être bien plus mal en point. Plié en deux, et se tenant le côté en suffoquant, l'autre faillit mettre un genou en terre, dévasté par la douleur.

L'homme de la DEA profita de la faiblesse passagère du gorille pour lui balancer l'avant-bras en pleine mâchoire, en mettant tout son poids dans le mouvement. Une fois encore, il sentit l'os craqué, les dents grincer et éclater. Son adversaire perdit lentement connaissance, et Esposito recula pour le laisser s'écrouler.

Cela ne laissait plus qu'un combattant vaillant, alors que le premier essayait de recouvrer ses esprits pour revenir dans la bataille. Esposito contourna son adversaire en examinant ses mains pour voir s'il n'avait pas une arme ou ne préparait pas un mouvement. Du coin de l'œil, il surveillait aussi furtivement le patron des trois balèzes, qui assistait à l'affrontement avec consternation, mais hésitait à s'en mêler.

Quand le dernier des voyous chargea, le Black Warrior fit le contraire de ce qu'un combattant expérimenté pouvait attendre. Au lieu de reculer, il avança et lui balança le poing vers l'aîne. L'autre para l'attaque avec le poignet, mais il se préoccupa suffisamment longtemps de ses testicules pour permettre à Esposito de terminer son mouvement – un pivot sur la jambe gauche, avec son talon décrivant une orbite autour de lui avant de s'écraser sur la tempe de son ennemi avec la violence d'une batte de base-ball. L'impact dévastateur fit tomber le type à la renverse, sur le côté, et, alors qu'il était secoué de convulsions, Esposito en profita pour achever sa première victime.

Ne restait plus que Gutierrez qui hésitait à se mêler de la bagarre.

— À toi, maintenant, lui lança Esposito. Je t'attends.

L'autre déglutit, comme s'il ravalait sa fierté avec une bonne dose de bile.

— Pas aujourd'hui, répondit-il en secouant la tête.

Au son de sa voix, Esposito fut tout de suite fixé. L'autre était cubain. De la DGI ? Étant donné qu'il travaillait pour Armando

Castillo, cela allait presque de soi.

— La prochaine fois, alors, lui répondit Esposito. À condition que tu aies un peu de couilles.

L'autre blêmit, fit un pas en avant, mais enchaîna :

— La prochaine fois, d'accord.

Esposito prit Alicia par le bras et l'obligea à s'éloigner avant que la sécurité arrive sur place.

Le jeu était vraiment sérieux, à présent. Et, avec Mike Belasko, le sang avait déjà commencé de couler. Les choses allaient devenir plus difficiles, mais cette difficulté signifiait seulement qu'il faudrait fournir plus d'efforts.

Impatient, Esposito ne put s'empêcher de sourire.

CHAPITRE IV

Armando Castillo avait des ennuis, c'était certain, mais il n'était pas encore en mesure de déterminer à quel point la situation était critique. La tentative d'enlèvement d'Alicia Grandier s'était soldée par un échec et lui avait coûté quatre vies. Il y avait ces deux fusillades, qui avaient fait onze morts de plus. Et, cerise sur le gâteau, Ramon Gutierrez et trois de ses hommes avaient été humiliés par un militant de Grandier au New Market Mail.

À présent, pour couronner le tout, il avait été convoqué par Francisco Obregon.

C'était prévisible, bien sûr, puisque les quinze hommes qui y étaient passés travaillaient pour lui. Des assassins, des *soldati* de son cartel, qu'il avait fait venir à La Nouvelle Amsterdam dans l'unique but de réaliser son grand projet : s'emparer de l'île.

Castillo ne se faisait pas d'illusions sur ceux qui soutenaient sa campagne. Si son allégeance allait théoriquement d'abord à La Havane, les Cubains l'avaient encouragé à traiter avec Obregon et les autres pour obtenir des armes et de l'argent. Castillo savait que certains proches de Castro réalisaient des profits non négligeables à travers le trafic de la cocaïne que les Obregon écoulaient aux États-Unis via La Nouvelle Amsterdam.

Tout s'était bien passé pour Castillo, jusque-là... jusqu'à ce que des éléments extérieurs viennent enrayer la machine.

Il s'agissait forcément d'individus étrangers à l'île. Martin Grandier prônait la non-violence – du moins en public – et quelles que soient les circonstances, il n'avait jamais témoigné du moindre esprit de vengeance par le passé.

La tentative d'enlèvement de sa fille pouvait-elle avoir tout changé, l'avoir fait basculer dans la guerre ouverte ? Si c'était le cas, un homme pacifique pouvait-il frapper aussi vite, avec tant d'efficacité et sur tant de fronts ?

Non, encore une fois, les responsables venaient forcément de l'étranger. Mais qui étaient-ils ? Et quelles étaient leurs motivations ?

Si le gouvernement américain avait clairement intérêt à contrarier la campagne de Castillo et voir Grandier au poste de premier ministre, Washington pouvait-il aller jusqu'à faire couler le sang dans les rues de La Nouvelle Amsterdam ? Entraîné à La Havane et à Moscou, Castillo savait exactement de quoi la vieille CIA avait été capable dans le cadre de sa guerre contre Castro. Il avait aussi pu voir le KGB et la DGI à l'œuvre, et de près, mais ces temps étaient révolus.

Du moins, en théorie.

Le chauffeur de Castillo ralentit à l'approche de la propriété d'Obregon. Elle se trouvait à environ quatre kilomètres à l'est de Hollandia, soit à une quinzaine de minutes de l'aéroport. Obregon avait sa propre piste, destinée à ses visiteurs privés et à des livraisons qui n'avaient pas besoin de passer par la douane.

La route d'accès à la maison était goudronnée, une concession et un luxe dus à la passion d'Obregon pour les voitures étincelantes. Longue d'environ trois cents mètres, elle traversait une forêt. Castillo savait qu'il devait déjà être observé.

Quand ils sortirent des arbres, le chauffeur suivit la longue allée circulaire qui faisait le tour complet de la grandiose maison du *capo* de Medeline.

Le parking était en retrait, à l'arrière de la demeure. Castillo attendit que son chauffeur descende pour venir lui ouvrir sa portière. Avant qu'il ait eu le temps d'effacer les plis de son pantalon, le majordome de Francisco était derrière lui, souriant.

— Bonjour, monsieur. Suivez-moi, je vous prie. M. Obregon vous attend dans son bureau.

Mack Bolan attendait Castillo, lui aussi. Il se trouvait à une centaine de mètres de la maison, caché dans des buissons, à l'est de la clairière qui abritait la demeure d'Obregon, les dépendances, l'héliport, un court de tennis et une piscine.

Si la maison n'était pas neuve, on voyait sans peine qu'elle avait été remodelée afin de se conformer aux goûts du mafieux. La peinture extérieure avait été refaite, et des gouttières neuves en cuivre avaient été installées au niveau des toits. Le revêtement de la route d'accès goudronnée était lui aussi très récent.

Bolan n'avait pas utilisé cette route, mais il y avait jeté un coup d'œil lors de son inspection des lieux. Il l'avait suivie à une certaine distance, à travers la forêt. Des gardes surveillaient la route, mais ils étaient si occupés à guetter des véhicules qu'il n'avait pas vraiment eu de mal à les éviter.

À présent qu'il avait rejoint son poste d'observation sans encombre, il attendait. Vêtu de sa combinaison noire et d'une cagoule en Nylon, les mains passées au brou de noix, il était quasiment invisible.

S'il avait une longueur d'avance sur Castillo, cet après-midi, c'était grâce à un ami de Brognola à la DEA. Castillo était très surveillé, écouté, et ne pouvait pas faire un pas ni prononcer un mot sans que les gens de la DEA soit au courant. C'était ainsi qu'ils avaient eu connaissance du tête-à-tête auquel Obregon avait *invité* le candidat au poste de premier ministre. Espionner cette rencontre n'était pas dans les possibilités immédiates de Bolan ; en revanche, il pouvait garder la pression, continuer de paniquer ses adversaires jusqu'à ce qu'ils

trébuchent, commettent une erreur irrémédiable.

Son arme, pour l'occasion, était un fusil d'assaut Steyr AUG, dont la chambre pouvait accueillir les mêmes munitions que le M-16 A-1. Avec l'ensemble de la détente placé devant le chargeur de trente cartouches, le AUG mesurait un peu moins de quatre-vingts centimètres et offrait une cadence de tir de 650 projectiles par minutes en mode automatique. Le canon d'une cinquantaine de centimètres était complet, avec un combiné cache-flammes/lance-grenades. En plus d'une cartouchière de chargeurs en travers du torse, Bolan portait à l'épaule une sacoche pleine de grenades 40 mm MECAR, avec une portée efficace maximale de cent mètres.

Autant dire qu'il pouvait sans problème atteindre la maison de l'endroit où il se trouvait.

Pendant près d'une demi-heure, il avait examiné les lieux, observé les sentinelles, repéré leurs patrouilles. Obregon prenait peut-être soin de sa sécurité, mais il y avait des lacunes. Il aurait fallu dépenser une fortune pour acheter les caméras, équipements audios et autres détecteurs de mouvements capables de rendre sûrs les bois qui environnaient sa demeure. Francisco Obregon avait l'argent, mais il ne s'inquiétait pas et faisait confiance à ses hommes pour le protéger.

L'Exécuteur avait dénombré quinze *soldati*, plus au moins deux autres équipés de talkies-walkies sur la route d'accès. En tenant compte de ceux qu'il avait pu manquer, il tablait sur un effectif de vingt hommes. Lesquels ne pouvaient pas rester de garde vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Avec les roulements, une quarantaine d'hommes devaient être présents sur la propriété ; et il fallait en ajouter vingt de plus si le *capo* était paranoïaque.

Où étaient-ils ?

En étudiant la grande maison à travers la lunette du Steyr, Bolan estima qu'elle devait abriter une trentaine de pièces. *À priori*, Obregon avait un certain style, et il était improbable qu'il ait accepté de transformer sa somptueuse résidence de célibataire en un baraquement pour ses troupes, même s'il pouvait en loger quelques-uns tout près afin de répondre aux situations d'urgence. Derrière la maison, Bolan avait déjà remarqué les quartiers des domestiques, ainsi qu'un garage pour quatre voitures, surmonté à l'étage de ce qui ressemblait à un appartement.

Impossible d'héberger ici plus de quarante hommes. Ce qui signifiait des tours de patrouille plus longs, ou alors des effectifs réduits à certaines heures. Il était probable que le présent déploiement de forces soit inhabituel et dû aux attaques dont Obregon avait été victime au cours des dernières heures.

L'Exécuteur observait la demeure quand la limousine de Castillo arriva. Avec son appareil photo miniaturisé, œuvre du génial Gadgets,

son vieux complice Herman Schwarz, Bolan fit quelques clichés pour la postérité, avant de reprendre en main le Streyr AUG.

Castillo avait besoin de temps pour entrer dans la maison, retrouver Obregon, s'asseoir et déballer les politesses d'usage. Si Bolan voyait juste dans son appréciation de la rencontre, la conversation elle-même serait brève. Ils faisaient face à une guerre inattendue – une guerre plus proche qu'ils ne le croyaient, comme ils allaient le découvrir très vite.

Le Guerrier aligna six grenades devant lui, faisant alterner les explosives et les incendiaires. La numéro sept, fortement explosive, fut fixée sur le canon du fusil avec un clic caractéristique.

Tout était prêt.

Bolan monta le fusil à son épaule et regarda dans la lunette, à la recherche d'une cible acceptable.

— Je pensais que vous auriez une idée ou deux pour expliquer nos récentes difficultés, déclara Francisco Obregon.

Même si ses traits étaient crispés, son ton restait assez doux.

— Je ne sais malheureusement pas quoi vous dire, répondit Castillo. Ces incidents sont une totale surprise pour moi – autant que pour vous.

— Et qui se cache derrière tout ça, à votre avis ?

Castillo s'agita nerveusement sur sa chaise.

— J'ai au moins une réponse pour ce qui vient de se passer, il y a à peine une heure, au New Market Mail. Gutierrez et quelques-uns de ses hommes ont eu des problèmes avec un des militants de Grandier. Personne n'a été tué. Mais je n'ai aucune raison de penser que cet incident ait un quelconque rapport avec votre récent problème.

— *Notre* récent problème, corrigea Obregon. Mes hommes ne seraient pas venus ici – certains pour se faire tuer –, si je n'apportais pas mon soutien à votre campagne.

De manière générale, Obregon détestait la politique et les politiciens. C'était un ramassis de menteurs et d'intrigants, dépourvus de ce sens de l'honneur fondamental qu'on trouvait chez les *homini d'Onore*. Avec un tueur, on payait, on désignait une cible et on pouvait se détendre avec l'assurance que le type ferait ce qu'on lui avait ordonné de faire, risquant au besoin sa vie pour aller jusqu'au bout. Et si jamais il était capturé, jamais il n'irait révéler le nom de son commanditaire, quels que soient les désagréments auxquels il s'exposait.

Étant donné son opinion sur les politiciens, et le lien de Castillo avec les *Fidelistas* à La Havane, Obregon était entré dans leur combine les yeux grands ouverts, à l'affût du moindre signe de trahison. Il était toujours sur ses gardes, donc, mais il devait reconnaître que la façon dont les choses se passaient à La Nouvelle Amsterdam l'avait amené à se détendre au cours des derniers mois... jusqu'à ce déferlement de

violence. De nouveau en état d'alerte maximale, il se trouvait plongé dans une guerre sans savoir qui était son ennemi.

Son propre frère avait échappé de peu à la mort tandis que trois de ses hommes s'étaient fait abattre, pris pour cible par un tireur, en plein jour et dans le centre-ville de Hollandia. Qui pouvait être capable d'une folie pareille ?

— Vous devez avoir vos sources en ville, non ? fit remarquer Obregon à son invité. Ils n'ont rien à vous dire ?

— Jusque-là, ils clament une ignorance totale. Je leur mets la pression, bien sûr, mais si le danger vient de l'étranger...

Cette hypothèse ramena les pensées d'Obregon vers les États-Unis, où la majeure partie de la cocaïne était vendue. Une multitude d'inculpations l'attendaient là-bas, et il passerait le reste de sa vie derrière les barreaux si jamais les Américains lui mettaient la main dessus. Mais ces attaques étaient une autre affaire. Ses hommes avaient été tués dans un style qui rappelait celui du Milieu, avec une précision inhabituelle, ce qui conduisit Obregon à dresser mentalement une liste d'ennemis.

Il fut alors un peu surpris – et en même temps soulagé – de découvrir que la plupart de ceux dont le nom lui venait à l'esprit étaient morts. Il y avait aussi ceux qui purgeaient de longues peines de prison. Quant à ceux – peu nombreux – qui restaient –, ils menaient une existence chaotique, vivant cachés et dans la peur permanente d'être tués. S'ils pouvaient éventuellement causer des problèmes à Obregon en Colombie, il était au-dessus de leurs moyens de l'atteindre à La Nouvelle Amsterdam.

Ce qui le laissait toujours face à des questions sans réponses.

— Quinze hommes, dit-il à Castillo. Vous comprenez que c'est inacceptable, n'est-ce pas ? En plus de la dépense occasionnée par leur remplacement, je ne peux pas permettre qu'on m'humilie de cette façon.

— Bien sûr, Francisco, je...

Avant que Castillo ait eu une chance de terminer sa phrase, il fut interrompu par une grosse explosion. De violentes secousses ébranlèrent la maison et les verres vibrèrent sur l'étagère qui se trouvait derrière le bar, de l'autre côté du bureau. Obregon se leva d'un bond, alors que des cris se faisaient entendre dans le couloir.

Une seconde explosion suivit de près la première, presque au-dessus de leurs têtes. Une pluie de plâtre se déversa sur son bureau, ses cheveux, ses épaules.

Mais qu'est-ce que c'était que ce bordel ?

Obregon vit Castillo s'approcher de lui. Il le poussa sur le côté et se rua dans le couloir, hurlant des ordres à la cantonade.

La première grenade passa à travers une fenêtre du rez-de-

chaussée, dans l'aile nord-est de la maison, et explosa dans un coup de tonnerre assourdi. Un instant plus tard, de la fumée s'échappa de ce qui restait de la fenêtre. Les types de faction dans le jardin répliquèrent comme ils purent, aucun d'eux n'ayant pu repérer l'endroit d'où Bolan avait tiré.

Le Guerrier accoupla une deuxième grenade au lanceur, regarda dans la lunette de visée du Steyr et choisit une fenêtre du premier étage, au centre de la maison. Il examina rapidement le jardin pour s'assurer que les sentinelles les plus proches ne regardaient pas vers lui, puis il tira.

La fenêtre était ouverte, cette fois, et la grenade MECAR passa à travers sans rencontrer aucune résistance. Une autre explosion, encore de la fumée, et il n'en fallut pas plus pour que le Guerrier ait sa petite idée sur ce qui pouvait se passer à l'intérieur de la maison, emplie de fumée, de bruit et de fureur, les soldats de Obregon courant dans tous les sens, à la recherche d'une cible, quelle qu'elle soit, pour évacuer la peur et la rage qui devaient les habiter.

L'Exécuteur positionna une troisième grenade et pivota sur la gauche, vers le garage. Les portes étaient restées ouvertes, laissant entrevoir des véhicules aux carrosseries étincelantes. Bolan porta son choix sur une Jaguar, prise en sandwich entre une Porsche et une Mercedes.

La Jaguar, dont il avait visé le coffre, explosa comme un cocktail Molotov géant, de l'essence enflammée jaillissant du réservoir d'essence rompu et se répandant vers les autres voitures. La Porsche prit feu avant la Mercedes, mais elles y passèrent toutes, y compris la vieille Thunderbird restaurée qui leur tenait compagnie.

À l'étage, dans l'appartement qui se trouvait au-dessus du garage, Bolan vit des visages se montrer à une fenêtre. Pressés par les flammes qui se propageaient sous leurs pieds, les types rejoignirent l'escalier en chaussettes et en caleçon, l'un d'eux ayant quand même eu le temps d'attraper une chemise. Ils atteignaient le rez-de-chaussée quand la Thunderbird explosa, et une monstrueuse boule de feu avala deux d'entre eux. Leurs deux silhouettes se débattirent au beau milieu d'un enfer incandescent, les jambes et les bras noircis.

Alors qu'il restait quatre grenades, Bolan s'aperçut que deux des hommes postés dans le jardin l'avaient repéré et qu'il était temps pour lui de bouger avant de se trouver à leur portée. Il récupéra de sa main gauche les grenades qui restaient et recula dans l'ombre alors qu'une courte rafale passait au-dessus de sa tête.

Le Guerrier fit pivoter le Steyr dans la direction des pourris et visa avec le fusil ultra-léger comme il l'aurait fait avec un pistolet démesuré. Il appuya doucement sur la détente, balançant une triple rafale et regarda sa cible trébucher et tomber en arrière, sans vie.

Trois autres flingueurs se précipitèrent alors vers lui, et il en abattit un en plein élan. Alors que le cadavre glissait sur l'herbe sur plusieurs mètres avant de s'immobiliser, les deux survivants ouvrirent le feu à une quarantaine de mètres de Bolan qui laissa les arbres absorber les balles ennemies et rejoignit une nouvelle position. Il allait devoir en découdre avec eux, très vite, mais, s'il le pouvait, il comptait bien ne pas les laisser choisir le terrain d'affrontement.

Vingt mètres pouvaient tout changer. Il trouva ainsi un ravin peu profond bordé de buissons et s'accroupit dedans, se situant alors sous la ligne de tir de ses poursuivants. Il attendit et les entendit qui approchaient en se frayant un chemin à travers les arbres sans chercher à être discrets.

Il les vit en même temps, distants l'un de l'autre d'une dizaine de mètres. Le flingueur qui se trouvait sur la gauche du Guerrier semblait légèrement plus proche, et il avait un fusil en main. Une arme plus précise qui le rendait à *priori* plus dangereux que son copain, équipé pour sa part d'un pistolet automatique. Bolan tourna donc le AUG vers la gauche.

Quatre projectiles partirent d'une simple pression de la détente, et il vit la chemise du tueur s'agiter en même temps que des jets pourpres s'échappaient des blessures concentrées sur son torse. Laisant tomber son arme, l'homme bascula vers l'arrière et disparut de la vue de Bolan.

L'autre pourri tira à trois reprises, persuadé qu'il avait repéré Bolan, mais les balles passèrent en sifflant à travers les broussailles, sur la gauche de l'Exécuteur. Dans de telles circonstances, toute erreur était fatale.

La seconde d'après, une rafale couchait le tueur pour le compte.

Bolan disposait d'encore quatre grenades, mais elles pouvaient attendre d'autres cibles, d'autres occasions. Un véritable compte à rebours se déroulait dans sa tête, et il avait bien conscience qu'il s'exposerait inutilement au danger en voulant braver la petite armée d'Obregon. Les troupes ennemies n'allaient pas tarder à se rassembler et à converger sur lui, lui coupant toute possibilité de retraite. Le Guerrier décida donc de quitter le champ de bataille.

Ses adversaires lui facilitèrent la tâche : ils s'éparpillèrent dans le jardin, tiraillant pour certains au jugé vers les arbres, avant de cesser le feu quand ils s'avisèrent que leurs camarades partis dans cette direction n'étaient toujours pas revenus. Le temps qu'un des lieutenants d'Obregon sorte de la maison et donne ses ordres, Bolan était déjà hors de portée. Et alors que l'ennemi se mettait tout juste à fouiller sérieusement les broussailles, il avait déjà rejoint la voiture et s'était changé.

Une belle sortie.

Tandis qu'il roulait vers Hollandia, Bolan pensa que Castillo et ses amis devaient être sérieusement ébranlés, à présent. Mais l'Exécuteur n'entendait pas en rester là.

En réalité, la partie ne faisait que commencer.

CHAPITRE V

Le discours était prévu depuis une quinzaine de jours, et Martin Grandier refusa de l'annuler au dernier moment – même si on s'était attaqué à sa fille à deux reprises en moins de vingt-quatre heures. Quant à Alicia, elle ne voulut pas écouter son père quand il lui suggéra de suivre le meeting à la radio, plutôt que de l'accompagner sur le terrain.

Esposito avait compris que l'entêtement était une marque de fabrique, chez les Grandier, et il ne chercha même pas à les dissuader. Ce qu'il avait de mieux à faire, c'était se préparer autant que possible à tout ce qui pourrait arriver. Il lui était toujours interdit de porter une arme, mais il avait profité de la confusion consécutive à l'affrontement dans le centre commercial pour utiliser discrètement un téléphone et appeler Bolan sur une ligne sécurisée. Il l'avait mis au courant des derniers développements, avant de lui rappeler où devait avoir lieu le meeting de Grandier.

Dans un passé lointain, l'Exposition Park avait été un grand marché public, où l'on vendait aussi bien des aliments que des êtres humains. Le trafic des esclaves avait duré jusqu'au début du xix^e siècle, et beaucoup des Noirs qui s'étaient trouvés libres lors de l'abolition de l'esclavage avaient choisi de rester sur place. Le marché public avait lui-même fermé en 1958, pour être remplacé par un parc des expositions, à la fois monument et mémorial en plein cœur de Hollandia, lieu de festivités et espace vert. La tradition voulait qu'une partie du parc soit ouverte à quiconque souhaitait s'exprimer et défendre une cause. En choisissant ce lieu symbolique, Martin Grandier espérait réunir une foule de plusieurs milliers de personnes.

Pour Esposito, il ne faisait aucun doute que cette foule ne serait pas exclusivement composée de supporters de Grandier ; il y aurait aussi des partisans du camp adverse, désireux – et pour certains payés pour cela – de déranger par tous les moyens le déroulement du meeting. Quand on voyait le cours plutôt violent que prenaient les événements, on pouvait craindre le pire. Entre autres, que les flingueurs embusqués derrière Castillo, venus de La Havane ou de Colombie, ne tentent de régler la question des élections en abattant Grandier.

Esposito se rendit dans le parc avec Alicia afin d'étudier les lieux en détail. Il fit l'inventaire des routes d'accès et des issues de secours possibles en cas d'urgence. Étudiant les rues les plus proches, il renonça en raison de leur nombre à faire surveiller tous les immeubles situés aux abords du parc. Si un tireur se postait sur un toit, ils

seraient très mal.

Alors que l'heure approchait, et que les gens commençaient à arriver, l'homme de la DEA avait décidé de se poster au côté d'Alicia qui veillait aux tout derniers préparatifs, vérifiant notamment que tous les volontaires étaient à leur place. La police était aussi présente, mais Grandier avait insisté pour que les forces de l'ordre n'interviennent qu'en cas de problème majeur.

La violente tempête tropicale aux allures de cyclone qui menaçait La Nouvelle Amsterdam ne devant pas éclater avant le lendemain matin, la foule avait répondu en masse à l'invitation de Martin Grandier.

Quand le candidat parut et commença à parler, Esposito l'écouta à peine. Il scrutait les spectateurs, sans doute plus de deux mille, massés devant lui. Le danger pouvait surgir de n'importe où, songea-t-il. Si l'ennemi s'attaquait à eux d'assez près, il aurait au moins une chance. Si l'attaque venait de plus loin, il ne pourrait probablement rien faire.

Ramon Gutierrez reconnut l'ennemi au premier regard, malgré la distance et les centaines de personnes qui se trouvaient entre eux. Il regardait dans des jumelles, se donnant l'allure d'un supporter de Grandier. Sur sa chemise, il portait un badge à l'effigie du leader politique.

Gutierrez avait décrété que tous ses hommes devaient aussi porter un badge pour se mêler au public. C'était une ruse grossière, mais qui pouvait se révéler efficace. Les sympathisants de Grandier chargés de la sécurité ne se poseraient pas de question sur des inconnus soutenant leur cause.

Une trentaine d'hommes choisis avec soin circulaient parmi la foule. C'était largement assez pour déclencher une bagarre, la faire durer suffisamment pour semer la panique parmi les spectateurs, puis partir sans être inquiétés par les flics.

Et lorsqu'ils s'en iraient, il laisserait au moins un cadavre derrière eux.

Gutierrez ne savait pas comment l'autre ordure s'appelait, mais il était heureux de le retrouver. Ça n'avait pas été une partie de plaisir d'aller annoncer un échec à Armando Castillo – et le fait qu'un seul homme avait réussi à envoyer à l'hôpital trois de ses *soldati*.

Cette fois, il n'y aurait pas d'erreur, pas de bavure. Gutierrez dirigerait lui-même le meurtre. Se retrouver avec du sang sur les mains ne le gênait pas. Ce serait un petit plaisir qu'il s'accorderait et qui le soulagerait de l'intense frustration qu'il éprouvait.

En plus du poignard accroché à son mollet, Gutierrez portait un pistolet glissé à sa ceinture, dans le dos. C'était un Glock 23, lesté de cartouches Smith & Wesson calibre .40. Le chargeur contenait treize projectiles, et il y en avait un dans la chambre. Il l'utiliserait s'il devait

le faire, en dernier recours, pour assouvir sa vengeance.

Il n'aurait pas détesté avoir à tuer Martin Grandier dans la foulée, et assurer ainsi la victoire de Castillo, mais ses supérieurs de la DGI ne voulaient pas de quelque chose d'aussi évident. Toutes les formes de pression étaient permises, afin d'ébranler Grandier, voire même de le pousser à abandonner la partie, mais un assassinat risquait de rejaillir sur Castillo et de susciter une intervention des Américains.

Promenant ses jumelles à travers la foule, Gutierrez constata que quatre des hommes étaient en place, près de l'estrade, prêts à se jeter sur leur cible dès que la bagarre aurait commencé. Ramon leur avait désigné l'ennemi à l'avance, de façon claire et précise, s'assurant qu'ils avaient bien compris leur objectif principal.

Un sourire aux lèvres, Gutierrez commença de s'approcher.

Alicia Grandier ne se lassait pas d'écouter son père.

Malgré la pression qu'il avait dû affronter au cours des dernières semaines, il semblait en pleine forme. Sa voix était riche et mélodieuse, même à travers le filtre de la sonorisation médiocre.

Tout en prêtant l'oreille au discours, Alicia ne cessait de parcourir la foule des yeux, à l'affût du moindre signe. Après avoir frôlé la catastrophe à deux reprises au cours des dix dernières heures, elle se trouvait dans un état d'esprit très proche de la paranoïa – à cette différence près qu'elle connaissait maintenant quelqu'un qui ne lui voulait pas de mal et était prêt à lui apporter son aide à tout moment.

Un moment qui pouvait survenir très vite.

Elle jeta un coup d'œil vers celui qui se faisait appeler Raul Camacho, et se tenait à quelques mètres d'elle, sur sa droite. Il avait vraiment quelque chose d'attirant. Un type spécial, qui l'opposait totalement à la douceur et à la naïveté des jeunes gens volontaires engagés dans la campagne de son père. Si elle n'avait évidemment rien contre ces sympathisants venus se consacrer, bénévolement, au soutien de Martin Grandier, il leur manquait quelque chose pour qu'elle les considère vraiment comme des hommes. C'était plutôt des adolescents attardés.

Cette pensée la surprit elle-même. Se tournant vers l'estrade, elle posa les yeux sur Erno Soto, assis sur une chaise pliante, derrière son père. Il était représentatif de ces intellectuels délicats auxquels songeait Alicia. Mais alors qu'il connaissait toute l'idéologie de Martin Grandier par cœur, avait su gagner sa confiance et se frayer un chemin jusque dans les instances dirigeantes du Parti Démocrate, elle ne pouvait s'empêcher de ne voir en lui qu'un opportuniste.

Ça n'avait aucun sens, se dit-elle aussitôt. Soto, comme d'autres, pareils à lui, aidait son père à lutter contre les intérêts que représentaient Castillo et ses semblables. Sans eux, pas de campagne, et il était vraiment déplacé de sa part de les considérer comme des

gens fragiles, sans vraies convictions. Mais c'était plus fort qu'elle : elle ne pouvait pas se débarrasser de ce sentiment, pas plus qu'elle ne pouvait détourner par sa seule volonté la tempête qui était annoncée...

Un mouvement, dans les premiers rangs du public, sur la gauche, attira soudain son attention. Une bousculade, des exclamations coléreuses, deux hommes qui échangeaient des coups de poing, entraînant les gens massés autour d'eux. Alors que l'altercation prenait de l'ampleur, son père, s'interrompant au milieu d'une phrase, jeta un coup d'œil dans cette direction.

Il était sur le point d'appeler au calme quand une seconde bagarre se déclencha, dans un coin complètement opposé, à environ soixante mètres d'Alicia, sur sa gauche. D'instinct, elle comprit qu'il ne pouvait pas s'agir d'une coïncidence. Deux affrontements éclatant ainsi de façon *spontanée* en une telle occasion exigeaient un minimum de préparation, une main pour les guider.

Castillo.

Raul Camacho se dirigeait à présent vers elle, écartant sans douceur les spectateurs qui se trouvaient sur son passage, et sans cesser de parcourir la foule du regard. Alicia combattit son désir de s'enfuir et elle l'attendit, persuadée qu'elle avait de meilleures chances de s'en sortir avec cet homme à son côté.

Son père demandait maintenant au public de se calmer. Au loin, Alicia aperçut des uniformes de police qui se rapprochaient ; elle aperçut aussi leurs mains gantées de blanc, fermées sur les matraques. Ils pouvaient d'un instant à l'autre se retrouver avec une émeute sur les bras.

Alicia reculait lentement pour échapper à la foule en mouvement, quand une main calleuse se plaqua durement sur sa bouche tandis qu'un bras passait autour de sa taille, empêchant tout mouvement de sa part.

Esposito était capable de reconnaître un coup monté quand il en voyait un : ici, on avait affaire à des durs qui, à un signal donné, devaient passer à l'action. Une fois que les premiers coups de poing commençaient à tomber, la violence prenait vie d'elle-même ; des gens étrangers les uns aux autres se trouvaient attirés dans l'étrange frénésie de faire quelque chose, n'importe quoi, même si c'était fou, irrationnel.

Il se replia vers Alicia, sachant d'expérience qu'elle pouvait être la cible. Cette violence de masse était une couverture parfaite pour un enlèvement ou un meurtre. Qui, au milieu du chaos, prêterait attention à ce qui pouvait arriver à une jeune femme parmi d'autres ?

L'homme de la DEA repéra le premier tueur uniquement à l'instinct. Le type, qui arrivait sur sa droite, esquisssa un léger

mouvement avec le couteau qu'il tenait plaqué contre sa cuisse. Il avait les yeux braqués sur sa cible. Mais ce n'était pas la jeune femme, c'était Esposito.

D'abord, le Cubain fit mine de ne pas l'avoir remarqué et chercha à voir si l'autre avait du soutien. Il identifia très vite deux autres flingueurs qui se frayaient un chemin à travers la foule et fondaient sur lui, sur ses flancs.

Avec une désinvolture feinte, Esposito jeta un coup d'œil derrière lui. Il sentit un frisson glacé lui parcourir le dos quand il vit un gorille ceinturer Alicia, avant de l'entraîner vers le fond de l'estrade, loin de la foule. Personne, sur la scène, ne semblait avoir remarqué ce qui venait de se passer. Le Cubain comprit qu'il avait très peu de temps pour porter secours à la jeune femme.

Mais, d'abord, il devait se débarrasser de ses adversaires.

Le type au couteau était à présent tout proche. Il tournoya pour lui faire face et s'accroupit pour échapper à la lame qui aurait dû lui trancher la jugulaire. Un bras tendu, les doigts courbés comme des serres, il saisit les testicules du tueur avant de serrer. Sa main libre, elle, se leva pour détourner le couteau.

Sa prise eut des résultats immédiats. Le pourri hurla et serra ses grosses cuisses, ce qui n'eut pour effet que d'accentuer la tenaille de l'homme de la DEA. Le flingueur fléchit les genoux, tout en donnant des coups de poings à Esposito, au niveau du visage, mais sans la force nécessaire pour le repousser. Lui subtiliser le poignard, retourner la lame et la plonger dans sa gorge ne demanda qu'une fraction de seconde.

L'autre, pissant des flots de sang, tituba vers l'arrière quand le Cubain le libéra. Ses jambes se dérochèrent et ses mains essayèrent de combler la grosse entaille qui avait endommagé veines et artères, ainsi que le larynx. Mais il était déjà presque mort. Restait trois adversaires, et Esposito était armé, à présent. Il recula vers l'endroit où Alicia se débattait contre son ravisseur, sachant que les deux autres l'auraient rejoint avant qu'il ait une chance d'aider la jeune femme.

Le gorille qui arrivait sur sa gauche fut le plus rapide. Il avait un pic à glace à la main, et Esposito en déduisit que les pourris devaient souhaiter une mort aussi discrète que possible.

Alors que le tueur se rapprochait, il vit son copain par terre et hésita un instant, avant de mettre toute sa rage dans son assaut. Lancé à pleine vitesse, son pic pointé devant lui, il fonça sur sa proie, sans même réfléchir. Esposito resta sur place, attendit, et il ne s'écarta qu'au tout dernier moment, en même temps qu'il frappait avec son couteau.

Le premier coup sectionna les veines et les tendons du poignet du bras tendu de son adversaire. Dans la foulée, il alla tracer un sillon

sanglant au niveau de la joue, juste sous l'œil, et du sang gicla sur ses chaussures.

L'homme de la DEA fit suivre d'un coup de pied en plein front, auquel succédèrent deux coups de couteau dans le sternum. Du sang chaud lui enveloppa le poignet tandis que l'autre se pliait en deux et s'écroulait, déjà mort.

Le Cubain jeta un rapide coup d'œil vers Alicia, mais elle était derrière l'estrade, presque hors de vue. Il devait d'abord s'occuper du troisième pourri, lequel fondit sur lui avant qu'il ait eu le temps de se préparer. Il pivota au dernier moment et tendit le bras, lançant le couteau d'un sec mouvement de la main.

Le tueur, qui se trouvait à moins de cinq mètres, aurait pu s'en sortir s'il avait été plus agile, et surtout moins pressé. Il prit l'arme en pleine course, et son élan ajouta à la violence de l'impact. Il tituba, tomba à genoux et lâcha le rasoir qu'il tenait pour essayer de saisir le poignard enfoncé dans son torse, au niveau du poumon. La blessure n'était pas forcément mortelle, mais elle était en tout cas suffisante pour le laisser hors du coup pour un bon moment.

En une seconde, l'homme de la DEA eut rattrapé Alicia et son ravisseur. Alors qu'il s'approchait de sa voiture, il ne s'attendait absolument pas à ce que des doigts lui agrippent les cheveux et lui tirent violemment la tête en arrière en exerçant une pression terrible au niveau des vertèbres.

Le flingueur garda malgré tout la main gauche crispée sur celle d'Alicia, et essaya de récupérer une arme. Esposito lui attrapa le poignet droit et lui tordit le bras vers l'arrière, jusqu'à ce qu'il sente l'os se déboîter. Le type poussa un juron, de souffrance et de rage, et, incapable de retenir Alicia prisonnière plus longtemps, il tomba à genoux, sans défense.

Décidant que le moment n'était pas aux sentiments chevaleresques, le Cubain lui balança le pied en plein visage. La tête du tueur partit vers l'arrière, et il s'effondra sur le dos pour le compte.

L'assistant improvisé de Mack Bolan s'agenouilla alors derrière le flingueur et passa la main sous sa veste, récupérant un semi-automatique Smith & Wesson Model 411. Il sentit qu'Alicia l'observait tandis qu'il glissait le pistolet dans sa ceinture, avant de se tourner vers elle et de lui attraper le bras.

— Allons-y, ordonna-t-il en l'entraînant avec lui.

— Mais mon père...

— Une chose à la fois, coupa Esposito. Ces salauds en avaient après nous, pas après votre père.

CHAPITRE VI

Erno Soto s'observa dans le rétroviseur intérieur de sa Pinto et grimaça quand il passa le doigt sur l'éraflure qu'il avait au front. Il haïssait la douleur sous toutes ses formes, et même si sa blessure était légère, elle lui était insupportable.

Le plan ne prévoyait pas qu'il doive prendre des coups quand la bagarre aurait explosé. Il comprenait bien que cela n'avait pas été prévu par ceux qui le payaient, mais ça n'en restait pas moins très désagréable.

Des hommes étaient morts à Exposition Park, ce soir, et quand une prétendue perturbation tournait à la tuerie, Soto savait que tout pouvait arriver.

Pour ce qui le concernait, il n'avait pas l'intention de se trouver en position de cible s'il pouvait l'éviter. La douleur était une chose ; mourir en était une autre. Il avait signé pour espionner l'équipe électorale de Grandier, et, jusque-là, il avait accompli un très bon boulot. Lequel n'impliquait pas qu'il soit victime de violences physiques, ni encore moins qu'il courre le risque d'être tué !

Ce ne serait pas facile, mais Soto avait l'intention d'avoir une brève discussion avec Ramon Gutierrez et de lui faire comprendre qu'il n'était ni un soldat ni un gangster. Gutierrez avait un réservoir inépuisable de malfrats à la petite semaine pour se charger du sale boulot. Il n'avait pas besoin qu'Erno Soto se retrouve en première ligne et se prenne des pierres sur la tronche !

Il sortit de sa voiture et la verrouilla avec soin. Il y avait un bar à chaque extrémité de la rue, et de la musique s'échappait de leurs portes ouvertes. Des gens du coin et quelques touristes audacieux devaient descendre des verres en prévision du cyclone qui était attendu le lendemain sur La Nouvelle Amsterdam. Si Soto connaissait bien le quartier – et c'était le cas –, il y aurait plusieurs bagarres dans les bars, ou dans les rues, avant que tout le monde ferme, une heure avant l'aube.

Si Gutierrez avait choisi qu'ils se rencontrent dans un voisinage proche de son univers, c'était son problème. Soto devait simplement venir au rendez-vous, livrer son compte rendu et faire savoir qu'il n'était pas d'accord avec la violence dont il avait été victime.

Entre les bars, une suite de magasins avaient fermé pour la nuit. Les portes et les vitrines étaient pour la plupart plongées dans l'obscurité. Une allumette s'enflamma dans l'entrée qui se trouvait en face de sa voiture, illuminant un instant le visage de Gutierrez. Soto

traversa la rue, après avoir bien regardé à droite et à gauche, pour vérifier que personne ne les espionnait et ne pourrait dénoncer son double jeu. Quand il rejoignit le mafieux dans la pénombre, il sentit l'odeur de ses infectes cigarettes mêlée à celle d'une eau de toilette bon marché.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Gutierrez sans préambule.

— Vous me demandez ça ? s'exclama Soto avec consternation. Une pierre a surgi de nulle part et m'a atteint au visage. Ça aurait très bien pu être une balle. Je ne suis pas d'accord...

— Un accident, coupa Gutierrez. Je veux savoir ce qui s'est passé avec la femme.

— Qu'est-ce que j'en sais, moi ?

Soto, qui sentit la rage lui enflammer les joues, savait aussi que trop d'emportement pouvait se révéler dangereux. Il fit un effort pour se détendre.

— Un de vos hommes l'a agrippée par-derrière, expliqua-t-il. C'est tout ce que j'ai vu – avant qu'il l'entraîne à l'arrière de l'estrade. Je n'étais pas censé les suivre, et, de toute manière, je n'en ai pas eu la possibilité.

Une nouvelle fois, il désigna l'estafilade sur son front, espérant que cela ferait une différence et lui gagnerait un peu de sympathie. En fait, Gutierrez parut ne même pas remarquer son geste.

— Trois de mes hommes ont été tués, ce soir. Un quatrième est à l'hosto. En soins intensifs. Il se pourrait qu'il y passe. Le salaud qui a fait ça m'a échappé une deuxième fois. Alors, je me contrefous d'une petite égratignure que tu as dû te faire en courant te mettre à l'abri.

Tout en parlant, Gutierrez s'approcha et donna une chiquenaude sur la blessure de Soto, lui envoyant des ondes de douleur à travers le crâne. La taupe eut un mouvement de recul, mais il réprima à temps son envie de lui taper sur la main.

— Je comprends, marmonna-t-il avec un regard mauvais.

— Tu es payé pour me servir de caméra à l'intérieur de la campagne de Grandier, ajouta Gutierrez. Je dois trouver la fille. C'est clair ?

— Elle n'a pas appelé son père depuis le meeting. Il manque aussi un nouveau venu dans l'équipe. Un bénévole, Raul Camacho. Il est possible qu'ils se soient enfuis ensemble. Mais personne ne sait où ils sont allés.

— Comment il est, ce nouveau ?

Soto lui fit une description, et il vit le visage de son interlocuteur se métamorphoser peu à peu en un masque de rage. Quand il eut fini, Gutierrez tira une dernière fois sur sa cigarette et la jeta dans le caniveau.

— Je veux être sûr que tu m'appelles dès qu'ils repaîtront – de

jour comme de nuit. C'est compris, Erno ? La situation est critique. Tu ne dois pas merder. Vraiment pas.

Soto, qui comprenait parfaitement, hocha la tête.

Il comprenait qu'il était passé d'un petit jeu d'espionnage à quelque chose de plus sérieux. Sa vie tenait à peu de chose, et il ne pouvait rien y faire, sinon suivre les ordres et espérer que tout se passerait bien.

Alors, avec de la chance, il sauverait sa peau.

Le petit appartement avait été loué par le Black Warriors Ranch comme solution éventuelle de repli. L'ameublement se réduisait au strict minimum, mais la plomberie fonctionnait, il y avait un téléphone, et le propriétaire se foutait à l'évidence de ce qui pouvait se passer ici du moment que le loyer était payé d'avance et qu'on ne mettait pas le feu à l'endroit.

Alicia Grandier, quoique choquée par la violence qu'elle venait d'affronter, s'était assez remise pour manifester son peu d'enthousiasme tandis qu'elle regardait autour d'elle.

— Vous vivez là ? demanda-t-elle à Esposito, qui venait de verrouiller la porte.

— Pas vraiment. C'est... une planque, pour dire les choses.

— Et vous avez souvent besoin de vous cacher dans des endroits de ce genre ?

— Ça arrive. À vous aussi, on dirait.

Elle examina le sofa, comme si la couleur peu engageante risquait de déteindre sur ses vêtements, puis finit par s'asseoir. Son visage trahissait la fatigue qui l'habitait.

— Vous avez tué ces hommes, dit-elle enfin. Il y avait sûrement un moyen de faire autrement.

— Bien sûr. J'aurais pu les laisser me tuer et vous enlever. Désolé, mais j'ai trouvé que c'était une mauvaise idée. Enfin, si vous préférez leur compagnie à la mienne, pas de problème : à mon avis, ils sont en train de vous chercher à travers tout Hollandia.

Elle réfléchit un instant, avant de se radoucir.

— Excusez-moi. Je ne devrais pas me plaindre, pas quand vous m'avez sauvé la vie trois fois. Pourtant...

— Je sais. Vous ne croyez pas en la violence, quelle que soit la cause à défendre.

— Ce n'est pas aussi simple. Je reconnais la possibilité d'une guerre juste, du droit à la légitime défense, ce genre de choses. Mais tout ce qui arrive autour de la campagne de mon père peut rejaillir sur lui. Vous le comprenez, n'est-ce pas ?

— D'autant mieux que c'est précisément le plan de l'ennemi. Les hommes de Castillo ont fait éclater cette émeute avec l'espoir de faire les gros titres des journaux. Ils voulaient salir votre père – et pendant

qu'ils y étaient, vous prendre en otage.

Esposito vint s'asseoir à côté de la jeune femme, sur le sofa.

— Ils vous auraient laissée vivre assez longtemps pour passer un coup de fil à votre père et lui confirmer qu'ils vous avaient bien enlevée. J'ai peut-être tout faux à propos de Grandier, mais je pense qu'il serait prêt à abandonner la course si votre vie en dépendait.

— Oui, sans doute...

Les yeux d'Alicia s'étaient emplis de larmes.

— C'est la raison pour laquelle nous avons besoin de vous garder ici, bien cachée, conclut Esposito.

— Pendant deux semaines ? C'est impossible !

— Douze jours, précisa l'homme de Brognola. Sans compter que ça ne sera probablement pas si long. Les choses devraient considérablement évoluer dans les prochaines heures...

— Quel genre d'évolution ?

— Je ne peux pas vraiment vous en parler.

— Vous ne pouvez pas, ou vous ne voulez pas ?

— Les deux. Votre père m'a isolé de mon ami, et les informations dont je dispose sont réduites à presque rien. De toute façon, je suis certain que vous n'aimeriez pas entendre tout ça.

Alicia regarda l'homme de la DEA droit dans les yeux, sans prononcer un mot. Le prenant au dépourvu, elle changea alors complètement de sujet.

— Je ne vous ai pas remercié comme je le dois, dit-elle.

— Ce n'est pas nécessaire.

— Je crois que si.

Tout en parlant, elle se pencha pour approcher son visage du sien.

Ses lèvres, douces et tièdes, s'entrouvrirent dès qu'il les effleura de la langue. Esposito sentit un feu dévastateur se propager en lui, en même temps qu'un signal d'alarme se mettait en marche.

Ce qui allait se passer était sans conséquence, songea-t-il avec conviction. C'était un moment de partage et de libération après les épreuves qu'Alicia et lui venaient de traverser. Il n'y avait aucune attente, d'un côté comme de l'autre. Il fallait saisir cette opportunité comme elle se présentait...

L'alarme cessa, et Esposito se laissa aller.

Les incidents qui avaient eu lieu à Exposition Park firent la une de tous les programmes d'informations, à travers toute La Nouvelle Amsterdam, et, même si chaque reporter essayait de donner un tour original à l'histoire, ils en arrivaient tous au même point. Il y avait plus d'une vingtaine de blessés, dont une personne dans un état critique, trois hommes avaient été poignardés à mort, et les autorités interrogeaient Martin Grandier.

Mack Bolan n'eut pas besoin de passer par la morgue pour avoir

son idée sur le camp auquel pouvaient appartenir les trois victimes. Si les trois types avaient été des sympathisants de Grandier, la nouvelle se serait déjà diffusée à travers l'île. Le fait que leurs cadavres n'aient pas été identifiés suggérait à Bolan une ou deux choses : ou bien aucun ne portait de pièce d'identité, ou bien la police mettait les bouchées doubles pour essayer de démontrer leur éventuelle responsabilité dans l'explosion de violence qu'avait connue le parc.

Dans tous les cas de figure, l'enseignement était le même : les hommes de Castillo avaient encore une fois merdé, et trois d'entre eux avaient payé au prix fort leur erreur.

Un message trouvé sur le répondeur téléphonique de la ligne sécurisée lui avait appris que Rafael Esposito était présent au meeting. Bolan, qui avait d'abord envisagé de s'y rendre aussi, s'était ravisé : non seulement il faisait confiance à son ami pour régler les éventuels problèmes qui se présenteraient, mais il avait autre chose à faire.

Comme poser des bombes. Celles qu'il venait de mettre en place étaient destinées à causer des dégâts, plus qu'à avoir un éventuel impact sur les affaires des Obregon. Il avait pris pour cible une petite flotte de camions rangés sur un parking, derrière l'entrepôt des deux frères. L'endroit n'était protégé que par un grillage, non électrifié et dépourvu de système d'alarme. Pour Bolan, s'y frayer un passage avait été une formalité.

Les explosifs qu'il avait préparés étaient avant tout incendiaires, avec juste ce qu'il fallait de plastique pour être sûr que le feu se propagerait et qu'il y aurait de gros dommages. Il ne disposait que de six lots pour douze camions, mais cela suffirait.

Le Guerrier se trouvait à plus d'un bloc d'immeubles quand il activa les détonateurs. Les explosions éclairèrent le parking de l'entrepôt comme en plein jour. Bolan resta un instant à regarder les camions déchiquetés et dévorés par les flammes, ainsi que les silhouettes qui s'agitaient autour du brasier.

Cette action n'avait rien de déterminant ; elle était une étape de la guerre psychologique que l'Exécuteur avait engagée contre les Obregon. Ils ne connaissaient pas son visage ni son nom, ignoraient d'où il venait et n'avaient aucune idée des raisons pour lesquelles il s'attaquait à eux. Bolan, lui, avait une certitude absolue : il avait envahi leurs pensées.

Cette stratégie n'avait rien de nouveau pour l'Exécuteur, il était passé maître en la matière, sachant qu'un ennemi désorienté et effrayé était déjà à moitié vaincu. On pouvait briser un homme – dans sa tête du moins – avant même de se trouver face à lui.

Et maintenant ?

Mentalement, le Guerrier dressa une liste d'objectifs, à la lumière des récentes informations que le contact de Brognola à la DEA lui

avait livrées. Il n'avait que l'embarras du choix. Il ne lui restait qu'à passer à l'action.

CHAPITRE VII

Emilio Guzman n'avait jamais aimé naviguer. Son estomac finissait toujours par lui faire faux bond, et, malgré la tonne de médicaments qu'il ingurgitait pour combattre le mal de mer, il finissait inévitablement devant la cuvette des toilettes à vomir son dernier repas.

C'était devenu un sujet de plaisanterie parmi ceux qui l'accompagnaient, mais, bien sûr, ils gardaient ça pour eux. Vu la réputation de Guzman, aucun type sain d'esprit n'aurait pris le risque de se foutre ouvertement de lui. Il n'empêche : lui devinait ce qu'ils pensaient quand ils le voyaient tituber sur le pont. Tuer un homme – ou une femme dans le cas présent – ne lui causait aucun problème, mais il suffisait qu'il sente le roulis d'un bateau sous ses pieds pour être anéanti.

Guzman se demandait parfois ce qui arriverait s'ils étaient attaqués en mer : est-ce qu'il assurerait, ou l'état désastreux de ses tripes l'empêcherait-il de défendre sa peau ?

Pourtant, Pablo Obregon devait avoir confiance en lui, car autrement il ne ferait pas partie du voyage chaque fois qu'une cargaison partait de Punta de Gallinas. Si la plus grande partie du trafic de cocaïne s'effectuait par voie aérienne, certaines livraisons se faisaient par d'autres moyens afin de brouiller les pistes de la DEA. Les grands yachts ultramodernes se pilotaient presque tout seuls, ce qui permettait à l'équipage de consacrer plus de temps à la sécurité.

Emilio Guzman travaillait pour Medeline. Son boulot, c'était de tuer. Tout en sachant qu'il ne pourrait jamais s'élever dans la hiérarchie du cartel, il était satisfait de sa position dans le monde. Il gagnait assez pour subvenir à tous ses besoins, arrivait à mettre de l'argent de côté, et les femmes ne manquaient jamais. Mais, plus que tout, il aimait son boulot. Quelque chose se passait quand il tuait – tout ce pouvoir concentré dans ses mains, son arme, pour jouer de la vie d'un autre...

Guzman avait alors l'impression d'être Dieu.

Jusque-là, au cours de cette mission, on n'avait pas fait appel à ses talents ; et, dans l'immédiat, c'était le cadet de ses soucis. Lui ne voyait qu'un truc : il était malade comme un chien. C'était moins dur quand ils étaient à quai, avec le *Corazôn de Oro* amarré. Malgré tout, il sentait l'eau sous la coque, assez pour lui soulever l'estomac alors qu'il se penchait au bastingage.

Il lui était impossible de débarquer tant que le transfert de la

marchandise n'aurait pas été effectué. À ce moment-là, il accompagnerait la cargaison et assurerait sa protection. En attendant, il était coincé. Lui et son envie de gerber.

Combien d'hommes avait-il tués depuis quatorze ans qu'il travaillait au service du cartel ? Les trois premières années, il avait consciencieusement noté les chiffres dans un carnet et placé des petites étoiles sur un calendrier qui se trouvait chez lui. Il faisait le compte. Jusqu'au moment où les cadavres avaient commencé de s'amonceler, et Guzman s'était fatigué de sa comptabilité. Le style était le plus important, en définitive, quand on aimait son boulot.

La réputation était quelque chose de fondamental, pour Guzman. On se faisait un nom en démontrant sa férocité et on le conservait en se livrant régulièrement à des démonstrations, histoire que les collègues sachent qu'on n'était pas un petit voyou.

Ces temps-ci, personne ne confondait Emilio Guzman avec un petit voyou. Sa réputation était établie pour des années, même s'il ne devait plus jamais presser une détente.

Son esprit était concentré sur le mouvement du pont sous ses pieds, sur le clapotis de l'eau contre la coque. Il entendit à peine le bruit légèrement différent, derrière lui ; et il lui fallut une fraction de seconde pour analyser ce qu'il y avait de différent dans ce son : cela rappelait un léger ruissellement, comme si de l'eau s'écoulait sur le pont. Comme si...

Une grande main saisit avec force le menton d'Emilio Guzman et tourna, empêchant le moindre son de franchir sa gorge. Le tueur sentit aussitôt après une lame glacée lui transpercer le cou, sous la mâchoire. La main de son agresseur effectua un rapide mouvement, et le cadavre de Guzman glissa par-dessus le bastingage, avant de disparaître sous la surface de cette eau qu'il avait tant détestée de son vivant.

Il avait suffi au Guerrier de se laisser glisser dans l'eau à une cinquantaine de mètres de son objectif, de suivre le quai en progressant à la force des mains, jusqu'à ce qu'il atteigne le *Corazón de Oro*. Le Cœur d'Or !

Il y avait pire, comme nom, mais il devenait vraiment puant quand on songeait à la cargaison, et aux hommes qui se trouvaient à bord, vivant sur la misère et la mort des autres...

Avant de monter sur le pont, le Guerrier avait fixé une charge magnétisée sur la coque, en dessous de la ligne de flottaison. La minuterie lui laissait dix minutes. Plus qu'il n'en avait besoin – du moins, si tout se passait comme prévu.

Le type de garde sur le pont était assez grand pour un Colombien. En tout cas, pour une sentinelle, il n'était pas très attentif. Il ne parut remarquer Bolan qu'au tout dernier moment, alors qu'il était trop tard. Le plouf étouffé de son corps dans l'océan n'éveilla même pas

l'attention de ses copains qui se trouvaient dans la cabine de commande.

Bolan rangea son poignard dans son fourreau, avant d'ouvrir le sac imperméable qui se trouvait à sa ceinture pour en sortir le Beretta 93-R, avec son chargeur de vingt cartouches et son réducteur de son customisé. L'arme était réglée pour un tir semi-automatique, le Guerrier gardant en réserve l'option triple rafale pour les cas d'urgence. Le fait de voyager léger pour ce raid ne lui avait autorisé que deux autres chargeurs, après quoi il lui faudrait se rabattre sur son poignard pour affronter l'adversaire au corps à corps.

Il pouvait tout de même compter sur une soixantaine de cartouches, alors qu'il y avait neuf hommes à bord. Il l'avait constaté en préparant son attaque.

Soixante-sept secondes s'étaient écoulées quand il arriva à hauteur de la cabine, le Beretta au poing. Le capitaine du yacht se détendait dans un gros fauteuil, avec deux hommes d'équipage debout face à lui et riant de l'histoire qu'il leur racontait. Ils se tournèrent vers le seuil quand Bolan le franchit, et perdirent immédiatement leur sourire lorsqu'ils virent le pistolet.

Il n'attendit pas qu'ils saisissent leurs armes pour tirer. Quiconque se trouvait à bord du navire était impliqué dans le trafic de cocaïne. Ils étaient condamnés par les circonstances, et par leur choix de carrière.

Lui n'était pas leur juge. Il était seulement le bourreau.

Le Guerrier abattit d'abord les deux hommes d'équipage, un tir rapide qui les envoya vers l'arrière presque en même temps, les projetant sur le pont. Le capitaine pivota vers lui avec une expression abasourdie, la bouche grande ouverte, et Bolan lui balança une balle parabellum entre les lèvres. La décompression explosive souffla la casquette du capitaine, et le couvre-chef tomba sur le torse du cadavre le plus proche tandis que des rigoles de sang coulaient lentement sur la fenêtre, derrière lui.

Et de quatre.

Alors qu'il sortait de la cabine, Bolan tomba sur un matelot qui venait du pont inférieur. Le type sifflotait, mais il s'arrêta net quand Bolan lui tira une ogive brûlante en pleine tête.

Ce qui faisait cinq.

Il y en avait quatre autres assis à une table du mess, buvant un café pour l'un, et de la bière pour les trois autres. Le buveur de café vit l'Exécuteur descendre l'escalier et il laissa tomber sa tasse, éclaboussant sa cuisse de liquide fumant. Il eut le temps de laisser échapper un cri de douleur, avant qu'une balle parabellum le plonge dans un silence définitif.

Bolan s'approcha de la table en faisant feu dans le mouvement afin

d'éliminer toute menace. Il abattit ainsi deux adversaires, sans leur laisser la moindre chance de réagir. Le dernier, qui tournait le dos au Guerrier, avait réussi à sortir le pistolet passé dans sa ceinture. Il se tourna sur sa chaise, mais n'eut pas le temps d'agir. Deux balles traversèrent sa mâchoire et sa gorge, pour aller lui sectionner la colonne vertébrale. Aussi mou qu'une poupée de chiffon, il s'effondra.

Évacuant aussitôt l'endroit, Bolan rejoignit le pont arrière avec trois minutes d'avance. Il en utilisa une partie pour ranger le 93-5 dans sa sacoche imperméable, avant de passer par-dessus bord, les pieds en premier.

Il parcourut trente mètres en nageant avec de grands et puissants mouvements, se hissant sur le quai à quelques mètres à peine de l'endroit où il avait laissé ses vêtements de ville.

Un geyser lui permit de localiser le point de l'explosion sous-marine. Elle fut suivie d'une boule de feu rouge orangé qui lécha le navire depuis le pont inférieur, s'épanouit au niveau du roof et se dissipa à mesure qu'elle montait vers le ciel. L'onde de choc provoqua un vaste mouvement ondulatoire à travers le port, et, de l'endroit où il se trouvait, Bolan put sentir la chaleur du souffle.

Sa prochaine cible attendait l'Exécuteur.

Le coup de fil prit Francisco Obregon complètement au dépourvu. Il avait suivi d'assez près ce qui se passait à Hollandia et ailleurs, et, alors qu'il faisait les comptes, il s'était aperçu avec déplaisir que tous les morts ou presque appartenaient à ses troupes. L'homme de Castillo, Gutierrez, en avait perdu trois à l'Exposition Park – plus celui qui se trouvait aux soins intensifs –, mais tous les autres travaillaient pour les Obregon et avaient été abattus par un ennemi aussi invisible que mystérieux. Bon sang ! Dire qu'il avait été chassé de chez lui et contraint de s'installer dans des quartiers de second ordre, en attendant que la situation évolue.

Et pour évoluer, elle avait évolué. On lui avait coulé son yacht ! Une explosion qui lui avait coûté d'autres hommes, et pour près de trente millions de dollars de marchandises. Obregon enrageait quand le téléphone sonna. Son majordome répondit, échangea quelques mots avec son correspondant, avant de s'approcher de son patron, le visage hésitant.

— C'est un homme qui dit vouloir vous parler à propos du bateau, monsieur.

— Qui est-ce ?

— Je l'ignore, monsieur. Il ne veut pas donner son nom. Désirez-vous que je l'éconduise ?

Obregon réfléchit quelques secondes, avant de secouer la tête.

— Je vais prendre l'appel et voir ce qu'il a à me dire.

Le majordome lui apporta le combiné du téléphone sans fil, puis

sortit en fermant la porte derrière lui.

— Qui est à l'appareil ?

— Les noms n'ont aucune importance.

Il y avait une nuance de mort, dans cette voix, une nuance qu'Obregon identifia à la seconde.

— Très bien, dit-il d'un ton conciliant. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Te donner un conseil. Ça chauffe à La Nouvelle Amsterdam, en ce moment. Tu risques de te brûler si vous restez dans le coin plus longtemps.

Obregon sentit une vague de chaleur déferler sur lui, en effet, mais c'était de la rage.

— Tu as eu ce numéro et tu as demandé à me parler personnellement. Tu sais à qui tu causes, dans ce cas ?

— En effet.

— Il ne faut pas beaucoup de couilles pour menacer les gens au téléphone. Alors, si tu veux me rencontrer, on pourra discuter de tout ça, d'accord ?

— On s'est déjà rencontrés, plus ou moins, répondit l'autre. J'ai fait quelques arrangements dans ta maison, cet après-midi. Avant ça, j'ai fait un saut au bureau de ton frère. Au fait, comment va-t-il ?

— Il va bien.

— Il devrait faire gaffe, avec ces grandes fenêtres panoramiques. Tout ce soleil, ça peut vous tuer un homme.

— Où est-ce que tu veux en venir ? S'impacienta Obregon.

— J'aime les bateaux, aussi. Le tien était plutôt chouette, là-bas, à la marina.

Obregon crispa la main sur le combiné.

— Mais qui tu es, bordel ?

— Tu as raison ! J'en oublie toute politesse. Je ne me suis même pas présenté !

Une pointe d'amusement perça dans la voix de l'inconnu.

— Je suis ton pire cauchemar, Francisco. Alors, tu en penses quoi ?

— J'en pense que tu dois en avoir marre de vivre, Ducon. Ou peut-être que tu as perdu la raison.

— On est tous en sursis, Francisco. Penses-y. J'entends le cliquetis du chronomètre. Tu n'as plus beaucoup de temps.

— C'est censé me faire peur, ça ? Le bla-bla d'un type qui ne montre même pas sa tronche...

— Si tu veux voir mon visage, répondit l'étranger, tu n'as qu'à regarder par-dessus ton épaule. C'est moi qui serai en train de te souffler dans le cou et de mettre le feu à tes pans de chemise.

— Parce que tu t'imagines que tu me fais peur, là ? Tu as dû faire un faux numéro, mon pote...

— Je ne veux pas te faire peur. Juste te dire que la seule façon de

t'en sortir, c'est de remballer tous tes *soldati*, pourri, et de prendre le premier vol au départ de La Nouvelle Amsterdam. Je me fous de l'endroit où tu pourras aller.

— Et je suis supposé m'en aller comme ça ?

Malgré sa rage, ce fut tout ce qu'Obregon trouva à dire pour ne pas rire devant l'incroyable arrogance de l'inconnu.

— À toi de voir, répondit l'autre. Si tu ne te fais pas à l'idée de partir, je suis sûr que l'État pourra trouver quelqu'un pour coller ton cercueil dans un avion.

— Tout ça, c'est de la parlote. Si tu étais devant moi, je te couperais la gorge et je ne serais plus obligé d'écouter tes conneries !

— Je t'entends cinq sur cinq, Francisco. Je me demande juste ce que tu vaux quand tu n'as pas toute une armée derrière toi. Je dirais que tu as perdu entre quarante et quarante-cinq pour cent de tes forces de départ. Ceux qui ont survécu doivent commencer à être nerveux. Ce serait un sale coup si certains disparaissaient dans la nature et te laissaient tout seul.

— Personne ne me quitte ! lâcha Obregon, soudain embarrassé de constater que l'autre enfoiré avait réussi à le mettre sur la défensive. Si tu veux vraiment savoir ce que j'ai entre les jambes, je te laisse choisir l'heure et l'endroit.

— D'accord. En attendant, continue de compter les têtes de ton troupeau. Et surveille ce qui se passe dans ton dos.

— Espèce d'enculé, je vais te crever et...

Obregon s'interrompit en s'apercevant qu'il parlait dans le vide, et, avec un juron de colère, il balança le combiné à travers la pièce. Le silence enveloppa soudain le *capo*, qui resta là, tremblant de rage.

La voix de son correspondant était celle d'un Américain, ça ne faisait aucun doute. Mais qu'est-ce que cela signifiait, dans toute cette histoire ? Qu'est-ce que ça lui disait sur l'ennemi, sur la meilleure façon de le vaincre ?

Obregon refusait catégoriquement de s'avouer vaincu, et il n'avait pas l'intention de se laisser faire par un inconnu qui jouait les durs au téléphone.

Il était temps que Medeline passe à l'offensive.

CHAPITRE VIII

L'appel du Black Warriors Ranch était arrivé une vingtaine de minutes plus tôt, alors que Bolan était occupé à tourmenter Obregon au téléphone. Il composa un numéro sécurisé, puis le code qui activait la messagerie. Une voix féminine annonça la date et l'heure, avant d'ajouter : « Striker, appelez le Ranch, ASAP. Je répète ASAP. »

À l'évidence, il y avait urgence, et Bolan utilisa une autre des fonctions de sa ligne pour appeler un numéro qu'il connaissait par cœur.

Il fallut un certain temps avant qu'il entende la voix familière de Aaron Kurtzman, qui semblait soulagé.

— Salut, Striker. On peut parler ?

— On est sur la ligne sécurisée.

— O.K., je passe tout de suite au scoop. Tu vas très bientôt avoir de la compagnie en provenance de La Havane. Un contingent de la DGI qui vient apporter du soutien à leur candidat. On dirait que les Cubains ont eu vent de ce qui se passait chez toi... Tu les as plutôt maltraités, ces dernières heures.

— Assez, oui. Tu as des infos plus précises sur les dates et heures d'arrivée ?

— Affirmatif.

Le Guerrier écouta, mémorisant tous les détails, avant de les répéter pour confirmation quand Kurtzman en eut terminé – l'heure d'arrivée, le numéro de vol et l'estimation des effectifs.

Six hommes.

Qu'est-ce qu'ils espéraient accomplir avec des effectifs aussi faibles ?

— Ça ne fait pas beaucoup, dit-il à Kurtzman.

— Ils n'ont pas besoin d'être nombreux. D'après ce que j'ai compris, ce sont des officiers. Une espèce de comité de surveillance. Peut-être que Fidel a des doutes sur ton copain et sur ses capacités à diriger les opérations.

— Il est un peu tard pour penser à changer de cheval, remarqua Bolan.

— D'accord, mais ces gars sont peut-être venus activer les choses, remettre la situation sur ses rails. Tu as déjà une grappe de Cubains sur place. Tout ce qu'il leur faut, c'est quelqu'un pour les diriger.

— Je suppose qu'on pourrait réserver un bon accueil aux nouveaux arrivants.

— Bonne idée. On compte sur toi !

L'Exécuteur ne put réprimer un sourire.

— Je verrai ce que je peux faire.

— Reçu et enregistré, répliqua Kurtzman. Je fais passer la nouvelle.

— C'était tout ce qu'il y avait à apprendre ?

— Pour l'instant.

— Alors, à plus tard.

Bolan raccrocha. Il avait une heure et demie devant lui avant que le prochain vol de la Cubana Airlines atterrisse et débarque les *Fidelistas* à Hollandia. Durant ce laps de temps, il devrait prendre contact avec Rafael Esposito et arranger le comité de bienvenue.

Quelque chose de spécialement conçu pour la DGI.

Il avait déjà vu l'aéroport, au sud-est de la ville. La sécurité était moyenne, rien en tout cas qu'un soldat aussi déterminé que Bolan ne puisse contourner.

Il pensa aux forces en présence, fit le bilan des victimes et comprit que la guerre s'intensifiait, il ne manquait plus que la tornade annoncée par la météo... D'un côté la colère de la nature, de l'autre celle de l'homme.

— Tu t'en vas ?

Il y avait presque de la panique dans la voix d'Alicia, mais elle se contrôla aussitôt.

Esposito la considéra quelques secondes avant de dire :

— J'ai un travail à accomplir.

— Des hommes à tuer ? Avec ton ami, Belasko ?

— Vous avez ici, à La Nouvelle Amsterdam, des problèmes dont vous ne semblez pas avoir idée. On ne peut faire confiance aux gens que s'ils sont dignes de confiance.

— Tu as fait une promesse à mon père...

— Et je l'ai tenue.

— Jusqu'à maintenant.

— J'ai un travail à accomplir, répéta Esposito. Un travail qui ne consiste pas à distribuer des tracts dans les centres commerciaux ou à écouter des discours dans un parc. Les adversaires de ton père ne renonceront pas tant qu'il ne sera pas détruit, ruiné, voire mort. S'ils ne sont pas en mesure de gagner les élections avec une marge suffisante, alors ils achèteront les urnes – ils feront tout ce qu'il faut.

— Le scrutin est surveillé, rappela Alicia en s'adossant à la tête du lit, les draps ramenés jusque sous son menton.

Esposito n'avait pas beaucoup de temps pour se rendre au rendez-vous que lui avait fixé Bolan, mais il ne pouvait pas partir comme ça.

— Supposons que ton père réussisse. Qu'est-ce qui se passera, alors ? Tu crois que Castillo et ses sponsors s'évaporeront dans la nature et iront se consoler de leur défaite dans un paradis fiscal ? Penses-tu ! En fait, ils auront ton père par tous les moyens – un

scandale ou une balle, ils s'en foutent—, et qu'est-ce qui se passera ensuite ? Une nouvelle élection, peut-être, pour choisir une solution de remplacement.

— Les Nations unies...

— Imagine que quelqu'un tue ton père et que de nouvelles élections soient organisées. Les Nations unies n'iront pas enquêter. Même s'ils ont des soupçons, ça n'est pas leur problème. Ils pourront toujours refuser de reconnaître le gouvernement de Castillo, ce qui aura des conséquences économiques sur l'île, mais aucune sur le trafic de drogue.

— Ton tableau est sombre. Sans espoir.

— Pas du tout. Nous avons encore des moyens de nous charger de Castillo...

— Tu penses à le tuer, c'est ça ?

— En ce moment, je m'intéresse plus à ses partenaires, ceux qui s'agitent dans l'ombre. Les Colombiens et les Cubains. Ce sont eux votre menace majeure. Castillo n'est qu'un pantin qui s'agite au bout de leurs ficelles.

— Dans ce cas, tu devras tuer les autres.

— Écoute, je n'ai pas le temps de débattre de tout ça. Mon ami m'attend.

— Alors, va le rejoindre.

— Tu seras plus en sécurité ici si tu ne dis à personne où tu te trouves...

— Je ne le dirai pas, mais je vais bientôt m'en aller.

— Pourquoi ?

— Mon père a besoin de moi.

— À mon avis, il peut très bien se passer de toi...

— Disons que c'est moi qui ai besoin de lui, alors. Comment veux-tu que je reste assise à attendre, quand je sais que les derniers jours de la campagne vont probablement baigner dans le sang.

Esposito comprit qu'essayer de la convaincre serait une perte d'énergie. Il se dirigea vers la porte. Alors qu'il l'atteignait, la voix d'Alicia l'arrêta net.

— Sois prudent.

Il se tourna pour lui faire face, et découvrit avec stupeur qu'elle pleurait.

— Toi surtout ! Moi, je le suis toujours.

Ce qui n'était pas vrai à cent pour cent. Mais Alicia n'avait pas besoin de le savoir.

Il pleuvait quand Esposito se retrouva dans la rue. Il rasa au plus près les immeubles, afin de profiter au maximum de l'abri qu'ils pouvaient lui offrir, tout en cherchant du regard la voiture de Bolan. Leur point de rendez-vous se trouvait à deux blocs au nord, et un bloc

à l'est, mais l'Exécuteur ne s'y trouverait pas : il serait probablement en mouvement, occupé à inspecter le voisinage – une procédure standard en territoire ennemi.

Esposito n'était pas mécontent de sentir l'automatique Smith & Wesson Model 411 à sa ceinture. Il se sentait moins nu que dans les heures qui avaient précédé.

Il avait quarante secondes d'avance. Une berline sombre s'arrêta contre le trottoir. Le Cubain affronta la pluie pour rejoindre la voiture en courant.

— Prêt ? lui demanda Bolan.

— Autant que tu peux l'être.

— Comment va la jeune dame ?

— Elle s'en sort. Mais j'ai peur qu'elle ne reste pas tranquille. Elle veut aider son père.

— C'est à elle de décider.

— C'est ce que je lui ai dit.

Ils roulaient déjà sur la grande avenue qui menait à l'aéroport.

Hemando Cristobal sirotait son café quand le signal indiquant qu'il fallait attacher sa ceinture s'alluma. Il vida sa tasse et la posa sur le plateau, pour que l'hôtesse vienne la récupérer. Jetant un coup d'œil par le hublot du vieil avion, il ne vit que de l'eau, au-dessous, plus la pluie qui dégoulinait sur le Plexiglas, mais, comme l'appareil virait, il aperçut bientôt la côte verdoyante de La Nouvelle Amsterdam.

Sa dernière visite remontait à sept ans. Il ne se réjouissait pas spécialement de revenir, mais c'était le boulot. Il avait des ordres et ne pouvait pas s'y soustraire – pas plus qu'il n'avait le droit d'échouer.

Il y avait environ cent cinquante passagers à bord, parmi lesquels les compagnons de Cristobal. Chacun avait sa spécialité au sein de la DGI, du sabotage au renseignement, en passant par la cryptographie, l'assassinat ou le blanchiment d'argent... Hemando Cristobal était leur patron.

Pendant des semaines, la campagne d'Armando Castillo avait été un sans faute, et ce malgré une opposition tenace qui bataillait dur pour lui prendre l'avantage. Mais une menace nouvelle était apparue sur la scène, une menace dont on ne savait toujours rien – même si Castillo semblait penser que les Américains en étaient plus ou moins à l'origine.

Possible. Hemando Cristobal jugerait par lui-même quand il aurait examiné la situation de près et cuisiné Castillo. Jusque-là, il était ouvert à toutes les possibilités. En tout cas, il ne faisait absolument pas confiance au cartel de Medeline : ils étaient tout à fait capables de trahir leur cause s'ils avaient la certitude que cela pouvait leur rapporter encore plus.

C'était une autre possibilité.

Les réponses, il les aurait au sol.

Au sol, justement, la douane et l'immigration ne posèrent aucun problème – une simple histoire de coups de tampons et de questions posées pour la forme. Cristobal et ses hommes voyageaient en tant que consultants pour une nouvelle chaîne hôtelière, emblématique des efforts de Castro pour moderniser Cuba – sans pour autant sacrifier les acquis de la révolution. Si aucun hôtel n'avait été construit, cette couverture était utilisée pour toutes les missions de la DGI à travers les Caraïbes et l'Amérique latine.

Trente minutes après l'atterrissage, leurs bagages en main, Cristobal et ses compagnons quittaient le terminal. Ils ouvrirent tous un parapluie pour rejoindre les voitures de location qui les attendaient.

Deux véhicules, avec trois hommes dans chaque. Ils gagneraient d'abord leur luxueux hôtel du centre-ville, adapté au standing des hommes d'affaires qu'ils étaient censés être et, de là, ils contacteraient Armando Castillo et arrangeraient une rencontre.

— Là !

Cristobal reconnut les voitures d'après la description qu'on lui en avait faite au comptoir de location et les numéros de plaques inscrits sur le porte-clés.

Courbé sous son parapluie, il se dirigea à longues enjambées vers les véhicules.

Le tuyau en provenance du Ranch ne donnait ni le nom ni la description physique des cibles, mais Esposito avait pu combler ces lacunes. Montrant rapidement ses papiers à un employé de la Cubana Airlines, il s'était fait passer pour un policier et avait pu obtenir une liste des passagers du vol en provenance de La Havane. Puis, un agent de location de voitures, moyennant cinquante dollars, avait trouvé sans peine dans ses clients un groupe de six voyageurs et la description des deux véhicules qui les attendaient sur le parking.

À partir de là, le savoir encyclopédique d'Esposito sur le DGI fit le reste. Il rôda du côté des bureaux de l'immigration et reconnut Hemando Cristobal, un colonel des services secrets cubains, avec ses larbins qui le suivaient à la trace. Pas discrets, les gus !

Bolan et Esposito attendaient sous la pluie quand Cristobal et ses compagnons sortirent, pareils à des champignons en mouvement avec leurs parapluies noirs. Alors qu'ils se dirigeaient vers le parking, Esposito les observait dans des jumelles tandis que Bolan utilisait la lunette Schmidt & Bender du Walther WA-2000.

Six balles, six cibles, à une distance d'environ quatre-vingts mètres : ce devait être assez facile pour Bolan, malgré le mauvais temps.

Ils avaient envisagé de poser des charges de plastic sur les véhicules, avant de se raviser : le travail serait plus propre avec un

fusil et les possibilités d'exposer au danger des innocents quasiment nulles— d'autant que la pluie gardait d'éventuels flâneurs à l'abri, alors que les nouveaux arrivants attendaient une accalmie de l'averse, avant de se ruer pour récupérer leurs voitures.

C'était le moment idéal.

— Prêt.

Bolan avait parlé autant pour lui-même que pour Esposito, tout en positionnant les fils de croisée sur Hemando Cristobal. Le Cubain se prendrait la balle en pleine tête. Doucement, Bolan pressa la détente du Walther.

Le fusil recula contre son épaule, et la première balle Winchester Magnum atteignit son objectif tandis que, déjà, le Guerrier déplaçait le canon du Walther d'un centimètre sur la droite.

— Un de chute, lui annonça Esposito alors qu'il pressait de nouveau la détente.

Il y avait deux hommes au sol, et le Guerrier avait déjà le troisième dans sa lunette. Les autres n'avaient sans doute toujours pas compris ce qui leur arrivait.

Le numéro trois laissa tomber son parapluie et se tourna pour courir. Il glissa sur le revêtement noyé de pluie, heurta son voisin, et ils n'évitèrent la chute qu'en s'accrochant l'un à l'autre.

Bolan pressa à deux reprises la détente du fusil. Deux détonations qui n'en firent presque qu'une, et deux cibles qui s'écrasèrent l'une contre l'autre dans une étreinte mortelle. Alors que le cramoisi du sang emplissait la lunette de visée, Bolan passa à son objectif suivant.

Le numéro cinq s'était déjà élancé afin de sauver sa peau mais, pour une raison incompréhensible, il s'accrochait à son parapluie, qui se balançait au-dessus de sa tête. Bolan visa juste au niveau des omoplates.

La violence de l'impact poussa le Cubain vers l'avant, en vol plané, et il fit l'équivalent de trois longues foulées sans toucher le sol. Il atterrit sur le ventre, glissa sur le trottoir, les mains écartées de part et d'autre de son corps, tandis que le parapluie lui échappait enfin et s'envolait avec grâce.

Il n'en restait plus qu'un.

La force de l'habitude poussa le dernier survivant à vouloir prendre sous sa veste l'arme qu'il avait été obligé de laisser à Cuba. En même temps qu'il s'avisait de son erreur, il pivota sur ses talons, prêt à se réfugier derrière le premier véhicule venu pour se protéger.

Il y parvint presque.

Il venait de faire un pas pour s'élancer quand la balle de Bolan le toucha en plein torse. Le Cubain fit un pas sur le côté, perdit l'équilibre et tomba sur un genou. Plaquant une main sur le geyser de sang qui jaillissait de sa cage thoracique, il essaya d'endiguer le flot,

mais il ne pouvait rien faire et il s'écroula, la face contre le sol.

Six hommes à terre.

Le Guerrier s'accorda une seconde pour passer en revue le carnage. Un des Cubains remuait faiblement, mais cela ne durerait pas. La mare de sang qui s'était formée sous lui et s'élargissait en même temps qu'elle était diluée par la pluie était assez éloquente.

— On y va.

Il rangea le Walther dans son étui, ferma le couvercle et le saisit. Tout s'était passé en moins de trente secondes. Esposito se glissa au volant de leur voiture et ils se dirigèrent vers la sortie de l'aéroport, toujours sous une pluie battante. Le mauvais temps ne ferait qu'augmenter leur avance sur la sécurité de l'aéroport et la police.

La délégation cubaine avait été interceptée. Une action qui allait créer une terrible onde de choc, jusqu'à La Havane.

Castillo serait secoué par ce dernier incident... ou peut-être en serait-il soulagé. La disparition de ces observateurs cubains n'allait-elle pas le laisser maître du jeu – autant que c'était possible avec le cartel de Medeline dans la partie ?

Mais, quoi qu'il arrive, Bolan avait bien l'intention de gagner la partie, prêt à tirer profit des points faibles de l'adversaire à mesure qu'ils se révélaient. C'était une guerre d'usure, dans laquelle il épuisait son ennemi, attendant le moment où celui-ci aurait perdu toute volonté et sa capacité de se battre.

Soudain, il sut comment ils allaient tirer un autre profit du fiasco de la DGI à l'aéroport – et ce, tout de suite, avant que les ondes de choc de cette explosion de sang ne déferlent sur Hollandia.

CHAPITRE IX

Armando Castillo prit son whisky sec. Dans des moments pareils, il avait besoin de doubler les doses pour se calmer les nerfs. Mais il en était maintenant à son quatrième verre, et l'alcool n'agissait toujours pas.

Un flash d'informations à la télé lui avait appris cette histoire de fusillade, à l'aéroport – juste assez pour le faire grincer des dents avant d'aller lui-même aux renseignements. Sans même avoir passé ses coups de fil, Castillo avait compris qu'il s'agissait de la délégation cubaine, et que tous ceux qui la composaient étaient morts.

Dans l'esprit de Castillo, cette fusillade était l'événement le plus terrifiant survenu depuis que la situation avait commencé à lui échapper. Si, en regardant avec attention, il était à la portée de n'importe qui de repérer les Obregon au milieu d'une foule, c'était une autre paire de manches avec les « consultants » de la DGI : leur voyage avait été organisé dans le plus grand secret à La Havane, et il n'en avait été lui-même informé que par un coup de téléphone, donné sur sa ligne privée. Comment ses ennemis – quels qu'ils soient – avaient-ils pu découvrir quand les Cubains arriveraient, sous quelle couverture, et qui ils étaient parmi les passagers du vol de la Cubana Airlines ? Pour Castillo, cela tenait de la sorcellerie.

Encore un double whisky – peut-être plus, peut-être moins –, et il annoncerait la mauvaise nouvelle à son commanditaire, à La Havane. Ça n'aurait rien de plaisant, et il savait qu'au bout du compte il passerait pour un incompetent – alors qu'il n'avait évidemment rien à voir là-dedans.

La soudaine sonnerie du téléphone surprit Castillo, qui faillit laisser tomber la bouteille. Il la posa avant de soulever le combiné, pendant la seconde sonnerie.

— Allô ?

— J'ai été plutôt surpris par l'accueil à l'aéroport, dit une voix au fort accent cubain.

Castillo hésita, à la recherche d'une réponse appropriée.

— Excusez-moi, mais il doit s'agir...

— Une erreur ? coupa son correspondant. S'il y en a une, Armando, je crois qu'elle est de votre fait.

— Qui êtes-vous ?

— Un survivant.

— Mais...

— Les six autres n'avaient pas été informés de ma mission. Il avait

été décidé qu'eux et vous deviez être évalués de façon indépendante. En cas de problème, j'avais toute autorité.

Castillo s'assit sur la chaise la plus proche. Il lui sembla qu'une masse de plusieurs centaines de kilos venait de lui tomber sur les épaules.

— Que voulez-vous ?

— Vous rencontrer. Vous êtes en danger, et bien plus que vous le pensez.

Castillo sentit les cheveux de sa nuque se hérissier.

— Que voulez-vous dire ?

— Pas au téléphone.

Avant que Castillo ait une chance de comprendre ce qu'il entendait, l'inconnu avait indiqué une heure et un endroit pour leur rencontre – un parc, dans la banlieue nord-est de Hollandia.

— Venez seul.

— Mon chauffeur...

— On ne peut faire confiance à personne, en ce moment. Vous comprenez ?

En réalité, Castillo n'y comprenait rien, mais il n'avait pas l'intention de l'admettre et de paraître encore plus idiot que ça n'était le cas. Alors que les choses allaient déjà assez mal, avec ce déferlement de violence aveugle, voilà que ses sponsors cubains venaient se mêler de la partie. Sa vie tournait au cauchemar !

— Je peux compter sur vous ?

— Oui, répondit Castillo.

Il n'avait pas le choix. S'il refusait ce rendez-vous, la DGI pouvait user de représailles en s'en prenant à lui physiquement, sans autre avertissement. Il avait déjà vu de quoi ils étaient capables, et il n'avait aucune envie de franchir un jour sa porte pour se prendre une balle dans la tête.

On raccrocha. Dehors, le vent et la pluie faisaient rage, et c'était vraiment une sale nuit pour rencontrer quelqu'un dans un parc.

De nouveau, il sentit la peur l'envahir. Et si c'était un piège ? Il se pouvait très bien que des assassins l'attendent sur le lieu de rendez-vous, avec pour seul et unique message la mort.

Son mystérieux correspondant avait parlé d'un danger tout proche, probablement à l'intérieur de son équipe électorale, bien plus près que tout ce que Castillo avait imaginé. Voilà qui avait de quoi rendre dingue n'importe qui.

Castillo prit un pistolet dans son bureau et le coinça dans la ceinture de son pantalon, avant d'aller chercher son imperméable et son parapluie. Alors, il sortit dans la nuit.

Esposito avait appelé Castillo depuis une cabine téléphonique située près du parc, se donnant ainsi de l'avance pour le rendez-vous.

Le plan de Mack Bolan était simple et efficace. À moins d'appeler Cuba, le pourri n'avait aucun moyen de vérifier les conditions de sa présence à La Nouvelle Amsterdam, et Esposito ne pensait pas que Castillo franchirait le pas.

Pas avec tous les problèmes qu'il avait déjà sur le dos.

La pluie était revenue en force, à présent, tambourinant sur la tête et les épaules d'Esposito alors qu'il quittait la cabine et rejoignait sa voiture. Une fois à bord, il mit le contact et rejoignit la route étroite qui coupait le parc en deux ; il roula jusqu'à ce qu'il ait atteint le kiosque à musique, une centaine de mètres plus loin. Il se rangea, coupa le moteur et, tous phares éteints, il attendit dans l'obscurité et la pluie que son contact arrive.

Il y avait toujours la possibilité que Castillo ignore ses ordres, mais elle était assez faible. Dans sa voix, alors qu'ils se parlaient, Esposito avait identifié la peur et l'indécision.

Après vingt minutes d'attente, l'homme de la DEA vit des phares trouer l'obscurité et le rideau de pluie qui se déversait du ciel saturé de gros nuages. Il y aurait bientôt des éclairs, alors que le gros orage tropical approchait, gagnant en force et en vitesse jusqu'à gagner le label d'ouragan.

Mais ça n'était pas encore le cas.

Esposito fit un appel de phares quand le nouvel arrivant se trouva à une vingtaine de mètres de lui. C'était le moment le plus délicat : celui où des flingueurs en embuscade pouvaient se mettre à tirer et le cribler de balles avant qu'il ait une chance de s'enfuir. Il pariait ici moins sur la curiosité de Castillo que sur son instinct de conservation.

L'autre ne pouvait pas se permettre de doubler un éventuel agent de la DGI, en particulier si l'inconnu avait une information précise qui pouvait sauver sa réputation... voire sa vie. Il ne donnerait donc pas l'ordre de tuer tant qu'il ne saurait pas qui il tuait, et ce qu'il pouvait gagner ou perdre dans l'affaire.

Les voitures étaient presque nez à nez quand Castillo coupa ses phares et son moteur, avant d'affronter la pluie pour venir se glisser au côté d'Esposito. Trempé comme une soupe, il plissa les yeux dans l'obscurité, essayant de fouiller dans les souvenirs de ses séjours cubains pour reconnaître cet étranger. Il en fut pour ses frais.

Esposito fit l'impasse sur les formules d'usage et en vint directement au fait.

— C'étaient six officiers de valeur, dit-il. Ils ne seront pas faciles à remplacer.

— Je comprends.

— Qui, à part vous, était au courant de leur venue ?

Castillo n'eut même pas à réfléchir.

— Personne. À part Gutierrez.

— Ah !

Le nom ne disait strictement rien à Esposito, mais il décida qu'il devait s'agir d'un intermédiaire qui réglait pour Castillo les problèmes avec les Cubains.

— Était-il à l'aéroport ?

— Non, répondit Castillo. Les ordres étaient d'attendre que l'équipe ait pris contact, puis de suivre les instructions pour une rencontre.

— Je sais tout cela, mentit Rafael. Ce que j'aimerais savoir, c'est s'ils étaient surveillés.

— Je n'ai pas donné d'ordres à Ramon.

Ramon Gutierrez. Ils progressaient.

— À propos de Ramon, reprit Esposito, je pense que je dois vous mettre au courant de certains faits. Des éléments nous ont conduits à penser que sa loyauté serait pour le moins... à double sens.

Castillo cligna des yeux, avant de se laisser aller contre le dossier de son fauteuil – un peu comme si Esposito venait de lui offrir une assiette pleine d'asticots à manger.

— Ce n'est pas possible ! Il a été sélectionné, choisi avec soin par...

— Je sais, coupa Rafael. Mais les éléments qui nous ont été communiqués ont à peine quelques heures. Nous croyons à présent qu'il a été recruté par un autre camp.

Et voilà. Le baiser de la mort. C'était inscrit sur le visage de Castillo. Furieux, il cherchait déjà comment il allait se venger de son aide de camp.

— Je vais régler cette question, annonça-t-il.

— Pas tout de suite. Nous souhaitons d'abord avoir confirmation de sa trahison.

— C'est nécessaire ?

— Nous ne le ferions pas, sinon !

— Bien sûr, répondit Castillo en se calmant. Je pensais juste aux risques qu'il représente par rapport à tous nos efforts.

— Il n'y aura aucun risque si vous maintenez la surveillance, indiqua Esposito. Occupez-le en permanence avec des tâches annexes et ne le quittez pas des yeux. Dès que nous aurons découvert son contact, nous frapperons.

— Vous pensez qu'il est de mèche avec les Américains ?

Du point de vue de Castillo, c'était la plus logique des hypothèses. Esposito réprima un sourire, avant de faire exploser son joker.

— En fait, dit-il, nous pensons qu'il travaille contre vos amis de Medeline.

Castillo blêmit et ses épaules s'affaissèrent.

— Non !

— Nous pouvons nous tromper, bien sûr.

— Mais qu'est-ce qu'on peut faire, bon sang ?

— Si vous voulez sauver votre peau, vous devrez suivre mes instructions à la lettre.

Et Castillo écouta avec la plus grande attention...

L'appartement dans lequel elle devait rester cloîtrée ressemblait terriblement à une prison. Depuis une heure que Raul Camacho était parti, Alicia Grandier était passée par toute une série d'émotions : la peur et la colère ; la culpabilité d'avoir couché avec Raul ; et celle de se cacher comme une lâche quand son père avait besoin d'elle.

Il n'était pas près de l'admettre, bien sûr. Quand elle l'avait appelé, prenant soin de ne pas lui révéler où elle se trouvait, il l'avait pressée d'oublier la campagne et de penser avant tout à sa sécurité. Aux inflexions de sa voix, Alicia avait bien compris qu'il était inquiet, peut-être même effrayé. Et cela n'avait fait que renforcer ses propres craintes.

Car jamais, même dans des situations difficiles, elle n'avait vu son père laisser transparaître la moindre peur.

Elle savait qu'elle en était la cause – du moins en partie. Les attaques dont elle avait été la cible avaient plus fait pour inquiéter son père que n'importe quelle menace dirigée contre lui-même. Elle était toute sa famille, et sa réaction était des plus normales.

Après avoir pris une douche et s'être habillée, elle appela un taxi en utilisant le téléphone de Camacho. S'avisant au dernier moment qu'elle ne devait pas faire arrêter le taxi devant l'immeuble, elle lui donna rendez-vous au premier gros carrefour, à cinq minutes de marche.

Et, exactement sept minutes plus tard, elle s'installait à l'arrière du véhicule et donnait au chauffeur l'adresse du quartier général de son père. Elle faisait peut-être une grosse bêtise, mais ne pouvait agir autrement.

Armando Castillo but une gorgée de whisky et essaya de remettre un peu d'ordre dans ses pensées. Ça n'avait rien de facile d'affronter tout ce qu'il avait appris ce soir et d'arriver à comprendre ce qui ressemblait à une très mauvaise plaisanterie.

Pourtant, le doute n'était pas permis. Son contact de la DGI ne rigolait pas quand il avait lâché sa bombe à propos de Ramon Gutierrez.

Un traître.

Jamais, y compris dans ses rêves les plus tordus, Castillo n'aurait deviné une chose pareille. On lui avait envoyé Gutierrez directement de Cuba, avec la réputation d'un homme qui obéissait aux ordres quel qu'en soit le prix. Et si on lui avait posé la question, Castillo aurait répondu que Gutierrez remplissait parfaitement sa fonction. Il semblait n'y avoir aucun problème, jusqu'à ce que, quelques heures plus tôt, Ramon et les *soldati* qu'il avait choisis commencent à merder.

Il y avait bien sûr quelque chose de louche dans cette soudaine défaillance – quatre des hommes de Ramon qui se faisaient bastonner, un qui se retrouvait aux soins intensifs, et trois autres flingués au cours de deux confrontations avec le même homme. Ça n'avait aucun sens, même si on reliait ça au déferlement de violence dirigé contre les Obregon... à moins que Gutierrez se montre volontairement moins efficace, quand on avait le plus besoin de lui.

Le scénario, tel que l'entrevoyait Castillo, était assez simple. Selon l'observateur de la DGI, Ramon s'était lancé dans les affaires, pour son propre compte, avec un concurrent de Bogota dont les réserves financières et l'armée pouvaient rivaliser avec celles du cartel de Medeline. Gutierrez aurait donc été prêt à vendre Castillo, trahir les Obregon et ses supérieurs à La Havane – tout cela pour devenir un homme riche.

La perspective de la défaite était une chose, mais la menace de la mort en était une autre, qui n'avait jamais traversé l'esprit de Castillo – jusqu'à ce que cette possibilité lui soit exprimée en termes clairs. La chose pouvait s'accomplir de très nombreuses manières. Il était possible de faire porter le chapeau à Martin Grandier, par exemple, ou de simplement laisser planer le mystère. Un autre scénario consistait à amener les soupçons sur les Obregon, en évoquant l'hypothèse d'une brouille, ce qui ruinerait en plus la réputation de Castillo par-delà la mort.

Une colère aveugle submergea presque la panique, et le candidat du Parti National se servit un autre verre. Il sentait déjà les effets de l'alcool, mais il lui en fallait plus. Son esprit fonctionnait à toute allure, et il espérait que l'alcool allait ralentir un peu la cadence, lui permettre de rassembler ses pensées, de peser ses chances. Il était en train de prendre la plus belle cuite de sa vie !

Le premier réflexe, en apprenant la trahison de Ramon, avait été de vouloir se venger. Castillo se serait d'ailleurs volontiers lui-même chargé du boulot, mais l'agent de La Havane l'en avait dissuadé. Mieux valait l'observer, avait-il suggéré. Ainsi géré et contrôlé, Gutierrez serait moins dangereux, à tous les niveaux.

C'était un peu curieux, cette façon de laisser un traître dans la nature. Si la DGI était certaine de la trahison de Ramon, pourquoi le laisser vivre un jour de plus ? C'était courir un risque inutile, aux yeux de Castillo. Mais ce n'était pas vraiment lui qui commandait. Il obéissait aux ordres, tout simplement, et jouait son rôle dans un jeu qui devenait soudain plus compliqué et dangereux que ce qu'il avait imaginé. Il aurait volontiers tout laissé tomber, si on lui en avait laissé la possibilité. Malheureusement, La Havane ne l'accepterait pas – pas plus que les Obregon, d'ailleurs.

En pensant aux deux frères, Castillo sentit un désagréable frisson le

parcourir. Supposons qu'ils apprennent la trahison de Ramon et que, d'une manière ou d'une autre, ils aillent s'imaginer qu'il était responsable de la conspiration dont ils étaient victimes... Francisco réglerait ses comptes à la mitrailleuse ! Et Castillo aurait de la chance s'il s'en sortait simplement avec une balle dans la tête.

Il posa son verre vide sur son bureau et ouvrit le tiroir pour sortir son pistolet. Il s'agissait d'un 9mm, un Llama M-82. Si Castillo le portait rarement sur lui, il s'entraînait souvent et savait très bien s'en servir.

Mais que se passait-il quand on n'avait jamais visé que des cibles, et qu'il fallait tirer sur un homme ?

Bien sûr, il avait des gardes du corps pour se charger de ce genre de contingences. Sauf que la plupart avaient été recrutés par Gutierrez, et se trouvaient donc du même coup suspects. Pour l'homme politique véreux, il y avait quelque chose de terrifiant dans l'idée que les soldats sur qui il comptait pour le protéger étaient peut-être des ennemis. Mais il ne pouvait rien y faire pour l'instant. Trop de changements dans le personnel alerterait fatalement Gutierrez, et l'arrivée de gardes du corps empruntés aux frères Obregon leur ferait comprendre que quelque chose ne tournait pas rond.

Par-dessus tout, Castillo savait qu'il devait préserver les apparences – au moins jusqu'à ce que la DGI l'informe qu'il était temps de s'occuper de la trahison de Ramon d'une façon radicale et définitive.

Et, à ce moment-là, Castillo se le jurait, il lui planterait son arme dans la bouche et appuierait sur la détente. Ne serait-ce que pour évacuer la trouille qu'il sentait monter en lui à la puissance grand V...

CHAPITRE X

Le Flame Club, dans le centre de Hollandia, proposait bien plus qu'il n'en donnait l'impression. C'était un restaurant du soir plutôt stylé, capable d'accueillir cinq cents convives à qui il proposait de la musique *live* et la possibilité de danser après 21 heures. Derrière cette façade, il y avait un casino dans le plus pur style Las Vegas, accessible uniquement sur invitation, et répondant à tous les besoins de gros joueurs en quête d'émotions fortes. Les jeux d'argent étaient interdits à La Nouvelle Amsterdam, mais les flics du coin étaient bien payés pour faire preuve de tolérance. Du moment que les jeux en question étaient destinés à des touristes fortunés, il n'y avait rien de mal...

Le propriétaire du Rame Club n'était autre que Francisco Obregon.

Selon Mack Bolan, il était peu probable que les autorités en sachent beaucoup – si elles savaient quoi que ce soit – à propos de l'autre fonction du club : le bureau du *capo* colombien. Obregon s'était en effet gardé au premier étage, juste au-dessus de la salle de jeux, une grande pièce luxueuse qui faisait office de centre opérationnel et de banque privée.

Les affaires de Francisco se réglaient exclusivement en liquide, quelle que soit l'heure ou le jour, et il ne pouvait pas toujours attendre que les banques soient ouvertes. S'il conservait une coquette somme chez lui pour les circonstances exceptionnelles, le bureau du Rame Club était là pour répondre à ses besoins quand il avait besoin de sommes à sept chiffres ou plus.

Aujourd'hui, l'Exécuteur comptait bien profiter des services de cette banque parallèle.

Le mauvais temps n'avait pas empêché les gens de sortir, constata Bolan en arrivant devant le club. Il ignora le voiturier de l'établissement et alla stationner sa voiture sur le côté sud du bâtiment, assez près pour pouvoir la rejoindre en cas d'urgence. Pour l'occasion, il avait passé une veste du soir dont la coupe lui permettait de ranger le 93-R dans son holster, sous l'épaule, et personne ne s'intéressa particulièrement à lui quand il entra dans le club.

L'Exécuteur contourna la grande salle à manger et gagna le couloir étroit qui menait au casino dissimulé derrière la scène. Mais, au lieu de prendre ce chemin, il emprunta l'escalier, déboutonnant sa veste alors qu'il atteignait le palier du premier étage.

Le garde était jeune, à peine plus de vingt ans, mais il avait des yeux de tueur. Il ne tressaillit même pas quand l'Exécuteur se retrouva devant lui.

— Si vous cherchez les toilettes, mec, dit-il avec un accent en droite ligne de Medeline, c'est par là.

— Je cherche le patron, répliqua Bolan avec un sourire. Tu peux aller le prévenir, ou il faut que j'y aille ?

— Il est occupé. Z'avez rendez-vous ?

— J'ai une invitation spéciale, annonça Bolan en même temps qu'il glissait la main sous sa veste pour saisir le Beretta.

Aussitôt, le jeune type essaya de faire de même avec sa propre arme – et il y réussit presque. Il aurait même pu devancer son adversaire, mais il n'avait pas prévu la main gauche de Bolan qui, les doigts tendus, se transforma en une lame d'acier. L'impact eut lieu au niveau du larynx. Le coup n'était pas mortel, mais assez redoutable pour lui faire oublier son flingue et le mettre à genoux.

Quand il revint à lui, il regardait droit dans la gueule de l'arme de l'Exécuteur et put voir la sienne passée dans la ceinture du Guerrier. Il ne chercha même pas à résister quand une poigne ferme le redressa, puis le poussa vers la porte du bureau.

— Pas de blagues, dit Bolan. Tu la joues réglo, et tu auras une chance de voir le soleil se lever demain.

Sans un mot, le flingueur frappa à la porte, deux fois, avant de cogner encore une fois après un instant d'hésitation. Un verrou fut tourné à l'intérieur, et Bolan poussa la sentinelle vers l'avant tandis que la porte commençait à s'ouvrir. Il le suivit aussitôt.

Un type assez costaud, et plus âgé que l'autre, se tenait juste sur le seuil. Il fut projeté en arrière par l'impact de la porte ouverte d'un violent coup de pied. Il farfouillait sous sa veste pour en sortir un flingue, quand le 93-R éternua, juste une fois, et une balle parabellum lui vrilla en silence le crâne avant de le projeter au sol.

— Tu n'es pas Francisco...

— Non. Juste le directeur du casino.

L'homme était assez gros et se tenait derrière son bureau, debout, les mains vides et bien tendues à ses côtés, comme pour montrer qu'il ne représentait aucune menace. Bolan poussa le garde dans sa direction, le vit trébucher contre le cadavre, mais il le rattrapa avant qu'il se soit écroulé sur le bureau. Le flingueur eut un regard mauvais en même temps qu'il recouvrait son équilibre. Il contourna le bureau pour aller se poster à côté du directeur tandis que Bolan fermait la porte d'un coup de pied.

— Je vais faire vite et simple, annonça-t-il. Je veux le contenu du coffre. Tu as la combinaison. Je préférerais te laisser en vie, mais c'est à toi de voir.

— Qui êtes-vous ?

— Disons que je suis de près les progrès de Francisco sur l'île. Il va avoir un gros gros problème – et ce qui arrive ce soir n'en est qu'une

partie.

— Vous ne savez pas ce que vous faites...

— Si j'avais envie d'un débat, je m'en serais pris à un homme politique, Castillo par exemple, répliqua Bolan. Maintenant, ajouta-t-il en désignant le cadavre, sur le sol, à moins que tu veuilles rejoindre ton copain, là, je te conseille de remplir cette mallette, et vite.

L'Exécuteur garda son arme braquée sur lui tandis que l'autre contournait le bureau et se dirigeait vers le grand coffre qui prenait presque tout un mur de la pièce. Se penchant, il fit pivoter le cadran numérique dans les deux sens, tapa quatre chiffres, puis ouvrit la porte sur des liasses de devises – des florins, et une majorité de billets colombiens et américains.

— Commence par les dollars, ordonna Bolan.

Après avoir vidé sa mallette de cuir, l'autre commença de la remplir avec des liasses de billets de cent. Quand il rabattit le couvercle, Bolan estima que l'attaché-case devait contenir près d'un quart de million de dollars.

— Tu as un autre sac ? demanda-t-il.

Lentement, à contrecœur, le directeur fit signe que oui.

— Fais pas cette tête, lui dit Bolan. Les florins, cette fois. Juste les plus grosses liasses. Ça te consolera peut-être de savoir que tout ça va aller à une bonne cause.

Vu sa tête, ça ne le consola pas. Il fit ce que Bolan lui avait ordonné, et le Guerrier le regarda fermer le sac, qui ressemblait vaguement à la sacoche d'un médecin.

— C'est bien, dit Bolan, avant d'exploser d'une balle le téléphone qui se trouvait sur le bord du vaste bureau en loupe d'orme.

Le directeur recula, effrayé, tandis que l'autre ne bougeait pas, la mine renfrognée.

— Je préfère ne pas prendre de risques, déclara Bolan.

Il s'empara des sacs, en glissant un sous son bras gauche et prenant l'autre dans sa main.

— Si vous avez un minimum de cervelle, vous allez attendre un moment avant de donner l'alerte, d'accord ?

Il se tournait vers la porte quand le jeune type se mit en mouvement, plongeant en direction du cadavre, les mains tendues vers le pistolet.

Un geste trop audacieux.

L'Exécuteur pivota et tira à deux reprises avant que l'autre ait pu réussir son coup. Les balles parabellum lui traversèrent le crâne, et il resta couché sur le corps de son copain, pissant le sang comme un goret.

— Il a fait le mauvais choix, commenta Bolan.

Fermant la porte derrière lui, il se dirigea vers l'escalier. Son

pistolet était invisible quand il atteignit la salle à manger, puis passa devant le maître d'hôtel, visiblement intrigué.

Dehors, la pluie tombait de nouveau, avec force, mais Bolan s'en rendit à peine compte. Il souriait lorsqu'il rejoignit la voiture et se glissa au volant.

En voyant que la porte était simplement claquée, et que le verrou n'était plus mis, Esposito comprit qu'Alicia avait quitté l'appartement. Cela n'était pas vraiment surprenant quand on connaissait le caractère indépendant de la jeune femme et l'action qu'elle menait pour aider son père dans sa campagne.

Il n'empêche : c'était une connerie !

Où était-elle allée ?

Esposito commença par vérifier la messagerie téléphonique : rien. Pour le reste, il ne disposait d'aucun moyen pour savoir si Alicia avait ou non utilisé le téléphone. Elle n'avait pas de voiture à sa disposition, et il avait donc fallu qu'elle s'en aille à pieds ou qu'elle appelle un taxi et le fasse ve...

Il coupa net le fil de ses pensées. Il avait du mal à croire qu'elle aurait pu compromettre leur planque mais, si c'était le cas, le mal était déjà fait. Le mieux, dans ces conditions, c'était de quitter les lieux au plus vite et de retrouver la jeune femme.

Il commença par appeler chez son père, composant le numéro de mémoire. Une voix masculine lui répondit, circonspecte, qui trahit du soulagement quand Esposito se présenta comme Raul Camacho. Le soulagement disparut aussitôt qu'il demanda à parler à Alicia. Le domestique lui répondit qu'elle n'était pas là.

Esposito appela ensuite chez elle, laissant sonner une douzaine de fois avant de renoncer.

Le champ des possibilités se réduisait. Si elle était partie pour se réfugier ailleurs, dans une autre cachette – chez un ami ou dans un motel, par exemple –, il n'avait aucune chance de la retrouver.

Restait le quartier général de campagne, où il décida de passer. Si là encore il faisait chou blanc, il laisserait un message à Bolan sur sa boîte vocale, avant de se rendre chez Grandier, en banlieue.

Esposito ferma la porte à double tour, puis courut pour rejoindre sa voiture. Il y avait de nouveau urgence, comme une odeur de danger dans l'air.

En réponse à ses pensées, un éclair déchira le ciel, suivi un moment plus tard d'un coup de tonnerre lointain, semblable à un coup de canon.

C'en était bel et bien fini du calme avant la tempête.

Malgré la pluie, Alicia laissa son taxi à une certaine distance du Q.G. de son père, préférant par sécurité terminer à pied. Si elle s'inquiétait pour rien, ou semblait dans la paranoïa, elle s'en tirerait

avec une bonne saucée, au pire un rhume. Mais si, en revanche, elle avait raison...

Elle s'avisait soudain qu'elle avait commis une grave erreur en ne notant pas le numéro de téléphone de l'appartement de Camacho – numéro directement relié à une messagerie. Car Raul était le seul espoir de secours qu'elle ait en cas de danger. La police avait largement démontré son inefficacité au cours des dernières semaines.

Alicia se trouvait à un demi-bloc du bureau, se faufilant d'une embrasure de porte à une autre pour éviter d'être trempée, quand elle vit quelqu'un sortir du bâtiment. Malgré l'obscurité accentuée par la pluie, elle reconnut Erno Soto, à son dos voûté et sa tête penchée vers l'avant. Après avoir regardé dans toutes les directions, il descendit du trottoir et se dirigea vers une voiture noire rangée de l'autre côté de la rue. Un homme était au volant, dont Alicia ne pouvait voir le visage.

Elle s'immobilisa et attendit, le visage ruisselant d'eau glacée, alors que Soto se penchait, à l'abri de son parapluie, pour parler au conducteur de la voiture. La conversation fut très courte. Comme Erno revenait vers le bureau, un gros éclair illumina le ciel et permit à Alicia d'avoir un bref aperçu du visage du conducteur.

Ramon Gutierrez.

Il n'y avait pas d'erreur possible. Alicia le connaissait maintenant très bien depuis leur rencontre au centre commercial. C'était lui, la brute de Castillo, l'homme responsable du harcèlement dont ils étaient les victimes. Dès qu'il était question de vandalisme, d'une attaque et de menaces proférées au téléphone, Ramon Gutierrez était à l'œuvre.

Mais que pouvait-il bien avoir à dire à Erno ?

La réponse, en fait, allait de soi. La fouine larmoyante, Soto, avait trahi son père, le vendant pour de l'argent ou contre la promesse d'un poste important au sein du gouvernement de Castillo, une fois que celui-ci serait devenu Premier ministre. En proie à une bouffée de rage, elle était sur le point de faire irruption dans les bureaux pour confondre ce salaud et le mettre devant le fait accompli... quand elle songea qu'elle n'avait pas de preuves et ne devait pas céder à la précipitation.

Oubliant presque la pluie, elle attendit donc sous un porche qui l'abritait à peine, et, au bout d'une demi-heure, Erno Soto se montra de nouveau. Il prit le temps de fermer la porte, avant d'aller s'installer à bord de sa voiture. Alicia le regarda s'éloigner, compta jusqu'à dix après son départ, puis elle prit son trousseau de clés dans son sac et se dirigea vers les bureaux.

À présent, il ne lui restait plus qu'à voir si elle pouvait découvrir quel genre de sale boulot il accomplissait pour Gutierrez quand il prétendait servir la cause de son père. Il y avait forcément une preuve dans le bureau de Soto, quelque chose pour venir confirmer ce qu'elle

venait de voir.

Alicia se sentait un nouveau but quand elle tourna la clé dans la serrure, puis ouvrit la porte.

L'Exécuteur n'attendit que deux sonneries avant d'entendre dans son combiné une voix masculine, bourrue, soupçonneuse, dire :

— Si.

En anglais, Bolan demanda à parler à Pablo Obregon. À l'autre bout de la ligne, l'autre fit le sourd, puis l'idiot, jusqu'à ce que Bolan lui demande si la vie de son patron ne valait pas le coup de causer cinq minutes au téléphone. L'autre y réfléchit un instant, s'en alla, et Bolan attendit.

— Qui c'est ?

Il y avait plus d'autorité dans cette nouvelle voix, avec en prime une pointe d'agacement.

— Ça dépend à qui je parle, répliqua le Guerrier.

— Vous avez demandé à me parler, me voilà, annonça Pablo Obregon.

— Le truc, c'est que je cherche plutôt à joindre ton frère.

— Y a plein de gens qui font pareil. À la plupart, je leur dis d'aller se faire foutre.

— Ce n'est pas très poli.

— Je vais raccrocher...

— Sans que je t'aie dit comment je dépense l'argent de Francisco ? demanda Bolan.

— Quel argent ?

Le Guerrier comprit qu'il avait toute l'attention du pourri, à présent.

— L'argent du Frame Club. Je pensais que tu en aurais entendu parler.

— Écoute, mec...

— En comptant rapidement, coupa Bolan, je dirais qu'il y en a pour deux cent cinquante mille dollars – pour parler juste des coupures colombiennes. Pour les florins, on doit pouvoir arrondir à trois cent mille.

— T'as fait le con, l'ami.

Bolan sourit.

— Attends, tu n'as pas entendu le meilleur. Les florins, c'est pour la campagne de Martin Grandier. Un petit quelque chose pour le butin de guerre, comme qui dirait. Le reste, je crois que je vais le garder pour moi, et voir tous les problèmes que je peux causer à Francisco avec un quart de million de dollars.

— C'est la plus grosse connerie que t'aies jamais faite. Et la dernière.

— On verra. Pendant qu'on y est, qu'est-ce que tu as pensé du

boulot que j'ai fait, pour la nouvelle décoration de ton bureau ?

Pablo y réfléchit un instant, laissant les mots bien pénétrer son esprit jusqu'à ce qu'il ait recouvré l'usage de sa voix.

— T'es mort, Ducon. Alors, ça fait quoi d'être un homme mort ?

— Pour l'instant, je me sens plutôt bien, heureux. Tu as déjà connu ça ?

— Vas-y, fais le mariole pendant que tu peux encore. T'en as plus pour longtemps.

— Je t'ai laissé t'en sortir, ce matin. La prochaine fois, il n'y aura pas de faveurs...

— Je suis tout à fait capable de m'occuper de moi.

— Je l'espère, Pablo, car tu vas bientôt être fils unique.

Le pourri s'en étrangla de rage.

— Il a pas peur de toi, mon frangin ! Tu t'imagines que tu fais peur à quelqu'un, avec tes petits jeux à la con ?

— Les types qui étaient dans ton bureau, je crois que je leur ai foutu une frousse rouge sang, dit Bolan. Je n'ai pas pu vérifier l'état de ton pantalon quand il y a eu de nouveau de la lumière, mais je suis prêt à parier que tu ne devais plus vraiment être au sec...

Un torrent d'insanités se déversa à travers le téléphone. Bolan écarta le combiné de son oreille et attendit que l'autre se calme. Une fois le flot d'injures tari, il reprit la parole.

— Il faut te surveiller, Pablo. Je ne voudrais pas que tu meures d'une crise cardiaque avant que j'aie eu le temps de faire le boulot.

— C'est moi qui vais te buter, connard. Personne ne m'a jamais parlé comme ça sans y passer !

— Il y a une première fois à tout. Penses-y pendant que ton fute est à la teinturerie.

— Encu...

— Quand tu verras Francisco, dis-lui que je vais bientôt m'occuper de lui. S'il a des affaires personnelles à régler, c'est le moment.

— Tu crois qu'il a peur de toi ? Et que moi, j'ai peur de toi ?

— Je t'ai vu, Pablo. Ne l'oublie pas. Peut-être que tu impressionnes tes *pistoleros*, mais moi je ne suis pas dupe. La prochaine fois que tu te retrouveras à quatre pattes, à ramper comme un petit animal, tu ne t'en sortiras pas.

Bolan raccrocha alors que l'autre commençait d'égrener un nouveau chapelet d'insultes. La colère était une arme à manier avec mesure. Cela pouvait ajouter de la vitesse à un coup mortel, ou bien faire voler en éclats un ennemi s'il se laissait aller à agir à l'émotion plutôt qu'en suivant une stratégie précise.

Les Obregon commençaient à suer à grosses gouttes. Cela se sentait à des kilomètres à la ronde.

Entre la peur et la colère, ils allaient bientôt faire des erreurs. Ils

avaient d'ailleurs peut-être déjà commencé.

L'Exécuteur pourrait donc bientôt tester sa théorie. Mais, entre-temps, il avait d'autres affaires à régler.

CHAPITRE XI

Armando Castillo aurait aimé tuer Gutierrez, bien sûr, mais ses derniers ordres étaient de jouer le jeu du traître, de faire comme s'il avait la plus entière confiance en Ramon et de l'occuper à des tâches annexes. Ses anciens collègues de la DGI se chargeraient de lui en temps et en heure. Mais le candidat du Parti National n'en rêvait pas moins du jour où il lui tirerait une balle entre les deux yeux...

C'est le moment que choisit son valet de chambre pour annoncer Gutierrez, et Castillo se leva pour l'accueillir en esquissant son plus beau sourire de politicien. Ils se serrèrent chaleureusement la main et Ramon s'assit, les mains croisées sur ses genoux.

Castillo avait bien répété son rôle.

— Où en est-on avec l'ennemi, Ramon ? demanda-t-il.

L'autre haussa les sourcils et fit la moue.

— On n'a toujours pas retrouvé l'enflure qui a tué mes hommes, admit-il à contrecœur. On le cherche partout. Ça ne devrait pas être long.

— Je pense que c'était une erreur de s'en prendre à Alicia Grandier, remarqua Castillo.

— Ce sont les frangins Obregon qui ont commencé ça, rappela Ramon. Je ne voulais pas l'enlever, au centre commercial.

— Et dans le parc, Ramon ?

— On devait faire payer cette ordure, répondit Gutierrez d'un ton buté. L'humiliation amène les représailles.

— Fort bien, commenta Castillo.

Le ton de sa voix était parfait. Posé. Calme.

— Mais plus vous essayez de le punir, reprit-il, et plus les choses s'aggravent. Vous ne savez toujours pas comment il s'appelle ?

— Si. Il dit s'appeler Raul Camacho.

— Vous semblez en douter...

— Nous avons toujours des yeux et des oreilles dans l'entourage de Grandier, souligna Gutierrez. Bizarrement, ce type est apparu un matin, et personne ne l'avait jamais vu. On sait même pas d'où il vient. Pourquoi ils l'ont pris avec eux, ça je ne le sais toujours pas.

— Un garde du corps spécial, peut-être, qui s'expliquerait par les incidents auxquels la fille de Grandier a été mêlée.

— Possible.

Mais Gutierrez ne semblait pas convaincu.

— Il n'est pas de la police, quand même ?

Cette fois, Castillo n'avait pas eu à feindre la consternation.

— Impossible, affirme Gutierrez en secouant la tête. Il a tué trois de mes hommes à Exposition Park avant de s'enfuir. Personne, en ville, n'avait entendu parler de lui.

— Nous avons donc un mystérieux personnage, seul, qui...

Castillo hésita, jouant au mot près la scène qu'il avait prévue, avant de laisser claquer sa bombe.

— ... Je pense qu'il serait préférable que vous preniez un peu de recul, Ramon. Vous pourriez vous charger de la sécurité intérieure pendant quelques jours.

— La sécurité intérieure ?

— Oui ! Ma garde rapprochée, en quelque sorte. Nous sommes confrontés à une situation délicate, avec cet inconnu qui se balade tranquillement dans les rues sans que vous sembliez en mesure de le trouver. Chaque fois qu'il croise vos hommes, il y a au moins un mort. Un mort dans notre camp, devrais-je préciser. Cela ne nous aide pas, Ramon. Si l'hécatombe continue, je ne serai bientôt plus en mesure de contrôler les médias.

— Mais...

— Ma décision est prise, trancha Castillo d'un ton sévère. Je vous consulterai toujours pour les questions de stratégie, bien sûr, mais pour le moment il serait préférable pour toutes les parties concernées que vous gardiez... un profil bas.

— Vous faites une erreur, l'avertit Gutierrez, l'air renfrogné.

— Je prends le risque.

— La Havane...

— ... me corrigera si je me trompe. Surtout, n'hésitez pas à les contacter par les canaux habituels.

Cette remarque coupa net l'élan de Gutierrez, qui se mit à réfléchir. Il hocha la tête, très vite, se leva et se dirigea vers la porte. S'arrêtant avant de franchir le seuil, il se tourna vers Castillo, une expression inhabituelle – inquiète – sur le visage.

— Vous me le diriez, si quelque chose n'allait pas, Armando ?

— Bien sûr, mon ami.

Cette fois, le sourire de Castillo était des plus authentiques, tant il se prenait au jeu.

— Vous seriez le premier informé, ajouta-t-il.

La porte se ferma sur Gutierrez.

Pas mal, pensa le politicien une fois seul. En fait, cet entretien s'était passé bien mieux qu'il n'avait osé l'espérer. Ramon n'allait pas le lâcher si facilement, mais il s'y attendait. Si jamais il dépassait certaines limites, La Havane devrait comprendre que les accidents pouvaient arriver.

Tous les jours.

Erno Soto avait fait la moitié du chemin jusqu'à son appartement

quand il se rendit soudain compte qu'il avait oublié quelque chose dans son bureau. Martin attendait son avis sur le dernier sondage, demain à la première heure, et il avait laissé le document sur sa table, dans une enveloppe en papier Kraft.

Il jura contre Gutierrez, qui l'avait distrait, et fit faire demi-tour à sa voiture.

Soto avait hésité une journée entière après que Gutierrez l'avait approché pour la première fois en lui offrant une grosse somme d'argent ainsi que divers encouragements pour qu'il aide à saper la cause de Grandier. Il avait connu un accès de mauvaise conscience, mais son intérêt personnel avait vite fait pencher la balance. Quand il avait comparé ses perspectives au sein de l'administration Grandier, lié par les lois et les principes moraux, au potentiel d'avancement qu'il pouvait espérer au côté d'Armando Castillo, et ses contacts nombreux et lucratifs, il s'était rendu compte qu'il n'y avait pas vraiment à hésiter.

Il ralentit devant le bureau et regarda dans son rétroviseur, avant de faire demi-tour pour se ranger juste devant l'entrée. Il avait un parapluie, mais il tombait des trombes d'eau, à présent, et le vent était d'une telle violence qu'il serait quand même trempé en atteignant le porche.

Soto pensa à un whisky et à une longue douche brûlante quand il sortit de la voiture. Il rejoignit la porte et, son trousseau de clés à la main, il se pencha pour ouvrir. À cet instant, il se rendit compte qu'il y avait de la lumière dans les locaux. Pas dans la partie principale, devant, mais quelque part dans le fond.

Il hésita, le visage ruisselant de pluie, et se figea. Est-ce que ça pouvait venir de son bureau ?

Soto était certain d'avoir éteint en partant. Il était assez maniaque sur ce genre de détails. Après un instant de réflexion, il se décida à entrer. Se déplaçant avec précaution, pour faire le moindre bruit possible, il laissa son parapluie par terre, sans même le replier.

C'était bien son bureau ! constata-t-il. Qu'est-ce qui se passait, bon sang ?

Il se dirigea vers la lumière, silencieusement, se rapprochant du box qui était le sien, juste à côté du bureau de Martin Grandier. La porte était ouverte. Or, là encore, il savait qu'il l'avait fermée.

Des bruits lui parvinrent. Quelqu'un remuait des papiers... On fouillait chez lui !

Une vague de panique menaça de le suffoquer. Il était démasqué ! Grandier avait découvert sa trahison, et ils cherchaient des preuves pour le confondre. Ils ne trouveraient rien, bien sûr – il n'était pas stupide –, mais le fait que quelqu'un soit en train de chercher suffisait à Soto.

C'était fini pour lui, avant même qu'il soit allé au bout de sa mission. Et Gutierrez ne le paierait pas. En réalité, les gens de Castillo démentiraient formellement avoir eu quoi que ce soit à voir avec lui.

Alors qu'il risquait un coup d'œil dans la pièce, il réprima un hoquet de surprise. Alicia Grandier était en train d'examiner le tiroir du haut de son classeur, soulevant certains dossiers, examinant rapidement leur contenu, avant de les remettre à leur place.

Le cerveau de Soto fonctionnait à plein régime. Que pouvait-il encore sauver du désastre qui se préparait ?

La réponse à cette question s'imposa à lui avec une telle évidence qu'il eut presque le souffle coupé par le soulagement.

Alicia avait disparu de la circulation depuis les problèmes d'Exposition Park. Soto savait qu'elle avait appelé son père pour lui donner de ses nouvelles et lui dire qu'elle allait bien mais, à sa connaissance, elle n'avait pas repris contact. Il ignorait comment elle avait eu vent de son double jeu, mais cela n'avait pas vraiment d'importance. L'important, c'était la possibilité qu'elle se soit lancée dans cette affaire en solo, sans en toucher mot à personne.

Dans ce cas, Soto avait une chance de sauver sa peau. Avec même la possibilité de s'offrir un bonus.

Il savait que les Colombiens cherchaient Alicia – et depuis le fiasco d'Exposition Park, Gutierrez et ses hommes s'étaient joints à la chasse. Si Soto était en mesure de leur livrer la jeune femme, tout irait pour le mieux.

C'était simple, du moins, sur le papier. La mise en pratique était moins évidente.

Soto s'approcha, lentement, alors qu'Alicia continuait de fouiller tous les dossiers qui lui tombaient sous la main, complètement absorbée par sa tâche. Au passage, il s'empara d'un gros presse-papiers de verre.

Il était tout près, maintenant. Il allait devoir frapper. Pas trop fort pour ne pas la tuer, mais assez pour l'assommer.

C'était le moment !

Soudain, comme si elle avait surpris ses pensées, elle fit volte-face. Elle cligna des yeux en croisant le regard de Soto et leva le bras pour éviter le presse-papiers qui venait droit sur elle. Il la manqua, mais l'impact la déséquilibra et lui fit heurter le gros classeur.

Soto la frappa de nouveau, avant qu'elle ait pu se remettre. Cette fois, il atteignit sa cible. Il vit les yeux de la jeune femme se révolter et sa bouche s'ouvrir en grand tandis qu'elle glissait au sol.

Comme il n'y avait pas de corde dans le bureau, Soto se rabattit sur le gros ruban adhésif qu'on utilisait pour fermer les paquets. Il attachait les poignets d'Alicia, puis ses chevilles, avant de la bâillonner.

Il se pencha ensuite sur le bureau pour prendre le téléphone.

Décrochant, il composa le numéro personnel de Gutierrez.

Il dut attendre trois sonneries avant qu'un de ses *soldati* réponde.

— Ouais ?

— Je dois parler à Ramon, balbutia Soto, se rendant compte au même moment qu'il transpirait abondamment. C'est urgent.

Martin Grandier était très réticent à l'idée de s'entretenir de nouveau avec Mike Belasko, mais il finit par accepter – autant par lassitude qu'autre chose, supposa l'Exécuteur. Après les derniers événements, il devait avoir l'esprit plutôt confus. Le Guerrier l'avait appelé depuis son GSM, à presque deux kilomètres de sa retraite et lui avait demandé de but en blanc s'il pouvait passer. Après un long moment d'hésitation, Grandier avait accepté de le recevoir.

Les gardes du corps l'attendaient et le fouillèrent. Il laissa l'un d'eux récupérer le Beretta tandis qu'un autre ouvrait son sac pour en vérifier le contenu. Lorsqu'il le découvrit, le type cligna des yeux, le souffle coupé.

Un tas de gros billets faisait toujours cet effet.

Ils lui permirent de prendre le sac et le firent entrer. Encadré par les deux hommes, il se laissa guider à travers la maison pour rejoindre la pièce où Grandier attendait, les yeux cernés et l'air épuisé.

— Je vous en prie, asseyez-vous, dit-il avec courtoisie.

Ils prirent place dans des fauteuils qui se faisaient face, séparés par une table basse. Bolan posa sa sacoche sur la table et la poussa vers Grandier.

— Un modeste don à votre cause.

Le candidat fronça les sourcils en s'emparant du sac. Lorsqu'il l'ouvrit et regarda à l'intérieur, son froncement de sourcils parut s'accentuer.

— Ça n'a rien de modeste, et j'imagine que vous le savez, commenta-t-il. Je suis obligé de vous demander d'où vient cet argent.

— Disons que je l'ai trouvé dans la rue.

— Désolé, mais ça ne me va pas. Dans le cas où ce serait envoyé par vos employeurs...

Bolan secoua la tête.

— Vous n'y êtes pas du tout. D'ailleurs, je n'ai pas d'employeur.

— Où et qui, alors ?

— Vous voulez la vérité ?

— Bien sûr.

— D'accord. Deux des hommes de Castillo ont décidé qu'il était dans leur intérêt de changer de camp. Comme ils ne peuvent pas le faire publiquement, l'argent est une autre manière de le faire savoir.

— Ai-je tort de penser que vous les avez aidés à prendre leur décision ?

— Nous avons eu une petite discussion, et ils ont vu la lumière...

— Cet argent respire le sang, déclara Grandier en reposant le sac sur la table basse.

— J'ai pensé comme vous, il y a bien longtemps, répondit Bolan, jusqu'à ce que je comprenne que l'argent n'avait pas de conscience. C'est un outil, rien de plus. Parfois, la destination d'un dollar est plus importante que sa provenance... Cet argent vient de la drogue, admettons, mais si je l'avais laissé là où je l'ai trouvé, quelqu'un d'autre l'aurait dépensé dès demain pour acheter une nouvelle cargaison de cocaïne, corrompre des policiers ou acheter un tueur pour vous abattre. Au lieu de quoi, il va contribuer à aider tous les gens humbles pour qui vous vous battez. Je ne vois pas où est le mal.

— C'est une question de principe.

— Soit. Aux États-Unis, nous avons un programme de confiscation à l'encontre des trafiquants. La police peut utiliser leur argent, leurs maisons, leurs voitures, tout. Vendre tout ça et utiliser les gains pour arrêter plus de dealers. De cette façon, ces pourris payent au moins une partie de l'addition pour tout le mal qu'ils causent. J'appelle ça de la justice.

— Nous n'avons pas de programme de confiscation à La Nouvelle Amsterdam, déclara Grandier.

— Dans ce cas, ajoutez cette proposition aux mesures que vous comptez prendre après votre élection.

— La loi exige que je consigne par écrit tous les dons reçus pour la campagne.

— Ça me va. Où est-ce que je dois signer ?

Les deux hommes souriaient, à présent, même si du côté de Grandier, c'était à contrecœur. Il était bien obligé de reconnaître l'évidente absurdité qu'il y avait à voir Mike Belasko signer un reçu destiné au fisc.

— Tout ça est très étrange, remarqua-t-il enfin.

— C'est cela qui rend la vie intéressante.

— Ma fille a appelé, indiqua Grandier en changeant de sujet. Elle est avec votre ami. J'espère qu'elle est en sécurité.

— Il a toute ma confiance. Il mourra plutôt que de laisser qui que ce soit lui faire du mal.

— Il y a déjà eu trop de morts. Il s'agit d'élections libres, pas d'une guerre.

— Ce n'est pas vous qui avez lancé les hostilités. Vous n'êtes pas responsable de ce que font les gens de Castillo, et vous n'avez aucune idée de ce que j'ai pu faire depuis que nous nous sommes vus pour la dernière fois. De quelque façon qu'on voie les choses, vous avez les mains et la conscience propres.

— Pourquoi ai-je l'impression d'être sale, dans ce cas ? interrogea Grandier.

— Parce que vous êtes un idéaliste. Nous avons besoin de gens comme vous, même s'il vous arrive parfois de ne pas faire la différence entre la réalité et votre vision des choses.

— Vous pensez que je vis dans un monde de rêve ?

— Il y a de la place pour les rêveurs... mais il faut qu'ils se réveillent de temps à autre pour empêcher les prédateurs de trop s'approcher d'eux. Un peu de souplesse ne vous tuera pas et ne détruira pas vos principes. La vérité est capable de triompher si on lui donne ne serait-ce que la moitié d'une chance.

Grandier désigna la sacoche.

— Et c'est censé m'aider à répandre la vérité ?

— Ça pourrait, oui.

— Dans ce cas, merci.

— Je vous en prie, répliqua Bolan, qui se levait déjà. Maintenant...

— ... vous avez encore à faire, conclut Grandier.

Ce n'était pas une question.

— En effet.

— Soyez prudent.

— Je le serai.

— Peut-être qu'un jour nous trouverons tous les deux la paix.

Cette fois, ce fut à Bolan de s'interroger, les sourcils froncés.

— On a déjà vu des choses plus étranges arriver, commenta-t-il, avec un demi-sourire démentant ses paroles.

CHAPITRE XII

Ce fut la douleur qui réveilla Alicia. Il lui fallut un long moment pour identifier les différentes sensations et les évaluer à mesure qu'elle les découvrait.

D'abord, il y avait ce mal de tête. Il emplissait son crâne jusqu'à exploser en une vibration sourde et nauséuse, en vagues qui déferlaient dans tout son corps à chacun de ses mouvements. La zone particulièrement sensible était celle où elle avait été frappée – et elle gardait d'ailleurs le souvenir assez vague d'Erno Soto en train de fondre sur elle, avec quelque chose de rond et de lourd dans la main.

Le salaud ! Si elle parvenait à s'échapper, il paierait très cher pour ça.

Les autres douleurs n'étaient rien en comparaison de ce qui se passait dans son crâne. La peau, autour de sa bouche, semblait irritée. Quand Alicia voulut s'humecter les lèvres, elle eut le goût de quelque chose de caoutchouteux. Ses chevilles et ses poignets étaient liés avec de la corde de Nylon. Bien serrée, celle-ci entravait sa circulation sanguine. Alicia décida de remuer régulièrement les doigts des mains et des pieds pour s'assurer qu'ils étaient toujours en état de fonctionnement.

Elle avait repris connaissance dans cette petite pièce inconnue, meublée seulement d'un lit de camp et d'une chaise.

Tout ce qui lui arrivait était sa faute, bien sûr ! Elle aurait dû se douter que Soto ne garderait pas des papiers compromettants dans son bureau. Pire que tout, elle avait agi avec précipitation, sans informer qui que ce soit de ce qu'elle avait découvert. Personne d'autre ne savait que Soto était un traître. Si jamais elle disparaissait...

Mais non. Ce ne serait pas aussi simple.

Si Castillo et ses amis souhaitaient sa mort, ils l'auraient tuée pendant qu'elle était inconsciente. Le fait qu'elle soit toujours vivante laissait penser que ses ravisseurs n'en avaient pas fini avec elle. Ils avaient une raison précise de la garder vivante – une raison qui n'augurait rien de bon pour la campagne de son père.

Belasko et Raul avaient bien essayé de l'avertir, dans la journée, mais elle avait refusé de les écouter. Selon eux, Castillo et ses peu recommandables amis étaient prêts à tout pour s'assurer une victoire aux élections. En détenant Alicia en otage, ils étaient en mesure de dicter leurs conditions à Martin Grandier, lequel serait alors obligé d'abandonner la course électorale.

Castillo imaginerait un plan subtil, bien sûr. Rien de trop évident

pour la presse ou la police. Une soudaine maladie, par exemple. Et si, plus tard, après les élections, Grandier avait un accident, on y verrait une triste coïncidence, rien de plus.

Et elle, que deviendrait-elle ?

La réponse s'imposa à Alicia dans toute sa crudité : elle ne serait jamais libérée vivante, voilà tout. Son sort était scellé.

Elle pensa à Raul Camacho et éprouva un regain d'espoir... vite dissipé. Car même s'il s'apercevait de sa disparition et se lançait à sa recherche, il n'avait aucune chance de la trouver. Elle-même ignorait où on la retenait...

Un bruit de pas, à l'extérieur de sa cellule, l'interrompit dans ses réflexions. L'instant d'après, la porte s'ouvrit sur Ramon Gutierrez. Un grand sourire aux lèvres, il la dominait de sa haute taille.

— Il faut qu'on ait une petite discussion, annonça-t-il.

Puis, sans se presser, il ferma la porte.

— Vous avez raté votre copain, lança un garde du corps d'un air maussade alors que Rafael Esposito descendait de sa voiture et se dirigeait vers la maison.

Son Smith & Wesson Model 411 se trouvait sous le siège du passager, afin que les autres ne lui fassent pas d'histoire.

Il régnait dans la villa une atmosphère lourde et sombre qui l'alerta. La tension qui régnait était palpable.

Il trouva le politicien dans son bureau, sous bonne garde. Grandier leva les yeux et son visage parut s'éclairer un instant ; mais cette lumière fugace s'éteignit aussitôt et il se laissa aller contre le dossier de son fauteuil. D'un geste vague, il congédia ses chiens de garde, et Esposito ferma la porte derrière lui, avant de s'avancer vers une chaise.

— Ma fille, annonça alors Grandier. Ils ont mon Alicia. J'ai d'abord cru qu'elle était avec vous, mais maintenant je...

Il laissa sa phrase en suspens. Esposito sentit un frisson glacé lui courir dans le dos.

— Comment le savez-vous ? demanda-t-il.

— Un homme a appelé il y a une vingtaine de minutes. J'ai pensé qu'il bluffait, jusqu'à ce qu'il me passe Alicia. Elle m'a dit de ne pas tenir compte de ses menaces, et j'ai entendu qu'il la frappait.

— Vous avez reconnu la voix de celui qui vous appelait ?

Grandier secoua la tête.

— Je pense que c'était Gutierrez, mais je n'en suis pas sûr. Il a autour de lui beaucoup d'hommes, prêts à tout pour le protéger.

— Ils peuvent toujours essayer, répliqua Esposito d'une voix dure.

— Vous avez une idée en tête ?

— Rien pour l'instant. Ils ont exigé quelque chose ?

— Bien sûr. Que je me retire de la course aux élections en

prétextant un problème de santé. Ils m'ont donné des détails. Si ce n'est pas fait demain à midi, ils me renverront Alicia... morceau par morceau.

Des larmes coulaient sur les joues de Grandier. Esposito comprit que le candidat éprouvait non seulement de la rage et de la frustration, mais aussi un mélange de peur et de culpabilité pour ce qui pouvait arriver à sa fille s'il maintenait sa candidature.

— Avant que vous cédiez, lui dit-il, vous devez savoir qu'ils ne la laisseront jamais partir vivante.

Grandier cligna des yeux et fixa son regard sur Esposito – qui vit son visage se figer en un masque de peur.

— Pourquoi ça ?

— Parce qu'elle doit savoir qui ils sont. Peu importe ce que vous leur promettez, peu importe ce qu'elle dira, ils ne peuvent pas se permettre de laisser un témoin en vie. À quoi cela rimerait de la libérer, pour qu'elle aille ensuite voir les flics ?

— Mon Dieu ! C'est sans espoir, alors ?

— Pas forcément.

— Mais comment...

— Quand je suis arrivé, un de vos hommes m'a dit que Mike Belasko était passé plus tôt.

— Exact.

— Il a dit ce qu'il comptait faire ? Où il se rendait ?

— Il n'a rien dit de précis, avoua Grandier. Mais j'ai cru comprendre qu'il comptait causer d'autres ennuis aux Obregon.

— Ça ne me surprendrait pas.

Esposito réfléchissait à toute allure. Il allait être obligé de laisser un nouveau message sur le répondeur de la ligne sécurisée mais, pour que cela ait une quelconque utilité, il fallait que l'Exécuteur le consulte. Essayer de trouver Bolan à Hollandia alors qu'il était en mouvement était inutile. Quoi faire, alors ? L'idée de rester inactif alors qu'Alicia se trouvait aux mains de ces sauvages était insupportable.

— Nous avons un numéro où je peux laisser des messages en cas d'urgence, révéla-t-il à Grandier. Je vais appeler et communiquer votre numéro. Quand il vous contactera, je veux que vous lui expliquiez ce qui se passe. Il peut vous aider. Pendant ce temps, je vais chercher Alicia de mon côté.

— Mais comment ?

— Je ne crois pas que vous ayez vraiment envie de le savoir...

Grandier cligna des yeux et se détourna. Quand il reprit la parole, sa voix était à peine audible.

— Faites ce que vous devez faire. Mais je vous en prie, ramenez-la-moi. Elle est tout ce que j'ai au monde.

— Je ne vous garantis rien, répondit Esposito en toute honnêteté.

Je peux juste vous promettre une chose : ces salauds regretteront ce qu'ils viennent de faire jusqu'au jour de leur mort.

Il se retint d'ajouter que ce jour n'était pas très éloigné – surtout lorsque Mack Bolan se mêlerait de la partie.

— Jamais on n'aurait dû en arriver là, murmura Grandier.

— Vous ne l'avez pas choisi, souligna Esposito. Puisque le camp adverse a décidé de jouer avec le feu, ils vont s'y brûler.

Comme Grandier ne répondait pas, Esposito se leva et sortit de la pièce. Moins de trente secondes plus tard, il avait laissé le numéro du père d'Alicia sur la messagerie.

Erno Soto avait été contacté chez lui aussitôt après que Martin Grandier avait appris ce qui était arrivé à sa fille. On lui avait fait comprendre qu'il ne devait surtout pas contacter les autorités, mais Grandier battait le rappel de tout son entourage, des gens en qui il avait confiance, comme si une démonstration de force autour de sa maison avait une chance de permettre à Alicia de revenir chez elle sans dommage.

Il y avait peu de chances que ça arrive, songea Soto. En fait, il n'y en avait même aucune. La fille était condamnée depuis la seconde où il l'avait trouvée en train de fouiller dans ses papiers. Gutierrez allait peut-être s'amuser un peu avec, et la garder vivante quelques jours, mais une fois qu'elle ne lui serait plus utile, c'en serait fini. Un témoin était bien la dernière chose dont ils avaient besoin en ce moment, et, pour résoudre ce genre de problème, Ramon était un expert.

Soto n'avait pas pu décliner la convocation de son patron. Il avait quand même pris tout son temps pour se changer, puis revenir au bureau sous la pluie battante. Alors qu'il arrivait à hauteur de la maison, il aperçut Raul Camacho qui s'en allait et rejoignait sa voiture en courant.

Bon sang !

Il avait reçu l'ordre d'alerter Ramon la prochaine fois qu'il croiserait la route de ce type, mais contacter Gutierrez maintenant était impossible. Les gardes en faction avaient reconnu sa voiture – l'un d'eux lui faisait même signe de venir se ranger dans l'allée, juste à l'emplacement que Camacho venait de quitter. S'il rebroussait chemin maintenant, Soto risquait d'éveiller les soupçons.

Ce qu'il avait de mieux à faire, c'était aller voir Grandier et jouer le rôle qu'on attendait de lui. S'il avait la possibilité d'appeler Gutierrez de la maison, il le ferait. Et s'il n'y parvenait pas, ce n'était pas si grave.

Il arrêta sa voiture et saisit son parapluie, ravalant une vague d'appréhension nauséuse en pensant à Martin Grandier. Bien sûr, l'autre était loin de soupçonner sa complicité dans l'enlèvement d'Alicia. Comment le pourrait-il ? Personne ne les avait vus ensemble

au bureau, et il avait la quasi-certitude qu'Alicia n'avait pas eu le temps de confier ses doutes à qui que ce soit.

Dans la maison, une atmosphère lugubre régnait. Il suivit le couloir qui menait au bureau de Martin, un chemin familier qu'il avait suivi un nombre incalculable de fois. La porte était entrouverte, laissant échapper des voix étouffées. Il jeta un coup d'œil et vit que Grandier s'entretenait avec sa secrétaire.

Quand la jeune femme sortit quelques instants plus tard, il prit sa suite. Grandier se leva pour l'accueillir et traversa la pièce, les bras tendus. Son étreinte fut chaleureuse. Soto se rendit compte que les joues de son patron étaient humides de larmes.

— Est-ce que je peux faire quelque chose pour vous ? demanda-t-il, d'une voix qui ne tremblait même pas.

Mack Bolan trouva le message d'Esposito quarante minutes après que celui-ci l'eut laissé. Il appela aussitôt Martin Grandier et sentit sa colère enfler à mesure qu'il apprenait les détails concernant la disparition d'Alicia, le coup de téléphone et l'ultimatum des ravisseurs.

— L'ultimatum est fixé à midi, rappela-t-il quand le candidat se tut. J'espère que vous ne ferez aucune déclaration à la presse d'ici là. Il est possible que je puisse vous aider.

— C'est aussi ce que votre ami a dit.

— Raul ?

— Il est parti après vous avoir appelé. Mais je ne sais pas où il allait.

Si l'Exécuteur avait son idée sur la question, cette idée restait assez imprécise. Ils avaient une liste de cibles dans Hollandia et ses environs. Esposito connaissait ses méthodes, il savait comment le Guerrier réagirait en apprenant l'enlèvement. S'il prenait cette fois une longueur d'avance sur Bolan en allant titiller l'ennemi, c'était tant mieux.

En travaillant indépendamment, ils pouvaient couvrir deux fois plus de terrain. Et s'ils jouaient les bonnes cartes et évitaient de se marcher sur les pieds, les dommages qu'ils infligeraient à leurs ennemis pouvaient être plus importants.

La voix de Martin Grandier le ramena au présent.

— Qu'est-ce que vous pouvez faire ? lui demandait le candidat. Il y a un espoir ?

— Il y a toujours de l'espoir. Mais je vous mentirais si je vous faisais des promesses.

— Votre ami a tenu le même discours.

Esposito savait ce qu'il faisait. Jamais il n'irait lâcher des promesses sans fondement à la famille de la jeune femme, pas plus qu'il ne ferait miroiter la perspective d'un dénouement heureux.

— Je dois y aller, maintenant, dit Bolan à Grandier. Je vous contacterai dès que j'aurai du nouveau. Pendant ce temps, restez chez vous et ne parlez pas aux médias.

— Je comprends. Le destin de ma fille est entre vos mains.

— Pas tout à fait, corrigea l'Exécuteur. Mais je vais faire ce que je peux pour vous la ramener.

— Au revoir.

Il y avait quelque chose d'étrangement définitif dans la voix de Grandier quand il raccrocha le combiné, un peu comme si la mission de Bolan lui semblait vaine. Et c'était peut-être aussi bien, pensa le Guerrier. Il valait sans doute mieux affronter le pire et se résoudre à la douleur avant que celle-ci ne vienne vous heurter de plein fouet. Faire face au chagrin de cette façon était parfois plus facile...

L'Exécuteur ignorait quelle faction de la partie adverse détenait Alicia, qui avait donné les ordres pour l'enlèvement, et ça ne l'intéressait pas plus que cela. Quand il commencerait à battre les buissons, menant une vie infernale à tous ceux qui avaient un lien avec Castillo, la chose se saurait vite.

Et quelqu'un, quelque part dans Hollandia, aurait le message.

À partir de là, tout dépendrait de la réponse des ravisseurs d'Alicia.

S'ils la relâchaient indemne, l'Exécuteur consentirait peut-être à faire un marché. Laisser un peu de temps à ses ennemis pour qu'ils plient leurs tentes et quittent La Nouvelle Amsterdam. Mais s'ils optaient pour la ligne dure, en la gardant ou en la tuant...

Inévitablement, ses pensées se tournèrent vers d'autres otages, d'autres champs de bataille. Combien de fois avait-il déjà joué ce jeu auparavant, alors que des innocents se trouvaient pris dans la tourmente ?

Trop souvent.

Ses ennemis fonctionnaient selon des critères bien particuliers. Ils vivaient de l'intimidation, du chantage, imposaient leur volonté à des gens sans défense, effrayés... jusqu'à ce que quelqu'un arrive et les arrête. Et le plus souvent, ce qui finissait par les arrêter, c'était une balle.

Des balles, l'Exécuteur en avait en réserve.

CHAPITRE XIII

L'abattoir, situé à un peu moins d'un kilomètre à l'est de Hollandia, avait fermé ses portes en 1967. Après plus de trente années consacrées à l'abattage des animaux, l'endroit avait cessé ses activités pour de graves problèmes de trésorerie et la concurrence d'un nouveau venu plus compétitif, à Cranetown, sur la côte, à une vingtaine de kilomètres.

Malgré les années, l'odeur de mort infiltrée jusque dans les murs imprégnait l'atmosphère.

Une odeur qui, à vrai dire, ne semblait pas gêner ses occupants actuels.

C'était Francisco Obregon qui était depuis deux ans propriétaire de l'endroit, l'utilisant à la fois comme entrepôt, centre opérationnel et zone d'entraînement pour les troupes qu'il faisait venir pour protéger son empire en pleine expansion de La Nouvelle Amsterdam. Si aucune opération de coupage ne s'effectuait ici, il arrivait que la drogue y séjourne un ou deux jours. L'abattoir figurait sur la liste de cibles pré-sélectionnées par le Black Warriors Ranch et Esposito avait décidé de le visiter.

La pluie et l'obscurité couvrirent son approche. Il avait dû courir un peu depuis sa voiture, et son treillis était détrempé, mais il n'en avait cure. Pour se sentir moins seul, il avait choisi une mitraillette MP-5 K, un Beretta 92-F et l'automatique Smith & Wesson qu'il avait récupéré. Avec ce petit arsenal il se sentait capable d'affronter la suite des événements. S'il n'avait aucune idée du nombre d'ennemis qu'il allait rencontrer, sa surveillance lui avait montré quatre voitures stationnées à l'est de l'ancien abattoir. Cela impliquait au moins quatre hommes, donc. Plus probablement huit ou neuf. Et peut-être même seize.

Entrer ne lui posa aucun problème. Il fractura une porte dans la contre-allée avec son poignard et pénétra dans la semi-obscurité. Devant lui, des ampoules peu puissantes éclairaient un débarras donnant sur la salle principale de l'abattoir. Il n'y avait personne quand Esposito inspecta les lieux.

L'étage, donc.

Se fiant à son instinct, il gravit deux volées de marches pour atteindre le premier étage, où une odeur épicée flottait dans l'air. À ce niveau, l'espace avait été divisé pour séparer les bureaux de la partie entrepôt.

Tournant sur la droite, Esposito tomba sur une porte entrouverte donnant sur une cuisine de fortune. Trois réchauds de camping étaient

posés de part et d'autre d'une table. Sur deux d'entre eux, quelque chose cuisait dans des marmites, diffusant un parfum de haricots rouges et de piments qui fit saliver l'homme de la DEA.

Ils étaient cinq à l'intérieur, jeunes, vêtus de façon informelle et équipés pour quatre d'entre eux de holsters d'épaule tandis que le cinquième portait son arme à la ceinture.

En deux pas, il se trouva dans la cuisine, et son MP-5K se mit à bégayer avant qu'il ait franchi le seuil, ratissant de la droite vers la gauche. Deux des flingueurs ne surent jamais ce qui leur était arrivé. Les parabellums s'abattirent sur leur dos, déchiquetant étoffes et chairs, les propulsant vers l'avant, pour les envoyer tout droit en enfer. Un troisième avait commencé de se tourner, mais n'avait pas encore saisi son arme, quand Esposito baissa le canon de la sienne, explosant les rotules du *pistolero* d'une rafale bien placée.

Si tout se passait bien pour lui, il aurait besoin de quelqu'un qui soit en état de parler.

Les deux derniers flingueurs avaient eu assez de temps pour saisir leurs armes, mais s'en servir de façon efficace en un tel moment était une autre histoire. Esposito cueillit le quatrième alors qu'il se tournait, un automatique étincelant à la main, et lui traça une ligne sanglante en travers du torse. Le type s'en alla vers l'arrière, grondant comme un animal blessé, mais il était définitivement silencieux avant même de s'étaler sur le sol gras.

L'ultime flingueur tira sans viser, à deux reprises, manquant largement sa cible. Esposito utilisa les dernières cartouches de son chargeur pour épingler le pourri au mur tel un papillon de nuit rouge sang. L'autre laissa dessus une longue traînée écarlate en même temps que ses jambes l'abandonnaient et qu'il glissait à son tour jusqu'au sol.

Rechargeant rapidement, Esposito écouta, guettant des voix, des bruits de pas ou de course. Il n'entendit rien. Par mesure de précaution, il laissa passer un long moment, toujours aux aguets, avant de bouger.

Il s'agenouilla enfin à côté du flingueur qu'il avait blessé aux genoux, sortit l'arme que l'autre avait dans son holster d'épaule et la balança de l'autre côté de la pièce. Le flingue rebondit avec un claquement métallique sur le sol de béton avant de glisser sur quelques mètres.

Le *pistolero* avait les rotules déchiquetées, et regardait Esposito avec des yeux luisant de larmes. Il souffrait le martyr mais tenta de bouger, de se déplacer en s'aidant de ses mains. Enfin, résigné, il attendit que le couperet tombe.

Sauf que, au lieu de lui tirer une balle entre les yeux, l'homme de la DEA lui demanda en espagnol :

— Tu m'entends ?

— Oui.

— J'ai un message pour Francisco Obregon, dit le jeune homme. Si tu me promets de lui faire la commission, je te laisse la vie sauve.

Le flingueur y réfléchit, l'espace d'un battement de cœur, grimaçant alors qu'une nouvelle vague de douleur le traversait, puis il hocha la tête.

— D'accord, dit-il.

— Je veux la fille. J'ai décidé d'accentuer la pression jusqu'à ce que Francisco l'ait laissée partir indemne. Il ne trouvera pas de meilleur marché en ville. Il devrait y penser, compris ?

— Une fille ?

Malgré la douleur, le flingueur était troublé.

— C'est pas ton problème, lui dit Esposito. Tu te contentes de faire passer le message, O.K. ?

— Cette fille, tu veux qu'elle revienne ?

— Et indemne, j'ai dit. Tu peux te souvenir de ça ?

Le flingueur acquiesça d'un hochement de tête.

— Alors, tu vis, conclut Esposito.

Et il laissa l'abattoir derrière lui, pour gagner une autre des cibles qui se trouvaient sur sa liste.

Malgré l'heure tardive, le QG de campagne d'Armando Castillo était plein d'animation. De l'endroit où il se trouvait, de l'autre côté de la rue, Bolan put apercevoir une demi-douzaine d'hommes. À l'évidence, ce serait une soirée exclusivement masculine, un rassemblement de muscles pour défendre la cause.

Jusque-là, Bolan s'était abstenu de venir chatouiller les troupes de Castillo, et il n'avait d'ailleurs toujours pas l'intention de s'en prendre aux bénévoles qui travaillaient pour la campagne. Pour ce qui concernait les troupes de choc, c'était une autre affaire. L'Exécuteur savait qu'ils appartenaient pour certains à la DGI, les autres étant des brutes locales recrutées pour harceler et effrayer les volontaires qui participaient activement à la campagne de Grandier. La DEA avait pu mettre un nom sur quelques-uns des lascars pourvus de casiers à rallonge dans lesquels on trouvait pêle-mêle des délits allant de l'agression au vol, en passant par l'homicide, l'incendie criminel, le viol...

Ils étaient la lie d'une société qui essayait d'évoluer, de renaître sous la forme d'une démocratie viable. Si jamais un accident venait ce soir mettre un terme à leur misérable carrière, personne n'irait les pleurer.

Pour pénétrer l'endroit, il pensa d'abord à une entrée en force par la porte principale, puis il la raya de sa liste et roula vers l'arrière de la maison. L'allée qui longeait le bâtiment lui offrait un meilleur angle d'attaque, sans une fenêtre par laquelle l'ennemi pourrait le voir

arriver.

Il prit le mini-Uzi équipé de son réducteur de son et le glissa sous son imperméable puis, des chargeurs pleins les poches, il descendit de la voiture, sous la pluie battante. Il eut atteint la porte en trois enjambées, saisit le bouton qui faisait office de poignée, le tourna et constata qu'il ne résistait pas.

Le QG de campagne n'était visiblement pas un bunker de la mafia et personne ne s'attendait à une attaque frontale dans ce genre d'endroit.

La porte, à l'arrière, donnait sur une petite pièce de rangement. La lumière jaunâtre qui l'éclairait se déversa dans l'allée quand Bolan entra. Sur sa gauche, un gros type somnolait sur une chaise pliante, calée contre le mur.

Quand il sentit une brise humide rafraîchir son visage, le flingueur se réveilla. Trop tard. Alors qu'il essayait de récupérer le flingue qui se trouvait sous sa veste de survêtement, Bolan leva le mini-Uzi et pressa la détente, balançant presque en silence une triple rafale dans la gueule du pourri. Un motif abstrait de gris et de rouge se dessina derrière lui, sur le mur.

Bolan avait déjà quitté le débarras quand la chaise pliante s'effondra et laissa tomber son fardeau sans vie sur le sol. Devant le Guerrier, un étroit couloir traversait tout le bâtiment, jusqu'à la rue, avec, de part et d'autres, des portes donnant accès à des bureaux. Les deux premiers étaient inoccupés, mais Bolan entendit des voix dans la pièce suivante, sur sa gauche.

Il approchait du seuil quand un flingueur en sortit et l'aperçut, donnant l'alarme en hurlant. Bolan leva aussitôt le mini-Uzi, fit feu d'une main, et le type s'effondra. Pour l'effet de surprise, c'était foutu et l'Exécuteur s'occupa immédiatement des deux hommes installés dans la pièce. Il passa la tête et le canon de son arme à travers la porte ouverte, faisant déjà feu alors que les autres levaient la tête et voyaient la mort faire irruption dans leur univers trop tranquille. L'un était assis sur le bureau tandis que l'autre se tenait à côté de lui, debout. Aucun des deux n'avait eu le temps de saisir une arme lorsque la volée d'ogives brûlantes s'abattit sur eux, mortelle.

Dans le bâtiment, c'était la panique. Au moins cinq voix lançaient des jurons, posaient des questions, et personne ne semblait commander ce petit monde en déroute. Bolan continua sa progression dans le couloir, les jambes pliées, le buste penché, pleinement conscient des lumières fluorescentes qui éclairaient l'endroit, au-dessus de sa tête.

Un flingueur vint se placer dans sa ligne de tir, les mains fermées sur un pistolet automatique. Le Uzi cracha, et Bolan vit son adversaire vaciller, pissant le sang d'une ligne d'impacts percés de son torse à son

estomac. Encore un malheureux qui n'aurait pas d'oraison funèbre.

L'Exécuteur suivit le couloir, le Uzi devant lui, prêt à tout. Quelqu'un tirait à l'aveugle depuis une pièce située à l'avant, et les balles criblaient de plomb inutile le mur, sur la droite, plusieurs mètres devant Bolan. Il plongea la main dans la poche de son imperméable, sortit une grenade à fragmentation et retira la goupille. Plus que tuer ses ennemis, l'Exécuteur espérait créer une diversion qui amènerait les pourris à baisser la tête assez longtemps pour lui laisser le passage et lui permettre de parcourir les derniers mètres du couloir.

Il lança la grenade de la main gauche, la vit toucher le sol et disparaître de sa vue sur la droite, derrière l'angle de mur. Un cri jaillit, mais les autres ne pouvaient pas faire grand-chose. Il entendit quand même des bruits de pas précipités avant l'explosion qui pulvérisa les vitres et lui laissa comme un bourdonnement dans ses oreilles.

Il se précipita pour franchir les quelques mètres qui restaient et entra dans la pièce de devant en effectuant une roulade sur l'épaule. Quelqu'un lui tira dessus, mais trop haut, et Bolan vida dans cette direction ce qui restait du chargeur de son Uzi, avant d'aller se réfugier derrière un gros bureau de bois et de métal.

Alors qu'il rechargeait rapidement son arme, il vérifia les dommages causés par la grenade. Il y avait un homme à terre, qui saignait abondamment d'une vilaine blessure au crâne, et dont le pantalon salement teinté de rouge indiquait d'autres dégâts. Bolan l'oublia pour se concentrer sur un autre flingueur, qui s'agitait derrière le classeur lui servant d'abri.

Le type était forcément un peu sonné par l'explosion, mais il était aussi armé d'un fusil à canon court qu'il tenait devant lui, le doigt sur la détente. Clignant des yeux à cause de la fumée et de la poussière qui tourbillonnaient autour de lui, il cherchait sa cible. Il aurait suffi d'une fraction seconde de plus pour qu'il la trouve, mais c'en fut terminé de sa chance et du temps qui lui était imparti quand Bolan pressa la détente du Uzi, balançant une rafale courte mais précise.

Le flingueur fit un pas de deux désarticulé, tomba sur le cul avant de basculer, lentement, sur le côté. Il laissa échapper son fusil et resta ensuite sans mouvement dans une mare de sang qui s'élargissait. Ses yeux sans vie étaient fixés sur Bolan.

Les autres pourris s'étaient remis du choc causé par la grenade et ils s'activaient. Le Guerrier se tourna pour les affronter, couché derrière le bureau. Le mini-Uzi crachota, et, un battement de cœur plus tard, les deux tueurs étaient tous les deux immobiles, répandant leur vie dans une mare sanguinolente.

Poussée par le vent, la pluie s'engouffrait à travers les fenêtres à présent fracassées. Alors que Bolan se redressait, quelque chose attira

son attention, un bruit inattendu dans le silence assourdissant qui suivait le combat.

Des sanglots...

Le Guerrier suivit le son jusqu'à une porte. Les pleurs venaient de derrière.

Il poussa le battant, mettant un genou en terre, son pistolet-mitrailleur prêt à faire feu. Un jeune type était recroquevillé entre un urinoir et le mur, les mains levées comme pour se protéger. Visiblement, il avait été surpris par la fusillade et ça lui avait coupé l'envie de pisser.

— Tu parles anglais ? demanda Bolan.

— Oui.

— Tu as une possibilité de rester en vie.

Le gosse cligna des yeux et suspendit son souffle, comme s'il n'était pas certain d'avoir bien compris.

— Laquelle ?

— J'ai besoin d'un garçon de courses. Tu peux te rappeler un message et le répéter à ton patron ?

— Oui, m'sieur.

— Je veux qu'on me rende la fille. C'est ça le message. Quelqu'un la retient et je veux qu'elle revienne, vivante. Fais en sorte que Castillo réponde.

— Castillo ?

— Tu travailles pour lui, non ?

— Je travaille pour Ramon Gutierrez.

— Bien. Dans ce cas, dis-le-lui. Il fera passer le message. Alors, tu te souviendras ?

— Oui, m'sieur.

— Et ne retombe pas entre mes pattes, tu n'auras pas de deuxième chance.

La voix du Guerrier, sourde et glacée, semblait terroriser le jeune pourri. Il ne put répondre que par un hochement de tête, mais l'Exécuteur avait déjà quitté les lieux.

Pablo Obregon n'arrivait pas à y croire : tout ce à quoi ils avaient travaillé au cours des douze derniers mois allait à vau-l'eau, se déchirait comme du papier de soie mouillé. Et le pire, dans tout ça, c'était qu'il n'avait pas la moindre idée du responsable de ce bordel. Un bordel qui lui avait coûté... Il préférait ne pas y penser. Son frère et lui seraient bientôt à court d'effectifs – ça, c'était sûr. D'autres gars allaient venir de Medeline, mais cela prendrait du temps.

Bon sang ! Comment en étaient-ils arrivés là ?

Il pensa au coup de téléphone de provocation qu'il avait reçu de cet étranger – un Américain, vu son accent. Le salaud qui avait détruit son bureau, descendu sous ses yeux trois de ses hommes et l'avait obligé à

ramper sur le sol...

Pablo en avait plein le cul de cette situation. Il avait été obligé d'aller se planquer dans ce petit appartement du centre de Hollandia, loin de sa maison et de ce luxe qui, pour lui, était la marque de son autorité. Cet endroit le rendait claustrophobe – surtout cette chambre, avec sa peinture beige sur les murs et le plafond, cette moquette élimée. Soi-disant, c'était ce que ses hommes avaient trouvé de mieux comme planque en un laps de temps très court, mais Pablo en crevait de rage.

Il était si absorbé par ses pensées qu'il ne remarqua qu'à peine les premiers coups de feu. Mais le bruit familier du verre qui se fracassait le fit jaillir de son lit défait, un pistolet en main. Dans le salon, ses hommes tiraient – trois flingues, un quatrième. Et les autres ? Où étaient-ils, bon sang ?

Le moment était mal choisi pour se poser des questions. Pour des raisons de sécurité, sa chambre n'avait pas de fenêtres, ce qui voulait aussi dire qu'il n'avait aucun moyen de se tirer.

Pablo pensa à ramper sous le lit... et renonça aussitôt. La honte, il avait déjà donné.

Dans le dressing-room, donc. Il n'avait pas d'autre choix.

Il traversa la pièce en trois foulées et se recroquevilla tout au fond de la vaste penderie qui puait le renfermé, fermant la porte derrière lui. Il chercha un verrou, dans le noir, mais il n'y en avait pas – évidemment !

Alors qu'il attendait, il se rendit soudain compte que le bruit de la fusillade avait cessé. Il entendit des bruits de pas sur le parquet. Quelqu'un s'approcha de la porte de la chambre, tourna la poignée et trouva la porte ouverte. On marchait dans la chambre, à présent, vers la salle de bains. Puis Pablo entendit les bruits de pas se diriger vers le placard. Incapable d'attendre plus longtemps, il jura et tira quatre fois à travers la porte. Les trous creusés par ses balles laissèrent passer des rais de lumière dans sa cachette.

La réponse fut immédiate. Et terrifiante.

À peine sa dernière balle était-elle partie qu'une nuée de plomb brûlant lui répondit, qui déchiqueta la porte du placard. Un pistolet-mitrailleur équipé d'un réducteur de son était en train de réduire le bois en charpie et d'exploser le mur qui se trouvait derrière. Dans moins d'une seconde, ce serait à lui de passer au crible de cette machine de mort.

Et puis, brutalement, le jacasement insoutenable de l'arme cessa, remplacé par une voix grave, comme venue d'outre-tombe :

— Je te laisse une chance, Pablo. Tu peux mourir ici ou vivre encore un moment. À toi de choisir. Si tu décides de vivre, j'ai besoin de ton arme.

Réprimant un juron, le mafieux eut vite choisi et il fit glisser le pistolet au-dehors.

— Je sors, ne tirez pas !

Pour la honte, il était encore gagnant...

CHAPITRE XIV

Francisco Obregon somnolait quand son valet de chambre vint le réveiller. Francisco eut d'abord du mal à voir clair dans ses pensées, puis il éprouva un réel soulagement en constatant qu'il était vivant, entier, et qu'il avait pu sortir indemne de son rêve.

Un cauchemar, en réalité, dans lequel il était poursuivi par une imposante silhouette sans visage, armée d'un Beretta 92F.

— Monsieur ?

— Quoi ? fit Francisco avec rage, encore sous l'emprise de son mauvais rêve.

— Le téléphone, dit l'autre simplement.

— Tu vas me dire qui c'est, ou je dois deviner ?

— Votre frère, monsieur.

— Pablo ? Qu'est-ce qu'il veut ?

Mal à l'aise, le domestique haussa les épaules.

— Il ne l'a pas précisé. Il a simplement dit qu'il voulait vous parler.

Très vite.

Quand le larbin eut quitté la pièce et fermé la porte derrière lui, Francisco décrocha son téléphone personnel.

— Allô ?

— Salut, Francisco !

Merde ! Ce n'était pas du tout la voix de Pablo. Alors que Francisco était sur le point de raccrocher, son correspondant lui dit :

— Ton frère te fait un petit coucou.

— Où est-il ?

— Il est allongé, là, sous mes yeux. Sale nuit pour Pablo. Envoie deux de tes hommes jeter un œil à l'appart où il se terrait, et tu comprendras ce que je veux dire.

— Vous êtes qui ?

— Quelqu'un qui s'intéresse à ta famille, Francisco. En enlevant Alicia Grandier, vous avez fait une grosse erreur, tu sais.

— Vous déraisonnez, ou quoi ? Je n'ai enlevé personne, moi.

— Alors, je me suis trompé. Mais voilà ce que c'est, de se trouver juste derrière Castillo : parfois, tu te prends en pleine poire des trucs qui ne t'étaient pas destinés.

— Désolé, mais je ne comprends pas un mot de ce que...

— Alors, écoute bien.

La voix s'était faite plus tranchante que l'acier, réclamant toute l'attention de Francisco. Il garda pour lui les répliques qui se bousculaient sur ses lèvres et attendit.

— Voilà qui est mieux, dit l'autre. Maintenant, la vie de ton frère dépend entièrement de celle de cette jeune femme, tu saisis ? Tout ce que tes hommes ou ceux de Castillo lui auront fait se répercutera directement sur ton frère – avec les intérêts. Et quand il n'y aura plus rien à tirer de lui, je m'occuperai de toi.

— Et pourquoi vous ne le faites pas maintenant, au lieu de jouer à vos petits jeux ?

— Parce que tu crois que je suis en train de jouer ? Quelqu'un a dit au père d'Alicia qu'il la lui renverrait par morceaux s'il n'abandonnait pas les élections demain, avant midi. Tu veux que je t'envoie quelque chose, moi aussi ? Qu'est-ce que tu dirais d'un petit bout de Pablo pour poser sur ta cheminée ? Je suis sûr qu'on peut se mettre d'accord sur quelque chose qui ne lui manquerait pas trop...

— Comment je peux être sûr que vous l'avez vraiment capturé ? demanda le *capo* complètement déstabilisé.

— Il a dit deux ou trois mots à ton larbin, mais il est devenu un peu trop agité et j'ai dû le coucher. Il dort, en ce moment. Je ne peux pas te promettre qu'il fait des jolis rêves.

— J'ai besoin d'une preuve.

— Pour quoi faire ? Tu m'as dit que tu n'avais pas la fille – quelle différence ?

— Je peux la trouver, bon sang ! Quelqu'un l'a enlevée, à Hollandia, et je peux faire passer le mot pour savoir qui. On obtient des réponses très vite, ici.

— Je l'espère... pour ton frère.

— La preuve ! insista Francisco.

— Va jeter un coup d'œil à son appartement. Mais fais gaffe : les flics doivent être là-bas, maintenant, et je ne voudrais pas que tu te fasses coffrer alors que tu as encore du boulot. Si ça ne te suffit pas, je peux t'envoyer son petit doigt au courrier du matin. Tu pourras toujours demander à un de tes copains de la police de vérifier l'empainte.

— T'es qu'un enfoiré !

— C'est exact. Et tu vas garder ça bien en tête si jamais tu avais l'intention de me baiser, Frankie.

— Mais au cas où il y aurait un problème avec la dame...

— Alors, ton frère aura un problème. C'est aussi simple que ça.

— Ce que j'essaie de te dire, c'est que le temps que je la retrouve, il se pourrait qu'elle ne soit pas en super forme. Tu saisis ?

— Croise les doigts, suggéra le Guerrier d'un ton glacial. Ou bien allume un cierge.

— Hé !

— Arrêta ça, Frankie. Si tu veux revoir Pablo entier et en bon état de marche, fais ce que tu as à faire.

— Comment est-ce que je peux te joindre ?

— C'est moi qui te contacterai. Et entre-temps, je ferai quelques visites de courtoisie, ici et là, juste pour te montrer à quel point je suis sérieux.

— Hé, mec...

Mais la ligne avait été coupée. Francisco brailla pour appeler son valet de chambre.

— Tu m'as dit que c'était Pablo, au téléphone ! lui lança-t-il d'un ton plein de reproche.

— Oui, monsieur.

— Tu es sûr de toi ? Tu t'es pas trompé ?

Le larbin parut stupéfait.

— Bien sûr que non, monsieur. Je connais sa voix. Il m'a dit : « Salut, c'est Pablo. Passe-moi mon frère. » Je lui ai obéi.

— D'accord. Laisse-moi.

C'était Francisco qui avait eu l'idée de s'en prendre à Alicia Grandier, mais l'opération avait échoué – laissant quatre de ses *soldati* sur le carreau. Depuis, il n'avait cessé de se prendre des coups, terribles, et de tituber sous le choc. Il n'avait eu ni le temps ni l'opportunité de monter un autre enlèvement.

Et puis quelqu'un avait réussi là où les troupes avaient échoué.

Gutierrez ? C'était bien possible. Ou bien les Cubains, si on pensait au talent qu'ils avaient pour foutre le bordel.

En tout cas, Francisco était bien décidé à récupérer son frère, à n'importe quel prix. Une fois qu'il aurait réussi, il prendrait le temps de punir le ou les hommes responsables de ses ennuis.

Mack Bolan et l'homme de la DEA s'étaient retrouvés dans le petit appartement leur servant de point de ralliement pour faire le point, et Esposito avait accepté de garder Pablo Obregon pendant que Bolan partait allumer quelques autres foyers dans Hollandia.

Son premier objectif avait pour but d'empêcher Francisco de dormir.

Il vit le convoi arriver à environ cinq cents mètres de lui – quatre breaks se déplaçant en file indienne et dont les phares découpaient l'obscurité zébrée de pluie. Ils étaient de sortie suite à la conversation de Bolan avec Francisco – pour aller vérifier ce qui s'était passé dans la planque de Pablo. Bolan leur réservait une surprise à sa manière.

Avec son cylindre rotatif douze coups et sa crosse de pistolet à l'avant, le lanceur MM-1 était un article d'un genre très spécial. Il était conçu pour recevoir— au lieu des munitions standard – toute une série de projectiles 40 mm, dont des gaz lacrymogènes, de la chevrotine, des ogives explosives ou incendiaires.

Une fois chargé, le MM-1 pesait plus de vingt kilos et avait une portée de 120 mètres, mais, étant donné les conditions météo

catastrophiques, Bolan tirerait de bien plus près.

À deux blocs de lui, il eut la voiture de tête dans sa lunette, et il la laissa approcher. Il aurait besoin d'un léger mouvement gauche-droite pour tous les avoir, mais même s'il manquait la voiture de queue, Bolan serait satisfait. Le but prioritaire de l'opération était de briser les nerfs d'Obregon, et de poursuivre cette tactique durant les prochaines heures, tant que la vie de son frère pesait dans la balance – une manœuvre qui visait à l'empêcher de trouver une solution de rechange à son problème.

Plus qu'un bloc et ça irait. Ils étaient à environ huit cents mètres de l'appartement dans lequel il avait cueilli Pablo Obregon, et où la police était sans doute toujours occupée à essayer d'y voir clair au milieu du carnage.

Le temps que les autres s'approchent encore d'un demi-bloc, et Bolan expédia son premier projectile à travers la calandre de la voiture de tête, passant déjà à la cible suivante alors que le capot se soulevait en libérant un champignon de feu et de fumée, et allait s'écraser contre le pare-brise. La voiture s'arrêta presque aussitôt. Alors qu'une épaisse fumée s'échappait de sous le châssis, les portières s'ouvrirent à la volée, livrant le passage aux flingueurs qui se trouvaient à bord et sortaient dans la panique. Sans s'occuper d'eux, Bolan se déplaça.

Le conducteur de la voiture de queue avait déjà commencé de faire demi-tour, et Bolan le prit de vitesse, balançant son second projectile de 40 mm directement à travers le pare-brise noyé de pluie. La tactique idéale pour fermer l'arrière du convoi et prendre au piège les deux voitures centrales entre des carcasses embrasées. Son plus gros problème, maintenant, était représenté par les *soldati* armés qui avançaient sur la chaussée à la recherche d'une cible.

Le Guerrier se concentra en premier lieu sur les voitures prisonnières, expédiant très vite ses troisième et quatrième projectiles. Les véhicules explosèrent dans des jaillissements de flammes. Alors que les réservoirs s'embrasaient, de nouvelles explosions coururent sur ce qui restait des voitures. Le feu parut se répandre partout, libérant des traînées bleutées qui serpentaient dans la nuit.

Deux des flingueurs n'avaient pas été assez rapides pour s'écarter à temps. Les cheveux et les vêtements en feu, ils couraient comme des fous en hurlant et continuaient de brûler malgré la pluie. Leurs copains, désorientés, se dispersaient à droite et à gauche, sans avoir repéré d'où venait la menace. Le MM-1, avec son cache-flammes, l'avait jusque-là bien servi, et Bolan décida de le garder – délaissant le M-16/A-1 qui était posé par terre, à côté de lui.

Il repéra trois flingueurs qui se précipitaient pour aller trouver refuge dans l'entrée d'un immeuble, sur sa gauche, et il dirigea le

lanceur vers eux, les chassant comme un chasseur le fait avec un daim. Il soupira, pressa la détente, et le projectile fondit sur ses cibles, explosant à moins de deux mètres d'eux. Le shrapnel et l'onde de choc eurent un effet dévastateur.

Ces hommes étaient des tueurs, des vétérans des guerres de la drogue qui terrorisaient Bogota et Medelina. Tous avaient les mains rouges du sang de leurs victimes, sans doute innombrables. Et le jour du Jugement dernier était arrivé pour eux.

Deux hommes coururent le long du trottoir, sur la droite de Bolan, à environ une quarantaine de mètres, et le Guerrier les rattrapa avec un projectile qui les heurta de plein fouet. Ils s'affalèrent, pareils à des poupées de chiffons désarticulées, dans la pluie et le vent. Les flammes qui s'élevaient à présent des voitures donnaient à Bolan assez de lumière pour traquer d'autres cibles, et lui permettaient aussi de surveiller ses flancs.

Combien en avait-il eu, jusque-là ? Il en compta sept sur la chaussée et le trottoir, estimant que la voiture de queue devait transporter trois ou quatre hommes, probablement incinérés dans leur véhicule. Il lui restait donc environ quatre ou cinq adversaires et il ne devait pas perdre de vue que le temps lui était compté.

Comme s'il attendait le signal, un flingueur se montra dans la rue, émergeant de l'embrasure d'un magasin de photo et balança avec son pistolet-mitrailleur des rafales dans la direction approximative de Bolan. Il n'était pas si loin, en fait, puisque certaines de ses balles vinrent mordiller la brique et le plâtre non loin de l'Exécuteur. Mais celui-ci ne laissa pas à son ennemi le temps d'améliorer son tir.

Si la pensée que le magasin était sans doute le gagne-pain de quelqu'un l'effleura, il espérait seulement que les propriétaires étaient bien assurés. Car, de toute façon, le flingueur demandait qu'on s'occupe de lui, et vite.

Bolan amena ses fils de visée sur la porte, plissant les yeux à cause de la pluie et du vent, et il pressa doucement la détente. Un bruit sourd se fit entendre, et le projectile se perdit dans l'ombre, avant de s'épanouir dans les flammes et la foudre aussitôt après l'impact.

L'explosion projeta le flingueur hors de sa cachette, du trottoir jusqu'au milieu de la route. Le cadavre fumant ressemblait encore vaguement à un corps humain, malgré un bras en moins et une jambe tordue selon un angle bizarre. Il était étendu sur le ventre, sans mouvement, dans une impressionnante mare de sang.

Et ce fut tout.

S'il y en avait encore deux ou trois dans le coin, ils iraient rapporter à Obregon ce qui venait de se passer. Dans ce genre de situation, les témoins avaient cela de bien qu'ils pouvaient aller répandre la peur parmi leurs semblables en décrivant par le menu un

massacre exécuté.

Francisco y réfléchirait à deux fois avant d'engager une autre armée sur le champ de bataille ; et quand lui et Bolan se parleraient de nouveau au téléphone, il serait plus réceptif pour négocier.

Autrement, son frère devrait payer l'addition.

Pour cette rencontre, Ramon Gutierrez prit avec lui quatre hommes armés, qui s'entassèrent dans la berline noire. Une convocation de Francisco Obregon n'était pas quelque chose d'agréable. Cela signifiait forcément des mauvaises nouvelles – ce que sa voix, au téléphone, avait d'ailleurs confirmé.

Il n'avait fait aucune allusion au problème en question. C'eût été trop demander. Non, il lâcherait sa bombe quand ils se retrouveraient face à face.

D'où la présence des *soldati*. Une troupe plus importante aurait semblé agressif, belliqueux, alors que cela passait là pour une simple mesure de sécurité. Cinq flingues, en comptant le Glock 23 de Ramon, constituaient donc un bon compromis.

C'était Francisco qui avait choisi le lieu de la rencontre, un petit parc situé dans le sud-ouest de Hollandia. La nuit tombait, et si Gutierrez avait l'impression que les dernières heures avaient été utiles, et même plaisantes, rien n'était acquis ni garanti.

Certes, il avait maintenant quelque chose de solide contre Martin Grandier, mais son atout pouvait lui exploser en plein visage, s'il baissait sa garde ne fût-ce qu'un moment.

La victoire ne serait certaine qu'une fois les élections terminées, quand les bulletins de vote auraient été recueillis et comptés, plaçant Armando Castillo au poste de Premier ministre pour un mandat de six ans, et La Havane maître de l'île en sous-main. Quand cela serait fait, alors oui, Gutierrez pourrait se détendre.

— Ils nous ont précédés, dit le conducteur.

Il tendit le doigt et désigna un point, de l'autre côté du pare-brise. Se penchant en avant, Gutierrez repéra la silhouette sombre d'une limousine, unique véhicule stationné sur le parking.

— Je veux de l'espace entre nous, déclara-t-il.

— D'accord.

La pluie s'était momentanément calmée, mais le pavé luisait, et Gutierrez put entendre l'eau qui dégoulinait du feuillage quand il descendit de la voiture, ses hommes juste derrière lui. Le chauffeur de la limousine d'Obregon sortit à son tour et contourna le véhicule pour aller ouvrir à son patron, très élégant dans son costume de lin de grand tailleur. La veilleuse intérieure de la limousine laissa voir qu'il n'y avait pas d'autre passager, mais Gutierrez avait du mal à croire que l'homme était venu seul.

— T'as apporté quelques-unes de tes playmates ? lança Francisco.

Qu'est-ce qui se passe ? Je te fais peur ?

— Il y a des raisons d'avoir peur, en ce moment. Beaucoup de gens se font tuer ici et là, en ville.

— Surtout des gens à moi, souligna Obregon. Tu ne saurais pas à quoi c'est dû, par hasard ?

— J'ai moi aussi perdu des hommes.

— Mais tu as récupéré quelqu'un, à ce que j'ai cru comprendre.

— Je ne vois pas ce que tu veux dire, répliqua Gutierrez.

Derrière lui, il sentit ses soldats qui se tendaient, prêts à tout.

— Je te parle de la fille du vieux, expliqua Obregon. C'est quoi, son petit nom, déjà ?

— Je ne...

— Arrête ça ! Quelqu'un l'a enlevée, et ça n'est pas moi. Ça rétrécit plutôt le champ de recherche, si tu vois ce que je veux dire.

— Qu'est-ce qui te fait penser que...

— Je ne pense rien, Ramon. Je connais ta façon d'agir, la façon dont ton cerveau fonctionne. Là, tu as eu une bonne idée, je t'accorde au moins ça. Je l'avais eue moi-même, mais je n'ai pas réussi à la mettre en pratique. Le problème, c'est que les choses tournent mal, maintenant, et que ça me retombe dessus. Je n'aime pas ça.

— Et après ? Je ne peux quand même pas la relâcher comme si rien ne s'était passé !

— On ne se comprend pas. Tu crois que je te *demande* de la relâcher ? En fait, je te l'ordonne. La vie de mon frangin dépend de ce que tu vas faire, et si jamais il y passe à cause de toi, je te promets que tu regretteras le jour où ton père a rencontré ta mère. Est-ce que ça commence à rentrer dans ton putain de crâne de Cubain ?

Gutierrez sentit la colère lui embrasser les joues. Derrière lui, il put entendre ses hommes qui s'agitaient, impatients.

— Tu as la langue trop bien pendue, Francisco.

— Et toi, dit l'autre en souriant, tu as une tache sur son T-shirt.

Gutierrez baissa les yeux et vit le point rouge au milieu de son torse. Il cligna des yeux et se tourna vers ses *soldati*. Ils avaient chacun sur le torse ou le front un petit cercle cramoisi – des lunettes visée laser, sans aucun doute, fixées sur des fusils ou des armes automatiques. Les tireurs devaient être cachés quelque part dans les ténèbres ruisselantes du parc. Ramon savait qu'il se ferait découper en morceaux avant même d'avoir pu saisir son Glock. Et ses troupes étaient neutralisées.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda-t-il enfin.

— La femme. Elle est toujours vivante ?

Gutierrez approuva d'un hochement de tête, à contrecœur.

— Et en état de voyager ?

Nouveau hochement de tête.

— J'accepterais que tu me la livres sous une heure. Tous les arrangements pour qu'elle revienne saine et sauve passeront par moi. Tes problèmes sont derrière toi, Ramon... à moins que tu essayes de me doubler.

— Pourquoi je ferais une chose pareille ? demanda Ramon, vaincu.

— Va savoir ! Une fierté mal placée, un ordre de La Havane... Mais ce serait une grave erreur.

— Où est-ce que je dois la laisser ?

— Va directement chez toi. On te contactera dans quinze minutes. Suis les instructions à la lettre, et il n'y aura aucun problème.

— Et pour le reste ? demanda Ramon. Les hommes qui veulent la récupérer ?

Francisco eut un drôle de sourire, totalement dépourvu de chaleur.

— Je me charge d'eux. Ne t'inquiète donc pas. Tout ce que tu as à faire, c'est de suivre les ordres.

Enrageant de l'humiliation qu'il endurait devant ses hommes, Gutierrez hocha la tête, très vite.

— J'attendrai ton coup de fil.

— C'est bien, Ramon. Malgré tout ce que racontent les gens, je savais bien que tu n'étais pas un total imbécile.

CHAPITRE XV

Une aube grisâtre éclairait le ciel, et Bolan, lui, se trouvait dans la petite cuisine de la planque d'Esposito. Il n'avait dormi que deux heures mais se sentait tout de même en pleine forme. Il avait fait du bon travail et savait que le plus dur était devant lui. Terminant de boire son café, il composa le numéro de la ligne privée de Francisco tandis que la pluie et le vent fouettaient sans relâche les carreaux. Si les météorologues avaient vu juste, encore quelques heures et ils découvriraient toute la force du cyclone, désormais baptisé Arturo.

Et Arturo ne serait pas le seul cataclysme à s'abattre sur la ville.

On n'exigea aucune explication quand Bolan demanda à parler à Obregon.

— J'écoute, dit presque aussitôt le *capo*.

— Tu as la femme ?

— Oui.

— Elle va bien ?

— Il y a eu un petit problème au moment de la récupération, révéla Obregon.

La voix de l'Exécuteur se fit tranchante.

— Explique.

— Même si tu es persuadé du contraire, ce n'est pas moi qui la retenais. J'ai quand même réussi à la retrouver et à la ramener. Malheureusement, elle ne se trouvait pas en compagnie d'hommes parmi les plus respectables.

— Précise ! Il se pourrait que ton frère me doive quelque chose...

— Elle n'a pas été déshonorée. Mais ses ravisseurs ont essayé de l'interroger – à propos de son père, j'imagine. Et ils se sont montrés un peu trop... enthousiastes.

Ce qui signifiait qu'elle avait été battue. Bolan crispa les doigts sur le combiné du téléphone.

— Va jusqu'au bout, dit-il. Crache le morceau.

— Elle a juste quelques bleus, affirma Obregon. Je ne suis pas toubib, moi, mais elle marche toute seule et elle parle de façon cohérente. Elle n'a rien de cassé, et quand je lui ai fait servir un repas, elle a mangé avec appétit.

— J'espère pour Pablo que tu ne me racontes pas des conneries.

— Bien sûr que non !

Le ton de Francisco éveilla la méfiance de Bolan, qui garda pour lui ses remarques.

— On va procéder à l'échange dans soixante minutes. Tu connais le

jardin botanique ?

— Je n'y suis jamais allé, mais je devrais pouvoir trouver.

— Tu as intérêt. Dans une heure, pile. Tu amènes la fille. J'amène Pablo. Et on devrait pouvoir s'entendre.

— J'attends ça avec impatience.

— Et, bien sûr, tu te doutes de ce qui arrivera si jamais tu essaies de jouer au plus malin ?

Bolan coupa la communication et resta un instant immobile. Malgré les promesses de Francisco, le Guerrier était persuadé que l'autre allait lui réserver une surprise de son crû au moment de l'échange. Obregon ne pouvait pas se permettre d'être publiquement mis en échec. S'il n'usait pas de représailles contre Bolan – qui en mettait un sacré coup à l'honneur de la famille –, il se retrouverait dans une position très inconfortable.

L'astuce allait consister à arracher Alicia de ce piège et à le retourner contre Obregon.

Bolan repassa dans sa tête le plan qu'il avait préparé pour écraser le *capo* d'Hollandia, mais il savait que les impondérables seraient multiples et qu'il faudrait improviser...

Quand elle entendit les bruits de pas qui s'approchaient, Alicia en termina rapidement dans le minuscule cabinet de toilette et retourna vers le lit avant que la porte s'ouvre sur Francisco Obregon.

Elle n'avait pas d'explications sur les raisons qui avaient poussé Ramon Gutierrez à la livrer à la mafia, mais ils étaient tous pareils, à ses yeux : des hommes corrompus et violents ligüés contre son père, prêts à tout pour amener Armando Castillo au pouvoir. S'ils parvenaient à leurs fins, La Nouvelle Amsterdam deviendrait leur terrain de jeu pour les six prochaines années – au moins.

— J'espère que vous vous sentez mieux, dit Obregon. Nous devons partir.

— Où allons-nous ? demanda Alicia.

— Vous retournez chez vous. Je m'occupe de ça.

Elle n'en crut rien et insista :

— Pourquoi ?

La question, simple, fit pourtant ciller Francisco. Il se reprit toutefois très vite, et recouvra son sourire onctueux.

— Mes affaires m'obligent parfois à traiter avec des personnages maladroits et impulsifs, expliqua-t-il. C'était une grosse erreur de leur part de s'en prendre à vous comme ils l'ont fait. J'espère que vous me croirez si je vous dis qu'aucun n'a eu ma bénédiction ni mon soutien.

— Non, je ne vous crois pas.

— En tout cas, vous serez chez vous dans moins d'une heure, affirma le pourri sans se laisser démonter. Votre père vous attend. Nous devrions y aller.

Alicia n'avait pas le choix. Même si personne, dans cette maison, n'avait porté la main sur elle, il était impossible qu'elle leur accorde la moindre confiance. Dans l'immédiat, on n'allait pas lui tirer une balle dans la tête et se débarrasser de son cadavre. Ses geôliers avaient une autre idée en tête et chaque minute supplémentaire qui lui était accordée était une possibilité de leur échapper. Alicia gardait aussi l'espoir que Raul Camacho et son ami, Mike Belasko, allaient peut-être la retrouver.

— Je suis prête, annonça-t-elle.

— Tu dois avoir besoin d'aller aux toilettes, dit Rafael Esposito à son prisonnier. C'est le moment.

— Je me réserve, répliqua Pablo Obregon. Je pourrai bientôt pisser sur ta tombe !

— À ton aise. Je sais que ça ne gêne pas certaines personnes d'avoir un pantalon mouillé.

Le pourri perdit aussitôt son sourire, et un masque de haine se peignit sur son visage.

— Si tu te crois si fort, pourquoi tu me retires pas ces menottes, hein ? On verra qui est le plus balèze.

— Si je te retire tes menottes, Pablo, je serai obligé de te tuer. Non pas que ça m'ennuierait, mais j'ai besoin de toi, et vivant...

Esposito consulta sa montre.

— ... pour encore cinquante minutes, compléta-t-il.

Il coupa un morceau de ruban adhésif, qu'il appliqua ensuite sur la bouche d'Obregon. Sans se soucier des protestations du mafieux, il passa un moment à vérifier ses armes, à deux reprises – le Beretta et le pistolet-mitrailleur MP-5K, des chargeurs, le harnais qu'il mettrait sous son imperméable et laisserait à peine deviner son arme. Personne ne remarquerait rien dans la tempête – sauf peut-être les Obregon, qui devaient précisément comprendre que tout mouvement hostile signifierait sur le champ la mort pour Pablo.

Quoi qu'il arrive au moment de l'échange des prisonniers, si Bolan et lui réussissaient à s'en tirer, alors la guerre ne serait pas terminée. Ils n'étaient pas allés si loin et n'avaient pas risqué autant pour abandonner. Le vote final pouvait pencher d'un côté ou de l'autre de la balance, sur un coup de tête, mais il n'avait pas l'intention de laisser les Obregon dans une position leur permettant d'atteindre leur but – la domination de La Nouvelle Amsterdam.

— On y va.

Il obligea Pablo à se lever et le poussa vers la porte.

— Fais attention dans l'escalier, le prévint-il. Si tu te casses la jambe, je serai obligé de t'abattre – tu sais, comme les chevaux blessés.

L'autre lui adressa un regard haineux et marmonna des insultes

sous le bâillon.

— À ta place, j'économiserais mon souffle, lui conseilla l'homme de la DEA. Il se pourrait que tu n'en aies plus trop à utiliser.

Ramon Gutierrez savait une chose ou deux sur la vengeance. Il avait observé ceux qui foulaient les corridors du pouvoir à La Havane et noté la manière dont ils faisaient payer telle ou telle chose qu'ils imaginaient être une insulte. Voir les politiciens à l'œuvre n'avait fait que confirmer les leçons de sa jeunesse, à l'époque où il avait appris à tenir bon et à se bagarrer avec des brutes plutôt que de les laisser lui voler son honneur.

Les circonstances l'avaient obligé à se soumettre quand Obregon lui avait ordonné de libérer son otage. À ce moment-là, deux poids avaient pesé dans la balance : les armes braquées sur lui, mais aussi les ordres reçus de La Havane et qui lui interdisaient tout problème avec Obregon. Là-bas, à Cuba, des hommes de pouvoir et d'influence comptaient sur leur part du gâteau qu'était le trafic de la drogue, et Gutierrez serait tenu pour responsable s'il fichait tout par terre.

À moins, bien sûr, qu'il trouve quelqu'un d'autre pour endosser la responsabilité.

Francisco s'apprêtait à relâcher la fille, c'était à peu près certain. Six ou sept coups de fil avaient permis à Gutierrez d'apprendre que Pablo Obregon avait disparu, et que la plupart de ses flingueurs avaient été descendus au cours d'une série d'attaques éclair. Le raid contre le quartier général de Castillo, cette nuit, fournissait la dernière pièce du puzzle.

Quelqu'un s'efforçait de faire relâcher la fille en s'appuyant sur une campagne de terreur. La plupart de ces efforts étaient dirigés contre les Obregon, et ils se révélaient payants. Francisco était tout près de plier, de laisser tomber l'otage en échange de Pablo et d'un répit dans les attaques. À défaut d'autre chose, il gagnerait du temps – à moins que Gutierrez vienne se mêler de l'affaire et fiche par terre sa tentative d'apaisement. De cette façon, quand tout exploserait au visage du *capo* de Hollandia, leur ennemi sans nom – la CIA, la DEA, ou n'importe qui d'autre – porterait le chapeau pour sa destruction. Personne, à La Havane, n'irait suspecter Gutierrez, lui qui suivait les ordres à la lettre et se tenait toujours à carreau.

Dans l'ensemble, son plan était assez simple. Tout ce qu'il avait à faire, c'était suivre comme son ombre Obregon et ses hommes jusqu'au moment de l'échange. Gutierrez serait sur place avec ses *soldati* les plus sûrs, prêt à faire le ménage. S'il parvenait à découvrir qui livrait bataille à Castillo et écrasait cet ennemi en même temps qu'Obregon, La Havane le récompenserait à coup sûr. Les Obregon n'étaient pas irremplaçables !

En tout cas, la première partie de son plan, la phase de

surveillance, s'était révélée payante. Ses hommes l'avaient averti qu'il y avait du mouvement, avant de pister Obregon et sa petite compagnie quand ils avaient quitté la planque du *capo* en compagnie de la fille. Ramon se rendait maintenant à son tour au jardin botanique, qui n'était pas très loin. Il gardait le contact avec ses hommes grâce à son téléphone cellulaire.

Le jardin était fermé, à cette heure – et il le resterait de toute façon à cause de la tempête. Le lieu serait donc désert.

Gutierrez pouvait encore compter sur deux douzaines de *soldati* environ, et les deux tiers avaient répondu à son dernier appel. Il s'occuperait des autres plus tard, quand il aurait le temps. Car il serait surpassé en puissance de feu par les Obregon, et il ignorait tout des forces dont disposait leur ennemi commun.

Tout reposait pour l'instant sur l'effet de surprise. S'il s'en servait bien, et infligeait suffisamment de dommages dans les toutes premières secondes de l'affrontement, alors il avait des chances de l'emporter. Mais si les choses tournaient mal, Gutierrez savait qu'il vaudrait mieux pour lui qu'il tombe au combat avec ses hommes. En cas d'échec, il n'aurait aucune place dans le monde où se cacher à la fois du cartel de Medeline et de ses supérieurs à La Havane.

C'était la victoire ou la mort.

Il se préparait quelque chose. Bolan ne s'était même pas donné la peine de dire à Obregon de venir seul, ne voyant là qu'un gaspillage de salive. Il était évident que le *capo* cachait quelque chose dans sa manche – un plan pour récupérer son frère, punir Bolan et éliminer Alicia d'un seul coup.

Mais le Guerrier avait une police d'assurance-vie : Esposito était planqué quelque part dans la verdure balayée par le vent. Avec son M-16 A-11/ M-203, il était prêt à faire pencher la balance quand Obregon ferait son numéro.

Le seul hic était l'équilibre des forces : ils étaient deux contre... combien ?

Il préféra oublier ce calcul alors qu'il s'engageait sur le parking, avec Pablo Obregon à côté de lui, les mains menottées et la bouche couverte par un gros ruban adhésif. Bolan le sentit qui se redressait avec espoir en apercevant les quatre limousines noires stationnées les unes à côté des autres, l'avant pointé vers la rue et le véhicule de Bolan.

Quatre limousines représentaient une vingtaine d'hommes. Esposito et Bolan avaient peu de chances de l'emporter en se battant à un contre dix. Ce ne serait pas la première fois, mais le terrain d'affrontement était privé de tout moyen de se couvrir – à l'exception de la voiture... et de la tempête. Il fallait trente mètres pour atteindre le jardin, en admettant qu'il puisse rejoindre le grillage et l'escalader,

puis trouver un abri avant qu'une balle le couche au sol.

Bolan coupa net le fil de ces pensées négatives. Il détenait toujours Pablo et avait quelques surprises de son crû à l'intention d'Obregon – le sac banane qu'il avait passé autour de la taille de son prisonnier, par exemple, contenait du plastic C-4. Le détonateur était commandable à distance, depuis un petit boîtier fixé à la ceinture de Bolan. Pablo, qui le savait, était dans l'incapacité de prévenir son frère tant qu'il avait la bouche couverte de ruban adhésif.

Le Guerrier s'arrêta à une trentaine de mètres des imposantes limousines, mit le frein à main mais laissa le moteur tourner. Il vit bientôt les flingueurs quitter leurs véhicules et s'aligner comme un effroyable peloton d'exécution. Il dénombra vingt hommes, sans compter les chauffeurs, et aperçut enfin Obregon, avec Alicia près de lui, tous les deux trempés jusqu'aux os.

L'Exécuteur sortit, avant de tirer son prisonnier à sa suite. Dans le dos du pourri, il tenait un Colt Commando, une version raccourcie du M-16 A-1, avec un canon plus court et une crosse télescopique, mais une puissance de feu équivalente. Comme Esposito, il avait monté un lance-grenades M-203 40 mm sous le canon, le sien étant chargé avec une grenade antipersonnelle.

— Commence à marcher, dit-il à Pablo Obregon en le poussant.

Il s'aligna sur son pas et utilisa son prisonnier comme un bouclier. Les flingueurs de Francisco avaient pour certains la possibilité de l'abattre en tirant sur les flancs, mais ils devaient hésiter car, avec le vent et la faible visibilité, ils risquaient d'atteindre le frère de leur patron.

— Ça suffit.

Ils avaient parcouru une vingtaine de mètres, pendant lesquels Bolan n'avait cessé de regarder Francisco et Alicia à travers le rideau de pluie. Le signal, s'il venait, viendrait d'Obregon – peut-être un mot ou un geste, convenu par avance avec ses tueurs.

— J'ai la femme, comme tu vois ! lança Francisco. Elle commence à être mouillée. Si on se dépêchait...

C'est alors qu'un vacarme d'armes automatiques explosa depuis les buissons et les arbres qui se trouvaient derrière les adversaires de Bolan. Les balles se mirent à siffler à travers le parking noyé de pluie. À voir l'expression de Francisco, et la façon dont il s'accroupit pour sauver sa peau en tirant Alicia vers lui, il était évident que ses hommes n'étaient pas responsables de ce qui se passait.

Qui, alors ?

Avant que l'Exécuteur ait pu réagir, Pablo Obregon lui échappa et se mit à courir, se précipitant vers les positions de son frère. Plus de la moitié des hommes d'Obregon s'étaient tournés et tiraient vers le parc.

Bolan n'y comprenait rien, mais il n'avait pas le temps d'analyser :

il s'engouffra dans sa voiture et desserra le frein à main. Alors que le véhicule roulait déjà, il leva le Colt Commando à son épaule et pressa la détente pour expédier la grenade explosive 40 mm.

CHAPITRE XVI

Esposito, installé dans son nid à une douzaine de pieds du sol, entendit que l'on marchait au-dessous de lui. Les types faisaient de leur mieux pour avancer sans être entendus, bien aidés par la pluie et le vent, mais ces tueurs habitués à la jungle urbaine n'avaient aucune connaissance des techniques permettant de se déplacer discrètement en forêt. Malgré les torrents de pluie et les bourrasques incessantes, Esposito avait pu estimer leur nombre quand ils arrivèrent en vue, et il les observa tandis qu'ils se mettaient en ligne, leurs flingues dirigés vers le parking.

Là-bas justement, tout se passait à peu près selon ce qui avait été prévu. Obregon était arrivé avec les limousines, suivi de près par Bolan et son prisonnier. Ils avaient entrepris la première étape de l'échange, quand quelqu'un donna le signal aux flingueurs embusqués dans les buissons d'ouvrir le feu.

Alors que l'enfer se déchaînait, Esposito renonça à comprendre le pourquoi des événements. Du coin de l'œil, il vit Pablo qui s'enfuyait, les flingueurs de son frère qui se tournaient vers la nouvelle menace et Bolan qui se repliait vers sa voiture.

Esposito choisit une cible, pressa la détente de son lanceur M-203 et regarda la grenade exploser – une immense fleur rouge orangé qui s'épanouit dans un coup de tonnerre en projetant des corps à droite et à gauche. Des cris parvinrent jusqu'à lui, et il y eut un moment de flottement sur la ligne de feu quand les flingueurs regardèrent autour d'eux en se demandant ce qui se passait.

Profitant de ce bref moment de flottement, l'homme de la DEA engagea un nouveau projectile dans la chambre et tira vers l'extrémité la plus éloignée de la ligne, distante d'environ cinquante mètres. Il suivit la course de l'ogive, qui explosa comme la précédente et fut suivie des mêmes dégâts.

La brève satisfaction qu'éprouva alors Esposito faillit lui être fatale.

Il avait presque oublié les flingueurs qui se déplaçaient au-dessous de lui et s'étaient rapprochés de l'arbre qu'il avait choisi comme observatoire. Ils l'avaient repéré et levaient leurs pistolets-mitrailleurs vers lui quand leurs mouvements attirèrent son attention.

Ce fut la pluie qui le sauva. Le temps que l'ennemi ait pu le pointer avec précision, il avait dégagé et, lorsque les balles s'abattirent sur l'endroit qu'il occupait un instant plus tôt, il n'y avait plus personne. Privés d'une vision correcte, les pourris continuaient de tirer, pensant qu'ils avaient pris leur cible dans un feu croisé.

Ils ne comprirent leur erreur que lorsque Esposito se dressa devant eux, répliquant à leur attaque par quelques rafales courtes et précises.

Il commença par le flingueur de gauche, qui se trouvait un ou deux mètres en avant des autres. Le tueur prit une rafale en plein torse avant même d'avoir compris ce qui lui arrivait.

Son voisin, lui, vit venir le danger, mais trop tard. S'il eut le temps de baisser le canon de son pistolet-mitrailleur, qui n'avait pas cessé de tirer, ses balles ne réussirent qu'à dessiner dans l'arbre un motif aussi abstrait qu'inutile.

Dans le même temps, le M-16 A-1 expédia une nouvelle rafale qui éventra le flingueur du sternum à la boucle de sa ceinture.

Un peu plus loin, sur la gauche d'Esposito, la bataille faisait rage sur le parking. Les armes automatiques crépitaient, ponctuées par des explosions. Les flingueurs embusqués dans le parc, quels qu'ils soient, représentaient un gros grain de sable capable de détraquer le plan qu'il avait préparé avec l'Exécuteur. Si on les laissait dominer le champ de bataille, c'était le désastre assuré pour Alicia Grandier.

C'était depuis sa voiture que Bolan avait expédié son premier projectile, et c'était là que les autres avaient concentré leur tir, déversant des torrents de plomb à travers le capot et le réservoir. Un filet d'essence s'écoulait maintenant, que même la pluie diluvienne ne pourrait noyer rapidement. Le Guerrier roula hors du véhicule et, à l'aide d'un stick incendiaire, enflamma le carburant qui fit comme une queue de comète à la berline privée de conducteur et qui continuait de rouler.

Dans le mouvement, il amena sa main droite vers le détonateur qu'il portait à sa ceinture. Il eut le temps d'entrevoir Pablo Obregon, la tête rentrée dans les épaules, qui tâchait d'éviter les balles.

Une fraction de seconde plus tard, la ceinture qu'il portait explosa et il fut littéralement pulvérisé, faisant place à un champignon de flammes et de fumée. Paix à son âme de pourri ! L'onde de choc déferla sur la limousine la plus proche et coucha au sol plusieurs des flingueurs de Francisco Obregon. Ils se redressèrent assez vite, mais ils étaient secoués, contusionnés, désorientés.

La voiture, qui essayait toujours un feu nourri, arrivait droit sur eux. Le véhicule roulait très lentement, moins de dix kilomètres à l'heure, et ne causerait pas de grosse collision avec les limousines. Mais, quand le réservoir exploserait, le choc serait plus rude.

Un court instant, Bolan pensa à Alicia Grandier, qui devait se trouver tout près. Malheureusement, il n'avait dans l'immédiat aucun moyen de la secourir. Son arme à la hanche, il balança une courte rafale et vit un des flingueurs aller embrasser le goudron.

En entendant des explosions dans le parc, le Guerrier comprit qu'il devait s'agir d'Esposito, qui se mêlait de la partie et essayait de

distraindre les visiteurs inattendus qui avaient voulu les prendre en embuscade. Allongé sur le sol dans l'angle mort créé par la voiture, il attendit qu'elle atteigne son objectif. Elle heurta la seconde limousine par la gauche, nez contre nez, et Bolan vit deux flingueurs déverser inutilement le contenu de leurs chargeurs sur le véhicule vide.

Juste à cet instant, l'essence en flamme rattrapa le réservoir. Celui-ci explosa avec un grondement qui fit trembler le sol, vomissant dans toutes les directions des tentacules de carburant enflammé. Bolan entrevit le conducteur de la limousine qui descendait de la voiture, mais une balle en plein torse l'empêcha de faire un seul pas.

Les troupes de Francisco commençaient tout juste à se remettre du choc qui avait suivi l'embuscade. Utilisant leurs véhicules pour se protéger, ils tiraient pour certains vers le parc tandis que les autres essayaient de repérer Bolan à travers la fumée et les flammes. En fait, le *capo* de Hollandia était bel et bien pris entre deux feux.

Le Guerrier ne pouvait plus rester ainsi, les balles commençaient de ricocher sur le revêtement, à droite et à gauche, de plus en plus proche de lui. Il n'y avait pas de temps à perdre.

Il engagea une grenade explosive dans la chambre de son lanceur M-203 et jeta un rapide coup d'œil au-dessus du canon de son M-16 A-1. La limousine la plus proche faisait une bonne cible. Il lui fallait une diversion, quelque chose pour distraire les flingueurs de Francisco et lui permettre non seulement de trouver une position plus sûre, mais aussi de réduire l'écart de force qui le séparait de ses adversaires et les mettre sur la défensive.

Il pressa la détente du M-203 et regarda le projectile s'écraser à quelques centimètres de la calandre de la limousine la plus proche. Le capot s'ouvrit dans un fracas de tonnerre, s'enroulant vers l'arrière comme le couvercle d'une boîte de sardines, et des flammes se mirent très vite à lécher le moteur. Un nuage de fumée se forma au-dessus du véhicule et se mêla rapidement à celui qui surplombait la berline de Bolan, formant l'écran qu'il espérait pour couvrir ses mouvements.

À l'instant voulu, il était debout et courait, virant sur sa droite et contournant la limousine en feu, pour se rapprocher de ses ennemis et les affronter. Sans doute étaient-ils habitués à voir leurs cibles tenter de leur échapper par la fuite, songea-t-il. Ils allaient découvrir une autre chanson.

Alicia Grandier fut très surprise quand elle entendit des coups de feu éclater derrière elle. Elle avait retrouvé courage et espoir en découvrant Mike Belasko sous la pluie, prêt à la ramener chez elle. Si elle n'avait pas reconnu le petit homme qui se trouvait à son côté, menotté et bâillonné par du ruban adhésif, il n'était pas très dur de comprendre qu'elle allait être au centre d'un échange de prisonniers.

Et, alors que Belasko et son adversaire étaient justement sur le

point de procéder à l'échange, des coups de feu avaient éclaté venant du parc. Étrangement, ils semblaient viser ses ravisseurs et non Belasko.

C'en était fini de l'échange de prisonniers, comprit-elle. Francisco la tira vers l'arrière, pour la mettre à l'abri entre deux véhicules. Ses hommes tiraient à présent vers la forêt, et quelques-uns vers Belasko, mais Alicia n'avait aucun moyen de voir s'il avait pu s'abriter ou s'ils l'avaient atteint.

Elle aperçut alors un homme qui courait. C'était le prisonnier de Belasko, gêné dans ses mouvements par ses mains qui étaient reliées par des menottes à une chaîne. Et, brusquement, il explosa. Cette vision d'épouvante la laissa un moment sans réaction.

À côté d'elle, Obregon jura avec colère et donna des ordres en espagnol à ses hommes. Il sembla à Alicia qu'il leur criait de tuer Belasko, alors que, une fois encore, une explosion la faisait sursauter. De l'essence en feu tomba du ciel comme une pluie brûlante et coula sous la limousine, sur sa gauche.

Un pistolet à la main, Francisco lui agrippa le bras et l'entraîna, le dos courbé, les jambes fléchies. Au-dessus de leurs têtes, une balle percuta l'aile de la limousine avec un craquement assourdissant, avant de tomber aux pieds d'Alicia, déformée et aplatie.

Elle se sentait exposée et vulnérable, même accroupie derrière les voitures. Et il en allait visiblement de même pour Obregon, car il ne cessait de jurer, agitant la tête en tous sens pour essayer de comprendre ce qui se passait. En fait, il semblait qu'une partie des tirs était maintenant dirigée vers une autre cible, ce qui donnait un peu de répit au *capo* et aux hommes qui lui restaient.

— On y va ! ordonna Francisco en tirant Alicia à sa suite.

— Mais où ? lança-t-elle.

— Tu la fermes et tu viens !

Elle n'avait vraiment pas le choix, comprit-elle quand il l'attira contre lui et lui plaqua le canon de son pistolet dans les côtes. Elle était à présent trempée de la tête aux pieds, mais si elle tremblait... c'était de peur.

— Par là !

Obregon s'était redressé, la poussant devant lui, et courant vers le parc selon une trajectoire oblique. Si quelques balles sifflèrent sur leur droite, Alicia eut le sentiment que personne n'essayait de les arrêter. Devant elle, dans la forêt, elle vit une boule de feu, entendit des cris. Elle ne comprenait vraiment plus rien du tout.

— Allez, bon sang ! ordonna Obregon en la poussant plus durement et en lui rentrant le canon de son arme dans le dos.

Elle en perdit presque l'équilibre, sur la chaussée glissante de pluie, mais Francisco la retint et la fit repartir vers les ombres de plus en

plus distinctes du parc.

Ils atteignirent un tourniquet, avec un petit comptoir juste à côté, et elle passa au-dessus, sans s'arrêter. Francisco, qui était tout près d'elle, ferma un poing sur son chemisier détrempe, et Alicia sentit les boutons céder. Elle comprit qu'elle tenait peut-être là une chance.

Elle s'accroupit, s'agita, et laissa son chemisier derrière elle. Une fois encore, elle faillit perdre l'équilibre en glissant sur une flaque, mais elle se récupéra et courut avec l'énergie du désespoir vers les arbres.

Francisco la rattrapa avant même qu'elle ait pu se demander s'il gagnait du terrain. Elle sentit brusquement un poing la percuter entre les omoplates et, sous la violence de l'impact, elle tomba à quatre pattes.

— Salope ! éructa-t-il d'une voix furieuse, à bout de souffle. Tu me fais encore ça et je t'explose, d'accord ?

Il obligea Alicia à se redresser en lui tordant le bras gauche derrière le dos. Et, de nouveau, il la poussa devant lui, vers les arbres.

Ramon Gutierrez s'accroupit dans l'herbe, un pistolet-mitrailleur en main, et il essaya de comprendre comment son piège avait pu aussi mal tourner et à quel moment les choses avaient commencé de merder.

Le plan était pourtant parfait dans sa conception, et il savait que personne n'avait vu ses hommes entrer dans le parc. Ses cibles – Obregon et compagnie, la femme et l'inconnu qui retenait le frère de Francisco – ne semblaient pas se douter de leur fin toute proche. Tout semblait donc parfait, jusqu'au moment où ses *soldati* avaient ouvert le feu sur le parking.

Il lui avait alors semblé que tout lui pétait en pleine figure.

Gutierrez se demandait toujours qui tirait sur ses hommes et pourquoi. Il avait d'abord pensé que Francisco avait posté quelques hommes en observation dans le jardin, mais, dans ce cas, et en toute logique, ils auraient ouvert le feu aussitôt que les commandos de Ramon s'étaient montrés – et avant qu'ils aient une opportunité de tirer sur les Colombiens.

Si ça n'était pas eux, de qui s'agissait-il ?

Il baissa la tête et jura quand une grenade explosa à moins d'une quinzaine de mètres de lui. Aucun de ses gars n'avait de grenades !

Son index se pressa plus étroitement sur la détente du Uzi, et il faillit lâcher une rafale, au jugé, dans les buissons. Il se reprit à temps, évitant de perdre de précieuses munitions et de trahir sa position.

S'il n'avait toujours pas la moindre idée sur le nombre de ses adversaires, il savait que plusieurs de ses hommes avaient été tués ou blessés. Il savait aussi que les rêves d'Armando Castillo n'étaient plus qu'un tas de cendres. D'une manière ou d'une autre, les choses avaient

mal tourné. Que le responsable soit la CIA, un ennemi venu de Colombie ou un rival local que les Obregon avaient sous-estimé, le résultat était le même. C'était cuit, et Ramon ne pensait plus qu'à une chose : sauver sa peau.

Il se dirigea sur la gauche, en se déplaçant lentement, et refit prudemment le chemin qu'il avait suivi depuis son entrée dans le parc. En marchant de la sorte, recroquevillée, la chose risquait malheureusement de lui prendre un certain temps et, en plus de craindre l'arrivée de la police, Ramon appréhendait d'être touché par un tireur ou le shrapnel d'une grenade.

Comme en réponse à ses pensées, une rafale cisaila le feuillage, au-dessus de sa tête, le manquant de quelques centimètres. Il se plaqua contre le sol moussu et détrem pé, reprit son souffle et commença de ramper à travers les fougères. Quand il atteignit un sentier de gravier, il s'arrêta, hésitant. Puis il se décida à sortir la tête, pour regarder à droite et à gauche, avant de se redresser, à quatre pattes. Comme personne ne lui tirait dessus, il se leva, le Uzi plaqué contre son torse.

Le petit chemin était la meilleure chance qu'il ait pour une retraite rapide : il menait précisément à l'entrée du parc par laquelle ses hommes et lui étaient arrivés un peu plus tôt. Bien sûr, il y avait des risques : il devrait se déplacer sur un terrain exposé, offrant une cible facile aux tireurs postés dans le coin.

Une rafale, derrière lui, l'aida à prendre sa décision. Gutierrez surgit des buissons avec un juron étouffé et sprinta sur le chemin, à moitié aveuglé par la pluie qui lui fouettait le visage. Il avait couvert une vingtaine de mètres quand le sol eut l'air de se dresser devant lui dans un jaillissement de poussière et de terre, avec un grondement de tonnerre qui lui emplit les oreilles.

Alors qu'il était projeté en l'air, il comprit confusément ce qui venait de se passer – une grenade avait explosé sur l'allée.

Soudain, le sol sembla se précipiter à sa rencontre et les ténèbres l'engloutirent.

CHAPITRE XVII

Bolan contourna la limousine à toutes jambes, tirant avec son arme à la hanche. Sa rafale atteignit en plein torse un flingueur visiblement surpris et le projeta contre la voiture. Ses jambes se dérochèrent alors qu'il glissait sur la chaussée et il resta ainsi, les yeux ouverts sur la tempête.

Derrière ce premier cadavre, Bolan tomba sur deux autres *soldati* de l'armée d'Obregon. Ils étaient armés de pistolets-mitrailleurs et cherchaient à ajuster leur cible quand l'Exécuteur tira à vue.

Le Colt Commando bégaya, et, sur la gauche du Guerrier, le plus grand des deux hommes se lança dans un pas de danse macabre, hurlant sous les ogives de 5.56 mm qui déchiquetaient sa veste et sa chemise avant de poursuivre leur trajectoire mortelle et de ravager ses chairs. Chancelant, il baissa le canon de son pistolet-mitrailleur, mais garda le doigt sur la détente, et une giclée de parabellum lui déchira une rotule, puis lui aspergea les pieds avant qu'il ne s'effondre.

Le second flingueur était plus agile, malgré une trentaine de kilos en trop. Il sauta de côté et balança une rafale avec son MP-5 SD-3 dans le mouvement.

L'arme équipée d'un réducteur de son customisé produisit un bruit pareil à celui de la toile qu'on déchire... et ses balles se perdirent dans le ciel noir.

Intraitable, le Colt Commando vint lui creuser des trous en pleine poitrine avant qu'il ait eu le temps de corriger son erreur. Les impacts le firent tourner comme un derviche, et il continua de tirer en même temps qu'il tournait, les douilles sortant sans discontinuer du port d'éjection de son arme. Quand il se trouva de nouveau face à l'Exécuteur, son chargeur était vide. Cela n'avait de toute façon aucune espèce d'importance, puisque le Guerrier avait devant lui un homme mort, qui s'écroula comme une poupée de son.

Le Guerrier reprit sa course, enjambant le cadavre sans ralentir, et balaya du regard les environs, à la recherche d'Alicia ou de Francisco Obregon. Aucun d'eux n'était visible quand il atteignit la seconde limousine. Il sentit sur son visage la chaleur des flammes qui se propageaient et se demanda combien de temps il lui restait avant que le réservoir n'explose.

Aucune importance.

Car, dans sa tête, le compte à rebours se poursuivait. Au moins, la fusillade qui faisait rage dans le parc avait-elle cessé – un répit dont il accordait le crédit à Esposito.

Bolan engagea un projectile dans le M-203, inquiet d'utiliser des grenades explosives à si faible distance sans savoir si Alicia était à l'abri ou non. Se redressant derrière la limousine, le Guerrier trouva trois flingueurs, bien en ligne, mais qui l'attendaient sur sa droite et regardaient par-dessus leurs armes automatiques et les cadavres de leurs copains juste au mauvais endroit.

Le M-203 vomit son chargement de plomb. À une distance de cinq mètres, l'effet était dévastateur. Ce fut le flingueur du milieu qui prit presque toute la charge. Le visage en bouillie, il fut catapulté vers l'arrière, hors-jeu.

Ce qui en laissait encore deux.

Ils étaient tous les deux blessés, l'un au bras gauche et au côté, alors que son copain, touché à la jambe, était tombé sur le derrière, sous la pluie. Mais ils avaient encore leurs armes, et l'Exécuteur devait en terminer avec eux avant de se lancer sur la trace d'une autre proie.

Le Colt Commando éternua à deux reprises, et ce fut réglé. Le tueur au bras esquiné s'agita violemment, comme si un fil électrique était tombé dans la flaque, à ses pieds, avant de s'écrouler sur le dos. Son copain, celui qui était le cul par terre, était sur le point d'appeler à l'aide quand la balle de Bolan lui déchiqueta la partie inférieure du visage et lui emporta une partie de la tête avant qu'il ait pu prononcer un mot.

L'Exécuteur se déplaçait à présent comme bon lui semblait parmi les cadavres et les blessés, rechargeant son arme dans sa course, semant la mort autour de lui. Un certain nombre des hommes de Francisco avaient été victimes de l'embuscade, et ils étaient étendus sur l'asphalte. Les autres se battaient pour leur vie sans avoir la moindre idée de ce qui se passait et déroutés par la façon dont le plan de leur patron avait soudain mal tourné.

Pour les hommes de Medeline, c'était Armageddon.

Mais il n'y avait aucun signe de vie d'Alicia Grandier, aucune trace d'Obregon. Le Guerrier se redressait et engageait un chargeur neuf dans le Commando quand, enfin, quelque chose attira son attention, à la périphérie de la forêt.

Se tournant vers le parc, il repéra le *capo* et sa prisonnière qui disparaissaient dans les arbres.

Bolan, pris d'une rage froide, s'élança vers le tourniquet qui lui donnerait accès au parc.

Esposito repéra Ramon Gutierrez alors que celui-ci atteignait un petit sentier serpentant entre les arbres. Le tir n'avait rien d'évident, vu l'endroit où se tenait l'homme de la DEA, mais il savait pouvoir compter sur le lanceur M-203.

Il suivit sa cible, pressa la détente du lanceur et expédia une grenade. Elle explosa avec force un instant plus tard, quelques mètres

devant le fuyard, et l'onde de choc projeta Gutierrez en l'air, avant de le plaquer au sol, sur le dos.

Esposito s'apprêtait à aller vérifier dans quel état se trouvait son adversaire, quand le tir de plusieurs armes automatiques convergea soudain sur sa position, l'obligeant à se planquer derrière un arbre. Il s'efforça de compter les armes, en dénombra trois, et il pensa dans la foulée qu'il ne faudrait sans doute pas beaucoup de temps aux flingueurs qui l'arrosaient de balles pour se rapprocher et en terminer avec lui.

Encore fallait-il qu'Esposito les laisse faire.

Il chargea le lanceur M-203 avec une grenade explosive, tout en étant conscient que chaque seconde qu'il perdait était du temps qu'il accordait à Gutierrez pour se remettre – à condition qu'il soit toujours vivant.

Il avait pu repérer les positions des flingueurs, du moins approximativement, aux détonations et aux flammes des canons. Il jaillit brusquement de l'arbre qui l'avait abrité et s'élança sur la gauche en visant le plus proche des tueurs, à une trentaine de mètres. L'arbre le protégeait du deuxième tireur tandis que le troisième était sur son flanc, à une quarantaine de mètres, et se rapprochait.

Il pressa la détente du lanceur, balançant la grenade explosive de 40 mm pour qu'elle aille faire son travail de mort, en même temps qu'il pivotait pour affronter le numéro trois. La grenade explosa, des cris étranglés suivirent, et Esposito vit son adversaire qui courait pour aller se planquer. Il ajusta son arme et lâcha une rafale de 5.56 qui fila à travers les palmiers nains et les grandes fougères, en quête de chair et de sang. Sa cible s'écroula en vidant le reste de son chargeur vers les gros nuages amoncelés au-dessus de sa tête.

Glissant comme une ombre, Esposito se fraya un chemin à travers la végétation, la pluie couvrant le peu de bruit qu'il pouvait faire. Il avait une idée de l'endroit où se trouvait le dernier membre du trio, mais l'autre pouvait avoir bougé entre-temps. Alors, au lieu de se diriger directement vers le point qu'il avait en tête, Esposito s'arrêta et écouta. Il fut récompensé un instant plus tard en entendant le bruit de quelqu'un qui courait à travers les broussailles.

Quand le tueur lui tomba dessus, ou presque, il n'était à l'évidence absolument pas préparé à trouver sa proie dans une espèce de petite clairière, fusil en joue. Il resta un instant pétrifié, avant de se débattre avec son arme. C'était plus qu'il n'en fallait à l'homme de la DEA pour mettre un terme à la partie.

Une courte rafale de son M-16 A-1, et ce fut terminé. Un épouvantail sans vie s'agitait à ses pieds dans un tressautement post mortem.

Ce qui ne laissait plus que Gutierrez. Sans perdre un instant,

Esposito s'élança pour rejoindre la zone où sa grenade avait explosé. Il jura en constatant que l'oiseau s'était envolé, mais il repéra aussitôt des traînées de sang sur les galets qui pavaien le petit chemin – une piste effacée au fur et à mesure par la pluie, mais qui menait sans doute possible dans la direction que Gutierrez suivait avant d'être stoppé par la grenade.

Esposito suivit l'allée, et il aperçut assez vite le pourri à mi-chemin de la clôture qu'il avait dû escalader pour pénétrer dans le parc. Une vingtaine de mètres derrière lui, il lui lança :

— Gutierrez !

Lentement, au prix d'une douleur évidente, l'autre se tourna. Il portait un Uzi, mais celui-ci se balançait à son côté, inutile. Une grosse entaille, à la naissance de ses cheveux, avait barbouillé de sang le visage du tueur, et, en l'examinant, l'homme de la DEA découvrit qu'il était également blessé au torse et aux bras.

— Toi !

C'était en même temps un constat et une accusation, qui trahissait toute la haine de Gutierrez.

— Oui, Ramon, c'est moi.

— Tu as tout foutu en l'air.

— J'ai fait de mon mieux.

Esposito vit le Uzi se lever, mais, dans ce geste, il n'y avait ni force ni volonté, pas de réelle opposition quand lui-même pressa la détente de son fusil automatique. Gutierrez s'effondra sur le petit sentier, le torse et l'estomac criblés de balles.

La Havane devrait chercher un nouveau pion pour ses petits jeux vicieux.

— Allez, plus vite !

D'un mouvement plein de colère, Francisco Obregon projeta sa prisonnière à travers un mur de fougères qui lui arrivaient à la taille. Il la suivait de près, son arme braquée sur elle. Des rafales crépitèrent dans la forêt, sur sa droite ; elles semblaient éloignées d'une centaine de mètres.

Prendre la fuite ne rendait pas Francisco très fier, mais il pourrait vivre avec ça. Survivre était pour lui une priorité, suivie de près par sa soif de vengeance et un homme mort n'avait aucune possibilité de rendre la monnaie de leur pièce à ses ennemis.

Il avait assisté à la mort de son frère. Un éclair, un coup de tonnerre, et Pablo n'existait plus. Il avait purement et simplement disparu.

Toute cette histoire était un piège. Les autres salauds n'avaient jamais eu l'intention de relâcher son frère, pas plus qu'ils ne comptaient libérer la fille. Ils prenaient une assurance, avec peut-être même l'espoir que Pablo enlacerait son frère quand on lui aurait retiré

ses menottes. La bombe leur aurait alors permis de se payer deux Obregon pour le prix d'un.

Eh bien, au moins là-dessus, ils n'avaient pas réussi leur coup. Il était toujours vivant, et toujours dangereux – malgré tout ce qui avait pu arriver à ses troupes, sur le parking. Francisco avait d'autres flingueurs, toute une armée qui l'attendait à Medeline, prête à obéir à ses ordres.

L'Américain avait commis une grave erreur.

Constatant que la fille était sur le point de le distancer, Francisco l'attrapa par les cheveux, tira en arrière et ne put s'empêcher de sourire en l'entendant crier de douleur. Elle paraissait très vulnérable, ainsi, pieds nus et seulement vêtue de son soutien-gorge et de sa jupe. Ses jambes écorchées saignaient. Il songea que le moment viendrait où il la punirait de façon appropriée pour le rôle qu'elle avait joué dans la mort de son frère. Quand il serait hors de danger et qu'il aurait trouvé un véhicule, il se débarrasserait d'elle en lui collant une balle dans la tête. La douleur du père Grandier serait pour lui une manière de revanche.

Sauf qu'il devait d'abord réussir à sortir de ce merdier.

Au moins Obregon avait-il acquis une certitude après avoir entrevu l'ordure qui avait kidnappé Pablo. Quelqu'un, aux États-Unis, contestait son pouvoir à La Nouvelle Amsterdam... Que se passerait-il si jamais il était battu, ici ? Ces salauds auraient-ils le front de mener des incursions jusqu'à Medeline ?

— Stop ! ordonna-t-il.

Tenant la fille par un bras, il lui força le bout de son arme dans les côtes, pour en rajouter.

— Pourquoi ? demanda Alicia au bord de l'épuisement.

— Ta gueule !

Il guettait des bruits de combats, mais n'entendit rien – aucune fusillade dans le parking, pas plus que dans la forêt. Était-il possible que ce soit fini ? Et y avait-il une chance que ses *soldati* l'aient emporté ?

Si c'était le cas, Francisco savait qu'ils iraient l'attendre dans sa dernière planque. Et si aucun ne venait le retrouver là-bas, il aurait sa réponse. D'une manière ou d'une autre, il devait maintenant surtout faire attention à lui.

Devant eux, une petite allée étroite serpentait à travers le parc, d'est en ouest. Francisco ignorait où ce chemin pouvait mener, mais il avait une vague appréhension, celle de se perdre au milieu des arbres, de tourner en rond avec ses ennemis à ses trousses. Au moins, le sentier conduisait-il quelque part.

— Tourne à gauche ! dit-il à la fille en la poussant sur l'allée, vers l'ouest.

Elle lui obéit.

C'est alors que l'ogive brûlante explosa, comme venue de nulle part. Elle le toucha à l'épaule gauche, par-derrrière, et le poussa vers sa prisonnière, qu'il percuta. Emportés par l'élan, ils tombèrent tous les deux. Les gravillons de l'allée le blessèrent aux genoux, et, confusément, Francisco se rendit compte qu'il avait déchiré son pantalon.

Sa main droite n'avait pas lâché le pistolet automatique qui resta braqué sur la fille tandis qu'elle se mettait à quatre pattes et recouvrait peu à peu son équilibre. Son adversaire avait eu une bonne occasion d'en finir avec lui, mais il l'avait laissée passer. Obregon agrippa son otage, grognant sous l'effort, et la fit passer au-dessus de lui.

Elle essaya de se libérer, mais il la calma d'un coup de crosse sur le crâne. Il parvint alors à s'asseoir et recula jusqu'à ce que son dos se trouve plaqué contre un gros tronc d'arbre.

— Si jamais tu essayes de t'enfuir, je te tue, glissa-t-il à l'oreille de la fille à moitié groggy.

Lentement, maladroitement, il batailla pour se lever, tout en faisant suivre le mouvement à sa prisonnière. Plaquée devant lui, elle lui servait de bouclier.

— Très bien ! cria-t-il en faisant face aux ombres qui l'entouraient. Si tu veux récupérer cette salope, il va falloir que tu te montres, maintenant.

Le coup n'avait pas été mortel, et Bolan s'en voulut d'avoir pressé la détente avec précipitation, trop préoccupé qu'il était par Alicia – et par le risque que sa balle traverse Obregon de part en part. À présent, il se trouvait en présence d'un prédateur blessé, avec Alicia en pleine ligne de feu. Ses options étaient des plus limitées.

— J'attends ! lança Obregon. Je dois la buter tout de suite ou je compte jusqu'à trois ?

L'Exécuteur était occupé à estimer ses chances, calculer les angles, glissant une autre grenade dans son M-203 et laissant le sélecteur de tir du Colt Commando en mode semi-automatique. Tout allait se jouer à très peu de chose.

— Un !

La voix du *capo* était tendue, et Bolan pensa que Francisco n'était pas loin de l'état de choc, et qu'il devait sombrer, lentement. Il y avait un revers à la médaille : s'il sentait qu'il était en train de perdre conscience, il pouvait paniquer et coller une balle dans la tête d'Alicia.

— Deux !

— Je suis là ! annonça Bolan en se montrant dans l'allée.

Il tenait son arme serrée contre sa hanche, les deux canons dirigés vers un point situé cinq mètres au-dessus de la tête de Francisco.

— Alors, te voilà ! C'est toi le type qui essaye de me tuer, c'est ça ?

— Ça m'a traversé l'esprit.

— Qui es-tu ?

— Juste un ingénieur des services sanitaires.

Bolan lut la confusion sur le visage du pourri.

— Je ramasse les ordures, ajouta-t-il.

— Tu as tué mon frère.

— Ça n'est qu'un commencement.

— Moi, je crois que c'est plutôt la fin, pour toi.

— Pas vraiment.

— Tu veux la fille, pas vrai ? J'avais l'intention de la tuer maintenant, devant tes yeux, pour te punir de ce que tu as fait à Pablo. Mais peut-être qu'on peut encore faire un marché.

— J'écoute.

Un mensonge. Car si Bolan entendait les mots de Francisco, il avait commencé le compte à rebours du jugement dernier. Il attendait le moment, sachant qu'il sentirait quand celui-ci se présenterait.

— Tu me laisses partir, et je la laisserai quelque part en ville... Tu ne me crois pas ?

— Disons que je suis sceptique.

— Tu as le choix ?

— Eh bien, je pourrais aussi te faire sauter la tête.

— Pas avec ça, dit Francisco en désignant l'arme de Bolan d'un signe de tête. À tous les coups, tu tuerais cette salope en premier.

— Tu as peut-être raison, dit-il au Colombien. Et pourtant...

Son index pressa la détente du lanceur, qui balança son unique et meurtrier message. S'il ne put vraiment voir la grenade explosive en plein vol, c'est parce qu'il regardait le point d'impact qu'il avait choisi – et que le projectile atteignit. En explosant, il fracassa l'arbre, cinq mètres au-dessus d'Obregon.

S'ensuivit un véritable chaos. Des grosses branches chargées de feuilles tombaient sur eux. Alicia et son ravisseur furent poussés au sol par la violence de l'onde de choc et Obregon eut le mauvais réflexe : il roula sur lui-même pour aller se mettre à l'abri avant que le plus gros des débris s'écrase sur lui. Il venait de perdre sa protection.

Alors qu'il se redressait péniblement, Bolan avait trouvé sa cible et rapidement balancé trois balles avec le fusil d'assaut. Francisco chancela, tomba sur un genou et se tourna à moitié vers la jeune fille, essayant désespérément de lever son automatique.

La quatrième balle de l'Exécuteur l'atteignit juste en dessous de l'œil dans un éclaboussement de matières cervicales et de sang. Obregon était mort quand il bascula vers l'arrière, et son pistolet glissa de ses doigts sans vie.

Il fallut encore un moment pour dégager les branches sous

lesquelles Alicia Grandier était ensevelie, mais Bolan put bientôt aider la jeune femme à se redresser. Elle semblait hébétée, et son maquillage qui lui avait coulé sur le visage la rendait presque effrayante, mais elle était vivante.

— Vous êtes venus pour moi, dit-elle, avant d'ajouter : Et... Raul ?

— Je suis là, annonça Esposito en sortant d'un buisson, à quelques mètres de là. Gutierrez m'ajuste un peu ralenti.

Alicia courut le rejoindre et se blottit dans le cercle de ses bras.

— Tout est terminé, dit Bolan en entendant les premiers bruits de sirènes, au loin, indiquant que des véhicules de police, de pompiers et des ambulances arrivaient sur les lieux. Mais dépêchons-nous, maintenant.

Quand ils eurent passé la sortie, et alors qu'ils se dirigeaient rapidement vers la voiture d'Esposito, celui-ci demanda :

— Et Castillo ?

— Ça viendra, répliqua Bolan.

Il se tourna vers Alicia et pensa à son père, qui l'attendait.

— Chaque chose en son temps.

ÉPILOGUE

Installés dans la salle de guerre du Black Warriors Ranch, Mack Bolan, Hal Brognola, Aaron Kurtzman, Jack Grimaldi, Herman Schwarz et Ramon Esposito suivaient le dernier acte des élections libres de La Nouvelle Amsterdam à la télévision. Ils avaient entendu des estimations durant toute la journée, alors que le résultat était en réalité d'ores et déjà connu.

Armando Castillo étant hors course, Martin Grandier se retrouvait en effet sans réel adversaire. Les efforts des petites listes étaient restés sans grand résultat, et les derniers chiffres faisaient entrer Grandier dans son bureau de Premier ministre par une majorité de plus de soixante pour cent.

Castillo avait été retrouvé chez lui une balle dans la tête. Une arme se trouvait à son côté, et les autorités en avaient logiquement conclu à un suicide. Ce qui s'expliquait quand on savait qu'une enquête était en cours pour déterminer les rapports de l'ancien candidat avec Medeline et l'explosion de violence qui avait secoué l'île plus fortement que la tempête dont l'épicentre s'était décalé sur Cuba. La police avait déjà rendu publique des preuves substantielles démontrant les liens du candidat véreux avec les Colombiens, mais rien n'avait encore filtré à propos de La Havane.

Hal Brognola se leva et s'étira avant d'aller remplir sa tasse de café à la grosse cafetière qui se trouvait sur une table basse.

— Comment va Alicia Grandier, elle se remet bien ?

— Ça ira, indiqua Esposito. Mais elle n'est pas passée loin du pire. À ce propos, je me disais que...

— Oui ? fit Bolan, qui avait une vague idée de la suite.

— Eh bien, il se pourrait qu'ils aient besoin d'aide pendant un temps. Les Cubains ne vont pas forcément laisser tomber aussi facilement que les Colombiens.

Brognola s'éclaircit la gorge.

— Dois-je comprendre que vous seriez volontaire pour faire des heures supplémentaires ?

— Heu... seulement si ça peut aider...

— J'ai eu un coup de fil de Grandier, cet après-midi. Il a eu la même idée – à moins que quelqu'un lui ait fait la suggestion...

Le visage d'Esposito se colora légèrement, mais personne ne se risqua à sourire ni à plaisanter.

— Eh bien ! Roulez jeunesse. Je signerai votre ordre de mission demain.

L'homme de la DEA sourit, salua et quitta le bureau sur un entrechat.

— Et toi, Mack, tu prends des vacances ?

— Oh ! Tu sais, moi les vacances... Je suis un vieux cow-boy solitaire et je vais reprendre la route.

— On reste en contact ?

— Toi et tes missions humanitaires... lâche-moi un peu, tu veux. De toute façon, si tu me cherches, tu sais comment faire : tu suis la trace des mafieux morts...

Et le Guerrier quitta la pièce dans un éclat de rire qui n'avait rien de particulièrement joyeux.

Mais le combat de Mack Bolan continue.

Entassés dans une Ford en stationnement sur le dock obscur, les quatre hommes se tenaient immobiles depuis plus d'une demi-heure. Deux d'entre eux fumaient, les deux autres paraissaient somnoler. Mack Bolan en avait la certitude, ce n'étaient pas des vigiles chargés de la sécurité du port de Philadelphie, pas plus que des policiers en planque. À travers un casque Startron de vision nocturne, à une centaine de mètres de là, il avait observé leurs visages brutaux, leurs mines de conspirateurs. Des hommes de main, à coup sûr, des porteflingues de la mafia.

L'un d'eux sortit subitement du véhicule pour aller pisser dans l'eau polluée de la rivière Delaware. Puis il vérifia ostensiblement un petit P-M mini-Uzi suspendu par une bretelle à son épaule avant de reprendre place dans l'habitacle. Les flics n'utilisent pas d'Uzi, encore moins les vigiles.

Un second véhicule était survenu sur les lieux quelques minutes plus tôt, une longue Mercedes sombre conduite par un moustachu au visage neutre. Sur la banquette arrière, un gros homme était en train d'allumer un cigare tout en plaquant un téléphone portable contre sa joue. Modifiant l'axe de visée du Startron, Bolan le repointa sur la Ford, dans laquelle l'un des occupants avait également un portable appuyé contre son oreille et parlait rapidement. L'appareil de vision nocturne était couplé à un petit canon acoustique ultra-sensible qui permit à l'Exécuteur d'entendre clairement ce que disait le porteflingue :

«— Non, aucun mouvement non plus de l'autre côté des docks, même pas un clébard. »

Bien que beaucoup plus ténue, la voix dans l'écouteur du portable fut néanmoins compréhensible :

— Et l'équipe de Max ?

— Toujours en planque devant le dock 27, rien à signaler de ce côté.

— Bon, ouvre les yeux et tiens-toi prêt, des fois qu'il y ait un coup fourré.

— Vous inquiétez pas, Lonnie. »

L'échange téléphonique cessa. Le silence se réinstalla sur le quai. À plat ventre sur le toit d'un petit apprentis, Bolan sourit dans l'obscurité.

Il lui faudrait donc tenir compte d'une seconde équipe, invisible d'où il se tenait mais prête à accourir éventuellement en renfort. Il savait qu'il manquait quelqu'un au rendez-vous. Un important personnage du monde juridique devait rencontrer Lonnie « Sponge » Pizzaro dans ce coin lugubre du port de Philadelphie. Il manquait juste une dizaine de minutes avant son apparition, si toutefois il était ponctuel. L'homme s'appelait Abie Morgan et était réputé pour être l'un des plus grands avocats de la côte Est. Depuis longtemps, le *Fédéral Bureau of Investigation* le soupçonnait de tremper directement dans de louches et importantes affaires contrôlées par le Crime Organisé, notamment dans le domaine du blanchiment d'argent issu du trafic de la drogue, du proxénétisme et du racket. C'était d'ailleurs plus qu'un soupçon, des présomptions pesaient lourdement sur Morgan concernant au moins trois affaires de cet ordre qui avaient défrayé la presse au cours des derniers mois. Malheureusement, des témoins s'étaient rétractés au cours des enquêtes, des documents avaient disparu, et les charges avaient dû être abandonnées.

Abie Morgan était immensément riche. Il était détenteur d'actions de grosses sociétés multinationales, possédait plusieurs propriétés aux U.S.A. et dans quatre pays d'Europe, un somptueux yacht battant pavillon panaméen, un Boeing privé pour se transporter d'un continent à un autre, ainsi qu'une compagnie de pétrole et une chaîne hôtelière implantée pratiquement dans tous les États américains. Nombreuses étaient ses relations politiques et financières à Washington et à New York.

Intouchable, avait dit l'ami Hal Brognola. Intouchable, sauf pour l'Exécuteur...